


FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XX
Palchetto
Num.° d' ordine
NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
1091
NAPOLI



ÉCOLE MILITAIRE.

TOME TROISIÉME.



ECOLE MILITAIRE

OUVRAGE

Composé par ordre du Gouvernement.

TOME TROISIÈME.

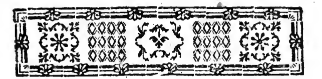


A PARIS,

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXII.

Avec approbation & privilége du Roi.



ÉCOLE MILITAIRE

1671.

Louis XIV permet à monsieur De Lauzun d'épouser madêmoiselle De Montpensier, & le lui défend quelques jours après, parce qu'on lui dit que ce mariage est gênéralement désapprouvé. Pour dédommager, autant qu'il est possible, cette espèce de favori, d'avoir manqué le plus utile & le plus honorable de tous les établissemens, le roi lui offre le bâton de maréchal de France. Lauzun, soit dépit, soit raison, soit élévation, le refuse. *Si j'avois assez bien servi pour le mériter*, *ce seroit*, dit-il, *un honneur que je tiendrois fort cher ; mais je ne veux l'avoir que par le bon chemin.* Lettres de Sévigné.

1672.

» Je fis un voyage en Hollande, » dit Gourville. Ma curiosité, qui » a toujours été assez vive, me por» toit à faire, durant mon séjour, » des promenades fréquentes pour » apprendre de quelle manière tout » se passoit. Je logeai à Berg-op- » Zoom chez un maréchal des logis » d'une des compagnies de cavale» rie qui y étoient en garnison. Com» me le bruit étoit général qu'elle » devoit aller dans une autre ville, » je m'avisai de dire à mon hôte » qu'il devoit être fâché d'être ré» duit à laisser le soin de son caba» ret à sa femme, pendant qu'il se» roit absent. Il me répondit que » cela ne se faisoit pas comme je » le pensois; & que, moyennant » quatre ou cinq cent livres qu'il » donneroit au capitaine, il seroit » dispensé de toute espèce de ser» vice. Je lui demandai si les ca» valiers avoient la même facilité:

» il me dit que c'étoit la même cho-
» se ; & qu'à la réserve de quelques-
» uns qui étoient regardés comme
» domestiques du capitaine, chacun
» sçavoit ce qu'il devoit donner par
» mois, & que personne ne chan-
» geoit de place. Je fus très-éton-
» né d'entendre parler d'une cava-
» lerie composée de bourgeois qui
» ne sortoient jamais de leurs mai-
» sons ; & je rendis compte, avec
» soin, au ministère François d'une
» découverte si extraordinaire. Il se
» peut que cette connoissance ait in-
» flué dans la résolution que prit,
» immédiatement après, Louis XIV
» de faire la guerre aux Hollandois :
» au moins est-il bien certain que
» cette misérable discipline fut cause
» des revers humilians qu'éprouva
» d'abord la république «. *Mémoires de Gourville.*

1672.

Louis XIV, de concert avec l'Angleterre, l'électeur de Cologne

& l'évêque de Munſter, déclare la guerre aux Provinces-Unies. Il met pluſieurs armées ſur pied pour attaquer la république de différens côtés. Le vainqueur de Turenne, Du Pleſſis-Praſlin, chagrin de ce qu'on ne lui donne le commandement d'aucune, dit avec douleur qu'il ſouhaite la mort, puiſqu'il n'eſt plus bon à rien. *Monſieur le maréchal*, lui répond le roi, en l'embraſſant tendrement, *on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquiſe. Il eſt agréable de ſe repoſer après tant de victoires.* Lettres de Sévigné.

1672.

Le grand Condé attaque Véſel. Toutes les dames ſe réuniſſent pour le prier de leur permettre de ſortir de la place, & de ne les pas expoſer aux ſuites fâcheuſes d'un ſiège long & meurtrier. Le prince répond, avec autant d'eſprit que de politeſſe, *qu'il ne peut pas ſe priver de ce qu'il y a de plus beau dans ſon triomphe.* Ce refus

produit l'effet qu'il en attend. Ces femmes portent, par leurs gémissemens, la terreur dans le sein de leurs maris, & les déterminent à se rendre beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient fait. *Basnage, annales des Provinces-Unies.*

1672.

LES François, s'étant emparés des places situées sur le Rhin, se voient réduits à borner là leurs conquêtes, ou à passer ce fleuve profond & rapide en présence du prince D'Orange retranché sur l'autre rive. Ce dernier parti est si rempli de difficultés, qu'un aventurier étant venu offrir à Condé le secret de faire de l'or, ce général, dont l'esprit égale le courage, lui dit : *Mon ami, je te remercie. Mais, si tu sçavois une invention pour nous faire passer l'Issel sans être assommés, tu me ferois grand plaisir de me l'indiquer ; car je n'en sçais point.* Lettres de Sévigné.

Tandis qu'on est irrésolu sur le

parti qu'on prendra, quelqu'un découvre un endroit, vis-à-vis du fort de Tolhuis, où l'eau eſt baſſe à l'entrée & à la ſortie, & où il n'y a pas deux cent pas à nager. Le comte De Guiche*, qui a vu en Pologne la manière dont les Tartares paſſent les rivières, ſe jette, ſans marchander, dans l'eau. Il eſt ſuivi par d'autres, qui, entraînés par la violence du courant, périſſent la plupart. Le péril eſt infiniment moindre quand on paſſe en eſcadrons; parce que la multitude des chevaux rompt le fil de l'eau, & qu'on ſe ſoutient mutuellement contre ſa rapidité.

Condé, qui, à cauſe de ſa goutte, s'eſt jetté dans un bateau, n'eſt pas plutôt à l'autre bord, qu'il marche aux Hollandois, en leur criant de ſe rendre. Ils ſont ſi conſternés, qu'ils vont mettre bas les armes, lorſque le jeune duc De Longueville, échauffé par le vin, tire un coup de piſtolet, en diſant qu'il n'y a point de quartier à eſpérer. Les Hollan-

dois font auſſitôt feu ſur lui, le tuent ſur la place avec quelques autres, & s'enfuient. Voilà toute la réſiſtance que les François éprouvent à ce fameux paſſage du Rhin ſi célébré.

Lorſque le fleuve eſt paſſé, les villes ſe rendent en foule. Il n'y a guère d'heures dans la journée où Louis ne reçoive la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé Mazel, mande à M. De Turenne : *Si vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois places.*

Turenne & Condé opinent à démolir la plupart des places dont on s'empare ; parce que les garniſons qu'on y laiſſe affoibliſſent extrêmement les armées, qui ſeront bientôt hors d'état de paroître en campagne avec quelque conſiſtance, & de tenir en reſpect les princes d'Allemagne, qui ne ſçavent encore à quoi ſe déterminer. Le bonheur de l'Europe veut que le ſen-

timent de Louvois, miniſtre de la guerre, ſoit préféré à celui des deux plus grands capitaines du ſiècle, auquel il eſt oppoſé. Louis XIV aura le temps de ſe repentir de cette préférence. *Hiſtoire de Louis XIV*.

1672.

Le duc De Buckingham, inſtruit des vues, & chargé des intérêts du roi d'Angleterre, Charles II, veut porter le prince D'Orange, qui eſt devenu le maître des affaires par le maſſacre des frères de With, à faire des ſacrifices contraires au bien des Provinces-Unies. Pour l'y déterminer, il lui fait obſerver que la république eſt perdue ſans reſſource. *Je vois bien*, dit le prince, *qu'elle eſt en grand danger; mais je ſçais un moyen aſſuré de ne pas ſurvivre à ſa perte, c'eſt de mourir dans le dernier retranchement.* Mémoires de Burnet.

Le nouveau Stadhouder, au milieu des malheurs qui accablent ſa

patrie, a assez d'élévation pour former le projet d'une guerre offensive contre la France. Ses premières vues se portent sur Charleroi. Il étoit en marche pour l'exécution de cette entreprise, que personne n'avoit soupçonnée, lorsqu'un colonel, trop curieux, ose lui faire des questions. *Mais*, lui dit le prince, *si vous connoissiez mes desseins, ne les communiqueriez-vous à personne? Non, assurément*, répond le colonel. *Le ciel*, replique D'Orange, *m'a aussi accordé le don de sçavoir garder un secret.* Histoire de Guillaume III.

1672.

L'ÉLECTEUR de Cologne & l'évêque de Munster, après s'être emparés de plusieurs villes des Provinces-Unies, attaquent Groningue. Le siège est long & meurtrier. Un homme, qui tient un rang distingué dans les troupes de Munster, paroît touché de la perte de beaucoup de

braves gens. *Pouvez-vous être de mes officiers*, lui dit le féroce prélat, *& vous laisser attendrir à la vue des morts & aux soupirs des blessés ? Un bon soldat doit avoir aussi peu de compassion que le diable.* Il le dit, le pense, & en donne la preuve. Car, forcé de lever le siège, il ordonne qu'on tue tous les malades ou blessés qui ne donnent point d'espérance de guérison. *Vie de l'évêque de Munster.*

1672.

L'EVEQUE de Munster s'étoit emparé de Coevorden, poste très-important qui imposoit aux provinces de Frise & de Groningue, & où il avoit fait sa place d'armes. Rabenhaupt, instruit que la garnison, affoiblie par les maladies & comptant trop sur la bonté de la place, vit dans un grand désordre & dans une sécurité entière, forme le projet de la surprendre. Un brouillard épais favorise son projet; & le fait arriver jusqu'à la

contrescarpe, sans être apperçu. Tandis qu'il attaque avec fierté de ce côté là, un de ses tambours, qui est parvenu à grimper sur le rempart du côté opposé, commence à battre la marche Hollandoise.

On croit alors dans les deux partis la ville prise; ce qui fait que les assiégés ne se battent plus qu'avec inquiétude, & que les assiégeans redoublent leurs effors, pour que leurs camarades n'aient pas toute la gloire & tout le butin. Enfin, après bien du sang répandu, la place est emporportée. Ce succès, le premier que les Provinces-Unies remportent depuis le commencement des hostilités, cause une joie universelle, & fait revenir les peuples de la consternation où une longue suite de malheurs les avoit jettés. *Samson, histoire de Guillaume III.*

1672.

LUXEMBOURG fait lever le siège de Voerden au prince D'Orange, le

12 octobre. Les historiens Hollandois prétendent que le général François, partant pour cette opération, avoit dit à ses troupes : *Allez, mes enfans, pillez, tuez, violez; &, s'il y a quelque chose de plus effrayant, ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes, & les plus propres à pousser avec vigueur une guerre entreprise pour étendre la gloire & la domination du roi notre maître.*

Les mêmes écrivains, qui se plaisent singulièrement à charger Luxembourg, ajoutent qu'il remercioit dieu de l'avoir fait sans pitié & sans compassion, afin d'être d'autant plus capable de servir Louis XIV & d'exécuter ses projets. *Samson, histoire de Guillaume III.*

1672.

» L'HIVER étant venu, les glaces
» couvrirent les inondations de la
» Hollande. Luxembourg, qui com-

» mandoit dans Utrecht, fit un nou-
» veau genre de guerre inconnu aux
» François, & mit la Hollande dans
» un nouveau danger aussi terrible
» que les précédens.

» Il assemble une nuit près de
» douze mille fantassins tirés des
» garnisons voisines : on leur avoit
» préparé des patins. Il se met à leur
» tête, & marche sur la glace vers
» Leyde & vers la Haie. Un dégel
» survint ; la Haie fut sauvée. Son ar-
» mée entourée d'eau, n'ayant plus
» de chemins ni de vivres, étoit
» prête à périr. Il falloit, pour s'en
» retourner à Utrecht, marcher sur
» une ligne étroite & fangeuse, où l'on
» pouvoit à peine se traîner quatre
» de front. On ne pouvoit arriver
» à cette digue qu'en attaquant un
» fort qui sembloit imprenable sans
» artillerie. Quand ce fort n'eût ar-
» rêté l'armée qu'un seul jour, elle
» seroit morte de faim & de fatigue.
» Luxembourg étoit sans ressource :
» mais la fortune, qui avoit sauvé

» la Haie, sauva son armée, par la » lâcheté du commandant du fort, » qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre comme dans » la vie civile qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. » Tout le fruit de cette entreprise » fut une cruauté, qui acheva de » rendre le nom François odieux » dans ce pays.

» Rodegrave & Suvamerdam, » deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables » à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de » leur fatigue. Ils mirent le feu à » ces deux villes ; &, à la lueur des » flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat François soit si » barbare, étant commandé par ce » nombre prodigieux d'officiers, qui » ont, avec justice, la réputation » d'être aussi humains que coura-

» geux. Ce pillage fut si exagéré que » plus de quarante ans après, j'ai vu » les livres Hollandois, dans lesquels » on apprenoit à lire aux enfans, » retracer cette aventure, & inspi- » rer la haine contre les François à » des générations nouvelles. « *Siè- cle de Louis XIV*.

1673.

Les François assiègent Mastricht. L'ardeur des troupes est extrême. Un soldat du régiment du roi est dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune. Comme on le plaint en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien*, dit-il, *le régiment a fait son devoir*.

Un grenadier du même corps, dans la même occasion, remarque qu'un homme de qualité, qui le suit en grimpant, est tombé sur le ventre. Il lui tend la main droite pour le relever. En cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre ni s'étonner, il lui

tend la main gauche & le relève. Les historiens Grecs & Romains n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides. *Pélisson, lettres historiques.*

1673.

» Le prince D'Orange, qui n'avoit
» eu pour opposer aux François que
» des officiers sans émulation & des
» soldats sans courage, les avoit for-
» més à force de rigueurs, en fai-
» sant passer par la main du bour-
» reau ceux qui avoient abandonné
» leur poste. Louis XIV emploie
» aussi les mêmes châtimens la pre-
» mière fois qu'il perd une place.
» Un très-brave officier, nommé Du
» Pas, rend Naerden au prince D'O-
» range. Il ne tient à la vérité que
» quatre jours; mais il ne remet sa
» ville qu'après un combat de cinq
» heures, donné sur de mauvais
» ouvrages, & pour éviter un assaut
» général qu'une garnison foible &
» rebutée n'auroit point soutenu. Le

» roi, irrité du premier affront que re» çoivent ses armes, fait condamner » Du Pas à être traîné dans Utrecht » une pelle à la main, & son épée est » rompue : ignominie inutile pour » les officiers François, qui sont » assez sensibles à la gloire, pour » qu'on ne les gouverne pas par la » crainte de la honte. Il faut sçavoir » qu'à la vérité les provisions des » commandans des places les obli» gent à soutenir trois assauts ; mais » ce sont de ces loix qui ne sont » jamais exécutées.

» Du Pas se fait tuer un an après » au siège de la petite ville de Gra» ve, où on lui a obtenu la permis» sion de servir volontaire. Son cou» rage & sa mort dûrent laisser des » regrets au marquis De Louvois » qui l'avoit fait punir si durement. » La souveraine puissance peut mal» traiter un brave homme ; mais » non pas le déshonorer. « *Siècle de Louis XIV.*

1673.

Les princes qui ont la passion de la guerre sont bien tôt réduits à la faire avec des enfans, parce qu'ils font nécessairement une trop grande consommation d'hommes. Le règne de Louis XIV offre presque continuellement cet horrible tableau.

On mène Despreaux au camp du grand Condé. Le prince, qui aime les lettres, lui fait un accueil distingué, lui montre son armée, & lui demande ce qu'il en pense. *Je crois, monseigneur*, répond le poëte, *qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure*. Le plus âgé a à peine dix-huit ans. *Lettres de Sévigné*.

1673.

Turenne, avec un corps de seize mille hommes, pousse une armée de quarante mille Allemands, la plupart Brandebourgeois, qui s'étoient mis en campagne pour secourir les Hollandois. Ce n'est pas

aſſez pour lui de les avoir éloignés du Rhin, il veut les chaſſer de la Weſtphalie. Comme c'eſt durant les plus grandes rigueurs de l'hiver qu'il exécute cette glorieuſe entrepriſe, il ſe donne des ſoins incroyables.

Un jour, qu'épuiſé de veilles & de fatigues, il ſe couche derrière un buiſſon, des fantaſſins, qui voient, en paſſant, que la neige tombe ſur lui, coupent des branches d'arbre pour lui faire une hute, que les cavaliers couvrent de leurs manteaux, Turenne s'éveille dans cet inſtant, & demande à quoi on s'amuſe au lieu de marcher. *Nous voulons*, répondent les ſoldats, *conſerver notre père ; c'eſt notre plus grande affaire ; ſi nous venions à le perdre, qui nous ramèneroit dans notre pays ?*

Quoique les progrès du général François ſoient rapides au point d'allarmer l'électeur de Brandebourg pour ſa capitale, la conſervation de ſon vainqueur devient l'objet de ſes ſoins. Inſtruit qu'un homme eſt paſſé

dans le camp de Turenne à deſſein de l'empoiſonner, il lui en donne avis. On reconnoît ce miſérable, que le vicomte ſe contente de chaſſer de ſon armée. *Raguenet, hiſtoire de Turenne.*

Turenne ne veut pas plus profiter des dépouilles des vaincus dans cette brillante & longue campagne, qu'il ne l'a fait juſqu'alors. Un officier général lui propoſe, dans le comté de la Marck, un gain de quatre cens mille francs, dont la cour ne pourra jamais rien ſçavoir. *Je vous ſuis fort obligé*, répond-il; *mais comme j'ai ſouvent trouvé de ces occaſions, ſans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.*

A peu près dans le même temps, une ville fort conſidérable lui offre cent mille écus, pour qu'il ne paſſe pas ſur ſon territoire. *Comme votre ville*, dit-il aux députés, *n'eſt point ſur la route où j'ai réſolu de faire marcher l'armée, je ne puis point prendre l'argent que vous m'offrez.*

Tant de ſervices & de vertus reçoivent à la cour de France l'accueil le plus diſtingué. Louis, qui loue peu, loue exceſſivement Turenne, & lui dit que le marquis De S. Abre ne ſervira plus ſous lui, parce que, dans ſes lettres au miniſtre, il a blâmé quelques-uns des partis qu'il a pris. *Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé?* répond le vicomte: *je l'aurois écouté avec plaiſir, & j'aurois profité de ſes conſeils.* Il excuſe enſuite S. Abre, en fait l'éloge, lui obtient des récompenſes & ſe fait promettre qu'on ne le privera pas d'un officier d'un mérite auſſi diſtingué. *Ramſay, hiſtoire de Turenne.*

1673.

Léopold croit devoir ſecourir les Hollandois. Avant de faire marcher ſes troupes il communie, prend un crucifix & s'écrie publiquement: » Dieu m'eſt témoin que ce n'eſt pas » l'ambition d'augmenter mes états » qui me met les armes à la main.

» Content des possessions que j'ai re-
» cues de mes pères, je ne songe
» qu'à les laisser entières à mes des-
» cendans. La justice, le soin de dé-
» fendre mes alliés, la tranquillité de
» l'Europe; tels sont les motifs qui
» m'engagent dans la guerre. L'in-
» justice la plus aveugle n'osera pas
» m'imputer l'effusion du sang chré-
» tien; & le souverain arbitre des
» événemens bénira mes entreprises.»

Cette action, qui auroit pu être approuvée dans d'autres temps, est trouvée très-extraordinaire dans le dix-septième siècle. Quel que soit le motif qui y pousse l'empereur, il n'en recueille pas le moindre fruit. De toutes les guerres qu'il entreprend ou qu'il soutient, durant un règne long & orageux, c'est la plus malheureuse. *Pélisson, lettres historiques.*

1674.

Le prince D'Orange, quoique proche de l'armée Françoise, marche

imprudemment à Séneff, en lui prêtant le flanc, & hasarde de passer des défilés, sans avoir pris les précautions nécessaires pour assurer son mouvement. Le prince De Condé, à qui une faute de cette nature ne pouvoit échapper, tombe fort à propos sur l'arrière-garde, la bat complettement, se rend maître des équipages & y met le feu. C'étoit tout ce qu'il s'étoit proposé, & il auroit dû s'en tenir à ce premier avantage. Il ne le veut pas, & commande au chevalier De Fourilles d'attaquer le prince D'Orange: *J'irai par-tout où vous me commanderez d'aller*, dit ce lieutenant-général; *mais, s'il m'est permis de vous dire mon sentiment; les ennemis occupent un poste si avantageux, qu'on ne peut entreprendre de les forcer sans perdre beaucoup de monde. Je ne vous demande pas des conseils, mais de l'obéissance*, réplique Condé; *& il y a long-temps que j'ai remarqué que vous aimez mieux raisonner que vous battre.* Fourilles, blessé d'un reproche qu'il n'a pas mé-

rité, marche droit aux Hollandois, & eſt tué, ainſi que la plupart de ceux qui ſont avec lui. C'eſt ainſi qu'en engageant une affaire générale, pour laquelle il n'a pas fait des diſpoſitions, Condé rend douteux le ſuccès de cette mémorable journée, malgré les efforts incroyables qu'il fait pour faire pencher la balance de ſon côté. On a dit *qu'il fut au commencement de l'action grand capitaine; ſur le milieu, plus ſoldat que capitaine; &, ſur la fin, ni l'un ni l'autre.* Folard, commentaires ſur Polybe.

Condé, averti qu'on eſt mécontent de la boucherie horrible de Séneff; *Bon*, dit-il, *c'eſt tout au plus une nuit de Paris.* Turenne penſe avec plus d'humanité, quand il dit qu'il faut trente ans pour faire un ſoldat.

Seneville, officier du régiment de Picardie, fort connu par ſa biſarrerie & par ſon intrépidité, reçoit à Séneff un coup de feu au travers du corps. Ses amis & les ſoldats de ſa compagnie,

où

où il eſt adoré, accourent au-tour de lui. Il leur dit d'un grand ſang froid, en leur montrant un paſſage qu'il faut forcer : *Mes amis, voilà le chemin de la gloire ; ne ſongez plus à moi, & faites votre devoir.* Péliſſon, lettres hiſtoriques.

La campagne finie, Condé ſe rend à la cour, où Louis, quoique mécontent de la journée plus ſanglante encore que glorieuſe de Séneff, lui fait l'honneur de l'aller recevoir au haut de l'eſcalier. Le prince, qui le monte lentement parce qu'il ſouffre beaucoup de la goutte, crie en voyant le roi. *Je demande pardon à votre majeſté ſi je la fais attendre. Mon couſin*, dit le monarque, *ne vous preſſez pas; quand on eſt chargé de lauriers, on ne peut pas marcher ſi vîte.* Le Clerc, annales des Provinces unies.

1674.

Le prince D'Orange attaque & prend Grave. Parmi les divers évé-

nemens qui ont rendu ce siège mémorable, il y en a un tout-à-fait singulier.

Chamilly, qui commande dans la place, manque d'argent, & craint pour les ôtages qu'on avoit pris en Hollande, & qu'on avoit imprudemment laissés dans cette ville. Il fait part de cette double inquiétude à D'Estrade, gouverneur de Mastricht. Le comte, instruit que, quoique le siège soit commencé depuis plus de deux mois, les lignes ne sont pas encore achevées, détache un officier brave & intelligent, nommé Melin, avec six cens hommes de sa garnison. Melin entre par l'endroit qui étoit mal gardé, traverse le camp des Hollandois, entre dans Grave avec sa troupe, donne à Chamilly tout l'argent dont il a besoin, & amène avec lui les ôtages, en traversant de nouveau le camp ennemi, sans que personne se mette en état de s'y opposer. *Relation du siège de Grave.*

1671.

Les Messinois, fatigués de la dureté du gouvernement Espagnol, se donnent à la France. On leur envoie le duc de Vivonne pour les gouverner & pour les défendre. Après qu'il s'est instruit de la situation des choses, il écrit à Louis XIV une lettre qui finit par ces mots : *Pour soutenir l'affaire, nous n'avons besoin que de dix mille hommes. Et d'un général*, ajoute l'intendant Du Terron, à qui on avoit donné la lettre à cacheter. *Mémoires de Choisy.*

1674.

» Nous demeurâmes quelque
» temps sur la Sarre, dit La Fare,
» sous les ordres du comte De Saulx,
» depuis duc De Lesdiguières, qui,
» pendant ce séjour, fit lever le siège
» d'un petit château appellé Bliescas-
» tel, attaqué par un corps de quatre
» ou cinq mille hommes des enne-
» mis. Il étoit défendu par un capi-

» taine Gascon qui y avoit sa com-
» pagnie. Chose assez singulière,
» nous trouvâmes cet officier réduit
» à une telle extrémité qu'il avoit dé-
» jà mangé deux de ses mulets, &
» étoit prêt à manger sa servante
» morte par accident, que, pour cet
» effet, il avoit mise dans un salloir.
» Ce pauvre homme méritoit bien
» une récompense; cependant, com-
» me sa compagnie périt presque
» entière dans ce château, qu'il étoit
» pauvre, & n'eut pas de quoi la re-
» mettre en bon état l'année d'après,
» il fut inhumainement cassé «. *Mé-
moires du marquis De la Fare.*

1674.

La conquête de la Franche-Comté, par Louis XIV, & ses autres succès, sont l'occasion d'une ligue redoutable contre lui dans l'Empire. Pour prévenir la réunion de tant de forces dispersées, Turenne, qui est en Alsace, passe le Rhin à la tête de dix mille hommes, fait trente lieues

en quatre jours, attaque à Sintzim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc De Lorraine & par Caprara, les bat & les pouſſe juſqu'au-delà du Mein. Après l'action, on s'aſſemble autour de lui pour le féliciter d'une victoire qui eſt viſiblement le fruit de ſes ſçavantes manœuvres. *Avec des gens comme vous, meſſieurs, on doit*, leur répond-il, *attaquer hardiment, parce qu'on eſt sûr de vaincre.*

Quoique Turenne fût dans l'uſage de viſiter ſouvent ſon camp, ſa vigilance redoubloit lorſque les ſoins devenoient plus néceſſaires. Durant l'expédition rapide dont nous parlons, il s'approche un jour d'une tente où pluſieurs jeunes ſoldats, qui mangeoient enſemble, ſe plaignoient de la pénible & inutile marche qu'ils venoient de faire. *Vous ne connoiſſez pas notre père*, leur dit un vieux grenadier tout criblé de coups; *il ne nous auroit pas expoſés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas de grandes vues*

que nous ne sçaurions pénétrer encore. Ce discours fait cesser toutes les plaintes; & on se met à boire à la santé du général. Turenne avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.

Les fatigues, inséparables d'une si rude guerre, causent de grandes maladies dans l'armée Françoise. On voit par-tout Turenne tenant aux soldats des discours paternels, & toujours la bourse à la main. Lorsque l'argent est fini, il emprunte du premier officier qu'il rencontre, & le renvoie à son intendant pour être payé. Celui-ci, qui soupçonne qu'on exige quelquefois plus qu'on n'a prêté à son maître, lui insinue de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntera. *Non, non*, dit le vicomte; *donnez tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un officier aille vous redemander une somme qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin; &, dans ce cas, il est juste de l'assister.*

Dans la même campagne, on trace un camp assez près de Strasbourg. Toute l'armée, convaincue qu'on y attendra les Allemands, travaille, avec une grande ardeur, à s'y retrancher. Un vieux fantassin seul se repose. Turenne lui demande la raison de son oisiveté. *C'est mon général,* lui répond le soldat en souriant, *que vous ne demeurerez pas longtemps ici.* Le vicomte, charmé de l'intelligence de cet homme, lui donne de l'argent, lui recommande le secret, & le fait lieutenant. *Ramsay, histoire de Turenne.*

1674.

Les Allemands ayant reçu des renforts très-considérables après leur défaite de Sintzim, passent le Rhin, & prennent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'étoit retiré en Lorraine, rentre au mois de décembre, par les Vauges, dans la province qu'il a feint d'abandonner; bat les Impériaux à Mulhausen, les

bat encore mieux à Turkeim quelques jours après, & les force à repasser le Rhin le six janvier. Le vieux duc De Lorraine dit à cette occasion un mot que les amis & les ennemis de Turenne font également valoir: *Un prince, par la grace du roi, a fait repasser le Rhin à cinq princes par la grace de dieu.* Mémoires de La Fare.

Un évènement si peu attendu étonne l'Europe. La surprise fait place à l'admiration, lorsqu'on est instruit que tout ce qui est arrivé avoit été prémédité deux mois auparavant. Louis XIV fait lire publiquement une lettre de Turenne, du 30 octobre, qui dit formellement que » feignant de ne pouvoir plus résister » aux ennemis, depuis la jonction » de l'électeur de Brandebourg, il » alloit toujours reculer devant eux; » que, pour leur donner même plus » de confiance, il se retireroit peut-» être en Lorraine: après quoi ils ne » manqueroient pas de s'étendre

» dans toute l'Alſace ; qu'alors il
» tomberoit ſur leurs quartiers, par
» un endroit où aſſurément ils ne
» ſoupçonneroient pas qu'il dût les
» venir ſurprendre, & qu'il les obli-
» geroit peut-être de repaſſer le
» Rhin, & d'aller hiverner chez
» eux «. *Ramſay, hiſt. de Turenne.*

1675.

MONTECUCULLI, que des malheurs réitérés ont fait mettre enfin à la tête de l'armée Impériale, & Turenne, qui commande toujours celle de France, font pendant environ trois mois, ſur la rive droite du Rhin, la guerre la plus ſçavante qu'il y ait peut-être jamais eu. Les deux rivaux ne gagnent pas, l'un ſur l'autre, un pouce de terrein, & perſonne ne peut prévoir où aboutiront tant de judicieuſes & profondes manœuvres. Un boulet de canon, qui tue le général François, fait le dénouement de ce grand procès. Le même boulet emporte le bras à S.

Hilaire, lieutenant général d'artillerie, qui dit à son fils : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme*, en montrant le corps de Turenne.

Montécuculli, instruit d'un événement dont il peut tirer un si grand parti, repète plusieurs fois avec une douleur mêlée d'admiration ces mots énergiques : *Il est mort un homme qui faisoit honneur à l'Homme.*

Les généraux François, qui ne sçavent quel parti prendre, délibèrent beaucoup & ne concluent rien. Les soldats, dont ces incertitudes aigrissent le désespoir, crient de tous côtés : *Lâchez-la pie, elle nous conduira.* C'est le nom du cheval que le vicomte montoit ordinairement. *Ramsay, histoire de Turenne.*

Pertuis, qui avoit été capitaine des gardes de Turenne, n'a pas plutôt appris la mort de ce grand homme, qu'il écrit au roi : » Sire, » j'ai perdu M. De Turenne. Je » sens que mon esprit n'est point

» capable de foutenir ce malheur;
» ainfi n'étant plus en état de fervir
» votre majefté, je lui demande la
» permiffion de me démettre du
» gouvernement de Courtrai. « *Lettres de Sévigné.*

Mazel, qui paffe pour un des meilleurs officiers qu'ait la France, & qui l'eft réellement, fe voyant prêt à mourir en Allemagne, demande avec tranfport d'être enterré au même endroit où Turenne a été tué. *Raguenet, hiftoire de Turenne.*

Ce n'eft pas feulement l'armée, la cour, Paris qui s'affligent d'une fi grande perte, la défolation eft générale dans le royaume. Les provinces voifines du théâtre de la guerre paroiffent les plus consternées. Un payfan de Champagne va demander à fon feigneur la réfiliation du bail de fa ferme, en lui difant, pour toute raifon : *Le grand Turenne eft mort, & les Allemands viendront nous mettre tous à contribution.* Lettres de Sévigné.

Le grand Condé, qui, au rapport de Saint-Evremont, avoit dit, du vivant de Turenne : *Si j'avois à me changer, je voudrois être changé en M. De Turenne ; & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* Condé le remplace après sa mort. Il dit, en passant à Châlons, pour aller prendre le commandement de l'armée : *J'aurois bien souhaité de causer seulement deux heures avec l'ombre de M. De Turenne, pour prendre ses lumières sur la connoissance qu'il avoit des affaires de ce pays-là.* Lettres de Bussy-Rabutin.

Pour remplir autant qu'il est possible le vuide que cause la mort de Turenne, on fait sept maréchaux de France. Madame Cornuel, qui, quoique âgée de quatre vingts ans, a conservé une grande vivacité d'esprit, & s'est maintenue dans la possession de parler hardiment & plaisamment, dit à cette occasion que, *le roi a changé son louis d'or en louis de cinq sols.* Elle appelle aussi souvent

les nouveaux maréchaux : *La monnoie de monsieur De Turenne.* Mémoires de La Fare.

On va recueillir quelques faits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il étoit né généreux. Voyant quelques régimens fort délabrés, & s'étant secrettement assuré que le désordre venoit de la pauvreté, & non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venoit du roi. *Raguenet, histoire de Turenne.*

Un officier étoit au désespoir d'avoir perdu, dans un combat, deux chevaux, que la situation de ses affaires ne lui permettoit pas de remplacer. Turenne lui en donna deux des siens, en lui recommandant fortement de n'en rien dire à personne. *D'autres*, lui dit-il, *viendroient m'en*

demander, & je ne suis pas en état d'en donner à tout le monde. Cet homme modeste, sous un air d'économie, vouloit cacher le mérite d'une bonne action. *Raguenet, histoire de Turenne.*

Turenne apperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée, mais pauvre, très-mal monté. Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas, & lui dit avec bonté : » J'ai, monsieur, une prière à vous » faire : vous la trouverez peut-être » un peu hardie ; mais j'espere que » vous ne voudrez pas refuser votre » général. Je suis vieux, continua-» t-il, & même un peu incommo-» dé. Les chevaux vifs me fatiguent, » & je vous en ai vu un sur lequel » je crois que je serai fort à mon » aise. Si je ne craignois de vous » demander un trop grand sacrifice, » je vous proposerois de me le cé-» der. « L'officier ne répond que par une profonde révérence, & va dans l'instant prendre son cheval, qu'il

mène lui-même dans l'écurie de Turenne, qui, le lendemain, lui en envoie un des plus beaux & des meilleurs de l'armée. Il n'eſt pas plus ordinaire de donner de cette manière, que d'avoir l'ame de Turenne. *Lettres de Bourſault.*

Un jeune gentilhomme de l'arrière-ban, qui arrivoit au camp, demanda à Turenne lui-même où il mettroit ſes chevaux. Un rire univerſel & inſultant ſuivit cette queſtion ſingulière. La plaiſanterie eût été ſans doute pouſſée fort loin, ſi le général, avec le ſérieux & la bonté qui lui étoient ordinaires, n'eût pris la parole. *C'eſt donc*, dit-il, *une choſe bien étonnante qu'un homme qui n'eſt jamais venu à l'armée en ignore les uſages? N'y a-t il pas bien de l'eſprit à ſe moquer de lui, parce qu'il ne ſçait pas des choſes qu'il ne peut ſçavoir, & qu'au bout de huit jours il ſçaura auſſi-bien que vous?* Il ordonne en même temps à ſon écuyer d'avoir ſoin des chevaux de ce gentil-

homme, & de l'instruire des autres choses. *Raguenet, histoire de Turenne.*

Une armée Françoise s'étoit approchée du lac de Constance, sous prétexte de mettre à contribution quelques terres de la maison d'Autriche. Les Suisses, auxquels l'ambition de Louis XIV étoit suspecte, comme au reste de l'Europe, craignirent une invasion rapide & imprévue dans leurs possessions. Ils prirent dans l'instant leur parti, sur la connoissance qu'ils avoient du caractère du général. Ils envoyèrent à Turenne des députés pour lui dire qu'avec d'autres, ils croiroient n'avoir jamais assez pris de précautions pour leur sureté; mais, qu'à lui, ils ne lui demandoient que sa parole, qu'il n'entreprendroit rien contr'eux. *Raguenet, histoire de Turenne.*

Quoique Turenne fut extrémement aimé des troupes, il l'étoit plus particulièrement de l'infanterie, parce qu'il n'étoit pas d'une sévérité extrême sur le pillage. Un jour, qu'il visitoit son

camp, quelques officiers qui le précédoient demandèrent à des soldats, qu'ils virent très-embarrassés, ce qu'ils faisoient-là : *Nous cachons, jusqu'à ce que le général soit passé*, répondirent-ils, *des vaches que nous avons volées*. Turenne, qui étoit assez près pour entendre la conversation, ajouta tout de suite : *Il pourra passer bientôt : mais une autre fois, pour n'être pas pendus, je vous conseille de vous mieux cacher*. Pélisson, lettres historiques.

Un militaire philosophe, & par conséquent modeste, avouoit franchement qu'il avoit peur quand il alloit au feu ; mais il avouoit que ce mouvement machinal ne l'empêchoit pas de faire son devoir avec honneur, & qu'il étoit transporté de joie quand il pouvoit prévenir les ordres de son général.

Cet homme vrai fut commandé un jour pour attaquer un poste, & laissa entrevoir dans le chemin quelqu'inquiétude. Un camarade, fort

fanfaron, qu'on lui avoit donné, fut si fort scandalisé, qu'il revint sur ses pas pour prier monsieur De Turenne de lui donner un autre officier, qui pût le seconder dans le coup de main qu'il s'agissoit d'exécuter, parce que celui qu'on avoit envoyé avec lui étoit homme à lâcher pied dans l'action, & que même il avouoit ingénument son peu de courage.

Eh, *monsieur*, dit le général, *si vous n'aviez pas plus de peur que lui, vous ne seriez pas ici. Retournez promptement où je vous ai envoyé; vous courez risque de ne vous y pas trouver à temps. Votre poltron pourroit bien vous ôter la gloire de l'action.* Cela se trouva véritable. *Furetière.*

Le grand Condé demandoit un jour à Turenne, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandres?* *Faire peu de sièges*, répondit cet illustre général, & *donner beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre armée supérieure à celle des ennemis, par le nombre & par la bonté des trou-*

pes ; quand vous ferez bien maître de la campagne, les villages vous vaudront des places. Mais on met son honneur à prendre une ville forte, bien plus qu'au moyen de conquérir aisément une province. Si le roi d'Espagne avoit mis en troupes, ce qui lui a coûté d'hommes & d'argent à faire des sièges & à fortifier des places, il feroit le plus considérable de tous les rois. Saint-Évremont.

Turenne se réjouissoit de n'avoir qu'une chose à faire, qui étoit de vaincre. *Choisy*, disoit-il, *a mis les places de la frontière en état de défense ; Dumetz a eu soin de l'artillerie ; Jacquer ne me laissera pas manquer de vivres.*

On fait quelquefois dix campagnes sans tirer l'épée. Cependant Turenne disoit que, *les jeunes filles croyoient que les hommes mariés caressoient sans cesse leurs femmes, & que les moines s'imaginoient que les gens de guerre avoient toujours l'épée à la main.* Lettres de Bussy Rabutin.

Turenne disoit qu'une armée qui passoit cinquante mille hommes étoit incommode au général qui la commandoit & aux soldats qui la composoient. *Mémoires de La Houssaie.*

Turenne étoit parvenu à être le maître absolu de ses plans de campagne. Louis XIV dit à un officier général qui alloit joindre l'armée en Alsace : *Dites à M. De Turenne que je serois charmé d'apprendre un peu plus souvent de ses nouvelles, & que je le prie de m'instruire de ce qu'il aura fait.* Ce n'est qu'avec ce pouvoir sans bornes qu'on peut faire de grandes choses à la guerre. *Ramsay, histoire du vicomte De Turenne.*

1675.

Le général Spork étoit un excellent officier. Qu'on juge de son talent par sa fortune. De valet de tambour, il étoit parvenu aux premiers honneurs de la guerre, sans que personne eût été surpris ou blessé de son élévation. Il commandoit la cava-

lerie dans l'armée Impériale, & on le voyoit aller d'eſcadron en eſcadron, criant que tout étoit perdu, ſi l'on ſe battoit depuis que l'arrière-ban avoit joint M. de Turenne. Il ne croyoit pas que rien pût réſiſter à cette nobleſſe, tant il en avoit conçu une haute opinion. Les choſes ſont pouſſées ſi loin, que Montécuculli eſt obligé de le renvoyer. Cet exemple prouve très-ſenſiblement combien il eſt important de connoître la nature & la force des troupes ennemies. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

1675.

» LA France, pour ſéparer le
» grand électeur Frédéric Guillau-
» me des Impériaux, lui ſuſcita une
» diverſion qui le rappella dans ſes
» propres états.

» Quoiqu'en 1673 la Suède eût
» fait une alliance défenſive avec
» l'empereur, la France trouva le
» moyen de la rompre; & Wran-

» gel entra dans les Marches de » Brandebourg à la tête d'une ar- » mée Suédoise. Le prince D'An- » halt informa l'électeur de la déso- » lation de ses états & des pillages » que les Suédois y exerçoient ; &, » comme il avoit trop peu de trou- » pes pour se présenter devant une » armée, l'électeur approuva qu'il » se renfermât dans Berlin pour y » attendre son arrivée.....

» Les Marches, qui soupiroient » après leur libérateur, ne l'atten- » dirent pas longtemps. Frédéric- » Guillaume, qui se préparoit à se » venger de la mauvaise foi des Sué- » dois, partit de ses quartiers de » Franconie & arriva le 11 de juin » à Magdebourg. Il fit fermer les » portes de cette forteresse, incon- » tinent après son arrivée ; & il usa » de toutes les précautions possibles » pour dérober aux ennemis les nou- » velles de son approche. L'armée » passa l'Elbe vers le soir, & arriva » par des chemins détournés, la nuit

» d'après, aux portes de Rathenau.
» Il fit avertir de son arrivée le baron De Brist, qui étoit dans cette ville; & concerta avec lui, en secret, des moyens de surprendre les Suédois.

» Brist s'acquitta habilement de sa commission. Il donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau. Les Suédois s'y livrèrent sans retenue aux charmes de la boisson; &, pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'électeur fit passer la Havel, sur différens bateaux, à des détachemens d'infanterie, pour assaillir la ville de tous les côtés.

» Le général Dorfling, se disant commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau. Il fit égorger les gardes, &, en même temps, toutes les portes furent forcées. La cavalerie né-

» toya les rues ; & les officiers Suédois eurent de la peine à se persuader, à leur réveil, qu'ils étoient prisonniers d'un prince qu'ils croyoient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie.....

» L'électeur, qui sçavoit de quel prix sont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute son infanterie l'eût joint. Il marcha, avec sa cavalerie, droit à Naven, afin de séparer le corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg. Quelque diligence qu'il fit dans cette conjoncture décisive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de son approche, & s'étoient retirés par Naven une heure avant qu'il arrivât. Il les suivit avec vivacité ; & il apprit, par la déposition des prisonniers & des déserteurs, que

» ce

» ce corps marchoit à Fehrbellin ;
» où il s'étoit donné rendez-vous
» avec celui de Havelberg.

» L'armée Brandebourgeoise con-
» sistoit en cinq mille six cent che-
» vaux. Elle n'avoit point d'infan-
» terie, & menoit cependant douze
» canons avec elle. Les Suédois
» comptoient dix régimens d'infan-
» terie & huit cent dragons dans
» leur camp. Malgré l'inégalité du
» nombre & la différence des ar-
» mes, l'électeur ne balança point
» d'aller aux ennemis, afin de les
» combattre.

» Le 18 de juin, il marche aux
» Suédois. Il confie seize cent che-
» vaux de son avantgarde au prince
» De Hombourg, avec ordre de
» ne rien engager, mais de recon-
» noître l'ennemi. Ce prince part ;
» &, après avoir traversé un bois,
» il voit les troupes Suédoises cam-
» pées entre les villages de Hac-
» kenberg & de Tornow, ayant un
» marais à leur dos, le pont de

» Fehrbellin au delà de leur droite
» & une plaine rase devant leur front.
» Il pousse les grandes gardes, les
» poursuit & les mène battant jus-
» qu'au gros de leur corps. Les trou-
» pes sortent en même temps de
» leur camp, & se rangent en ba-
» taille. Le prince De Hombourg,
» plein d'un courage brillant, s'a-
» bandonne à sa vivacité, & enga-
» ge un combat qui auroit eu une
» fin funeste, si l'électeur, averti
» du danger dans lequel il se trou-
» voit, ne fût accouru à son se-
» cours.

» Frédéric - Guillaume, dont le
» coup-d'œil étoit admirable & l'ac-
» tivité étonnante, fit, dans l'ins-
» tant, sa disposition. Il profita d'un
» tertre pour placer sa batterie : il
» en fit faire quelques décharges sur
» les ennemis. L'infanterie Suédoi-
» se en fut ébranlée : &, lorsqu'il
» vit qu'elle commençoit à flotter,
» il fondit, avec toute sa cavalerie,
» sur la droite des ennemis, l'en-

» fonça & la défit. Les régimens » Suédois, du Corps & d'Ostrogo- » thie furent entièrement taillés en » pièces. La déroute de la droite en- » traîna celle de la gauche. Les Sué- » dois se jettèrent dans des ma- » rais, où ils furent tués par les » paysans; & ceux qui se sauvèrent » s'enfuirent par Fehrbellin, où » ils rompirent le pont derrière » eux.

» Il est digne de la majesté de » l'histoire de rapporter la belle ac- » tion que fit un écuyer de l'élec- » teur dans ce combat. L'électeur » montoit un cheval blanc. Froben, » son écuyer, s'apperçut que les » Suédois tiroient plus sur ce che- » val, qui se distinguoit par sa cou- » leur, que sur les autres. Il pria » son maître de le troquer contre » le sien, sous prétexte que celui de » l'électeur étoit ombrageux; &, » à peine ce fidèle domestique » l'eut-il monté quelques momens » qu'il fut tué, & sauva ainsi, par

» sa mort, la vie à l'électeur.
» Ce prince, qui n'avoit point
» d'infanterie, ne put ni forcer le
» pont de Fehrbellin ni poursuivre
» l'ennemi dans sa fuite. Il se con-
» tenta d'établir son camp sur le
» champ de bataille où il avoit ac-
» quis tant de gloire. Il pardonna
» au prince De Hombourg d'avoir
» exposé, avec tant de légèreté, la
» fortune de l'état, en lui disant :
» *Si je vous jugeois suivant la ri-*
» *gueur des loix militaires, vous au-*
» *riez mérité de perdre la vie ; mais*
» *à die u ne plaise que je termine l'é-*
» *clat d'un jour aussi heureux, en ré-*
» *pandant le sang d'un prince qui a*
» *été un des principaux instrumens de*
» *ma victoire....*
» Dorfling arriva avec de l'infan-
» terie, poursuivit les vaincus le len-
» demain, & fit beaucoup de pri-
» sonniers. La postérité de Frédéric-
» Guillaume datte de cette fameuse
» journée le point d'élévation où la
» maison de Brandebourg est par-

» venue dans la ſuite «. *Mémoires de Brandebourg.*

Frédéric-Guillaume, avant l'action, tire ſon épée, & dit à ſes ſoldats : *Compagnons, je ne veux d'autre défenſe ni d'autres armes que la protection de Dieu, votre courage & mon épée. Suivez-moi donc, mes amis; imitez-moi, & ſoyez sûrs de la victoire.* Mémoires de Pollnitz.

Dorfling étoit originairement tailleur. En ſortant d'apprentiſſage à Tangernunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il falloit paſſer l'Elbe dans un bac & qu'il n'avoit pas de quoi payer, le paſſage lui fut refuſé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cauſe, jetta ſon havreſac dans le fleuve, & ſe fit ſoldat.

Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Il eut bientôt l'eſtime de ſes camarades, enſuite de ſes officiers, & enfin de l'électeur ſon maître. Ce grand prince, qui aimoit la

guerre, qui la sçavoit, & qui étoit forcé à la faire, avança rapidement un homme qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. Dorfling fut fait welt-maréchal, & remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de l'état de soldat, parvient au généralat.

Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que Dorfling, pour être devenu grand seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état. *Oui*, dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, *j'ai été tailleur ; j'ai coupé du drap : mais maintenant*, continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée, *voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi.* Mémoires de Pollnitz.

1675.

Un prince ne doit jamais, sous quelque prétexte que ce soit, violer

les capitulations qu'il a accordées à des troupes étrangères. Louis XIV ne s'écarte pas d'une maxime si sage, malgré le penchant qu'il a à donner ses volontés pour des loix absolues. Le régiment de Pfiffer est traité à Sain-Tron suivant les principes de cette probité ou de cette politique.

» Le roi, dit Pélisson, a fait une
» action qui marque sa piété : car,
» ayant rencontré le saint sacre-
» ment, il a sçu qu'on le portoit,
» suivant la coutume des Suisses, à
» deux soldats de cette nation qu'on
» alloit juger à mort, & dont l'un
» étoit déserteur. Il en a été touché,
» & a témoigné qu'il desiroit leur
» faire grace, comme s'il les eût
» rencontrés eux-mêmes ; à quoi
» tout le monde n'a pas manqué
» d'applaudir. Mais, parce que, sui-
» vant les traités que nous avons
» avec les Suisses, sa majesté ne
» peut faire ces sortes de graces de
» son chef, elle a seulement donné

» ordre qu'on sursît l'exécution, & » a mandé le colonel Pfiffer, après » son dîner, de qui vous jugez bien » qu'elle n'a pas eu beaucoup de » peine à obtenir la vie de ces deux » misérables «. *Pélisson, lettres historiques.*

1675.

Les Impériaux attaquent Trèves. Le maréchal De Créqui va au secours des assiégés, & est battu par un accident imprévu. Il avoit arrêté que, quand les Allemands auroient commencé à passer la Sarre pour venir à sa rencontre, Vignori, qui commandoit dans la place, les attaqueroit par derrière avec la majeure partie de sa garnison, qui étoit de cinq mille hommes. Lorsque ce gouverneur part pour exécuter les ordres qu'il a reçus, il est renversé par son cheval dans le fossé, & meurt sur le champ. Comme il n'avoit communiqué son dessein à personne, on fait rentrer les troupes dans la ville.

L'armée Françoise, qui est extrêmement foible, privée de ce secours sans lequel on n'auroit pas hasardé une action, est prise en flanc & dispersée. *Journal historique de Louis XIV*.

La déroute est si complette, qu'il ne reste d'autre parti au général que de se jetter dans Trèves & de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il y fait des manœuvres si héroïques & si sçavantes, qu'infailliblement il auroit fait lever le siège sans la trahison d'un capitaine du régiment de la Marine, nommé Bois-Jourdan. Ce scélerat, vendu aux assaillans, persuade à ses camarades qu'on ne peut tenir plus longtemps sans risquer d'être emporté d'assaut, & qu'il y auroit de la folie à eux de s'exposer à être passés au fil de l'épée pour servir le désespoir d'un général imprudent qui s'est fait battre. En conséquence de ce beau raisonnement, il y a une capitulation signée; & l'ennemi est intro-

duit dans la place à l'inſçu de Créqui.

Les officiers, qui ſe ſont laiſſés ſéduire, ſont tous punis; mais le ſéducteur l'eſt plus ſévèrement. En ſortant de Trèves, il paſſe dans les pays étrangers. Le deſir de recouvrer une partie de ſon bien le ramène dans ſa patrie. Il eſt reconnu & pris à Stenai. On le conduit à Metz, où il eſt mis au conſeil de guerre. Pluſieurs de ſes juges veulent qu'il ſoit roué; un plus grand nombre opine pour la corde. Un ſeul, ſoit qu'il veuille le favoriſer, ſoit qu'il diſe ſimplement ſa penſée, repréſente que, ſi l'on lui fait ſubir l'un de ces deux ſupplices, l'exemple ſera moins éclatant, parce qu'il n'y aura perſonne qui ne le prenne pour un ſimple ſoldat. Cette conſidération réunit tous les eſprits. Bois-Jourdan eſt unanimement condamné à être décapité; ce qui eſt exécuté en préſence de toute la garniſon. *Lettres de Buſſy-Rabutin.*

Il est établi qu'il ne manque au maréchal De Créqui, pour être un général du premier ordre, que d'avoir été battu. Quoique le grand Condé ne l'aime pas, il est si bien de ce sentiment, qu'après l'affaire de Consarbrick il dit à Louis XIV: *Sire, votre majesté vient d'acquérir le plus grand homme de guerre qu'elle ait eu.* Essai sur l'art de la guerre.

1675.

Les Turcs assiègent Sbarras, mauvaise place de Pologne. La garnison se rend, après avoir jetté par dessus les murailles son gouverneur, qui est un François nommé Des Auteuils. Le visir, indigné d'un crime si bas, fait couper la tête aux soldats les plus âgés, & envoie les autres à Constantinople. La même élévation lui fait prodiguer à Des Auteuils des soins qui sont si heureux, que la chûte n'est pas mortelle. *Mémoires pour*

l'hiſtoire univerſelle de l'Europe.

1675.

Les Turcs, maîtres de Sbarras, aſſiègent Trembawla. La nobleſſe des environs, qui s'eſt réfugiée dans cette fortereſſe, voyant le danger preſſant, & n'étant pas inſtruite que le ſecours approche, communique ſes frayeurs à la garniſon, & ſe détermine à livrer la place.

La femme du gouverneur ayant, ſans être apperçue, entendu les réſolutions qu'on vient de prendre, va ſur la brèche avertir ſon mari de ce qui ſe paſſe. Chraſonowski vole dans l'inſtant à ce conſeil de lâches. *Il eſt douteux*, dit-il, *ſi l'ennemi nous prendra; mais il eſt certain que, ſi vous perſiſtez dans votre miſérable réſolution, je vous brûlerai vifs dans cette ſale même. Des ſoldats ſont aux portes, la mèche allumée, pour exécuter mes ordres.* Cette fermeté en impoſe aux cœurs abbattus, ou

les relève, & on continue à se défendre.

Les Turcs, de leur côté, redoublent leurs efforts. Repoussés à quatre assauts, ils en méditent un cinquième. Chrasonowki en paroît allarmé. Sa femme prend cette inquiétude, bien fondée, pour de la foiblesse. Elle présente deux poignards à son mari. *Si tu te rends*, lui dit-elle fièrement, *l'un sera contre toi & l'autre contre moi.* Dans ce moment arrive l'armée Polonoise, qui fait lever le siège. *Histoire de Jean Sobieski.*

1675.

Le grand Condé, qui a pris sur le Rhin le commandement de l'armée Françoise immédiatement après la mort de Turenne, finit la campagne & renonce à la guerre, dans la crainte que la goutte & ses autres infirmités ne lui fassent perdre la gloire qu'il a acquise.

Condé donnoit toujours ses ordres par écrit à ses lieutenans, & leur imposoit la loi de les suivre. Turenne disoit aux siens ce qu'il croyoit convenable de faire, & s'en rapportoit à leur prudence. Il est arrivé delà que l'un de ces deux grands capitaines a eu beaucoup d'illustres élèves ; & que l'autre n'en a point formé, ou n'en a formé que peu. *Saint-Evremont.*

Dans le temps que Condé servoit les Espagnols, il avoit arrêté les conquêtes de la France. Louis XIV s'en souvint dans une de ses campagnes de Flandres, & dit, avec humeur, à ce grand général : *Sans vous, tout ce pays seroit à moi. Ah! sire*, répondit le prince, *vous m'aviez promis de ne m'en jamais parler.* Mémoires de Maintenon.

Condé disoit à ses amis qu'il avoit au parlement un procès qu'il craignoit fort de perdre. *Faites-le porter au conseil de guerre, & je vous réponds du succès*, lui répondit

un homme d'esprit. *Furetière.*

» Lorsque le grand Condé commandoit en Flandres l'armée Espagnole, & faisoit le siège d'une place Françoise, un soldat ayant été maltraité par un officier général, & ayant reçu plusieurs coups de canne, pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées, répondit, avec un grand sang froid, qu'il sçauroit bien l'en faire repentir.

» Quinze jours après, ce même officier général chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présenta; &, ayant mené avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, qui étoit des plus hasardeuses, avec un

» courage & un bonheur incroya-
» bles.

» A ſon retour, l'officier géné-
» ral, après l'avoir beaucoup loué,
» lui fit compter les cent piſtoles qu'il
» lui avoit promiſes. Le ſoldat ſur
» le champ les diſtribua à ſes cama-
» rades, diſant qu'il ne ſervoit point
» pour de l'argent; & demanda ſeu-
» lement que, ſi l'action qu'il venoit
» de faire paroiſſoit mériter quelque
» récompenſe, on le fît officier.
» *Au reſte*, ajouta-t-il en s'adreſ-
» ſant à l'officier général qui ne le
» reconnoiſſoit point, *je ſuis le ſol-
» dat que vous maltraitâtes ſi fort il
» y a quinze jours; je vous avois
» bien dit que je vous en ferois re-
» pentir.*

» L'officier général, plein d'admi-
» ration & attendri juſqu'aux larmes,
» l'embraſſa, lui fit des excuſes, &
» le nomma officier le même jour.
» Le grand Condé prenoit plaiſir à
» rapporter ce fait, comme la plus
» belle action de ſoldat dont il eut

» jamais oui parler. Je le tiens d'une » personne à qui M. le prince, fils » du grand Condé, l'a souvent répé- » té. *Rollin, traité des études.*

Le fils du grand Condé faisoit peindre l'histoire de son père dans la galerie de Chantilli. Il se rencontroit un inconvénient dans l'exécution du projet. Le héros, durant sa jeunesse, avoit fait un grand nombre d'exploits éclatans, comme le secours de Cambrai, celui de Valenciennes, la retraite de devant Arras, contre son roi & sa patrie. Pour pouvoir parler de ces événemens, le prince Jules fit dessiner la muse de l'histoire qui tenoit un livre, sur le dos duquel étoit écrit : *Vie du prince De Condé.* Cette muse arrachoit des feuilles du livre qu'elle jettoit par terre, & on lisoit sur ces feuillets : *Secours de Cambrai, Secours de Valenciennes, Retraite de devant Arras* ; enfin, toutes les belles actions de Condé

durant ſon ſéjour dans les Pays-Bas; actions dont tout étoit louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. *Dubos, réflexions critiques ſur la poëſie & la peinture.*

1676.

CHARLES XI, roi de Suède, ſe met au commencement de ſon règne à la tête de ſes troupes, pour s'oppoſer aux Danois qui ont fait une deſcente dans la Scanie. Comme il manque d'expérience, & que ſes généraux ſont diviſés, les gens circonſpects opinent à ſe retirer. Avant de prendre un parti ſi foible, on appelle heureuſement à un conſeil de guerre le ſage & généreux Walchtmeiſter, quoiqu'il ſoit marin, & qu'il n'ait jamais eu de commandement ſur terre. Cet homme reſpectable ne balance pas à dire que ſa nation ſeroit couverte d'infamie, ſi on tournoit le dos à l'ennemi, ſans avoir couru ſeu-

lement le hasard d'une action. *Quoique rien au monde*, ajoute-t-il, *ne me soit plus cher que la personne du roi, j'aimerois mieux l'emporter mort dans sa tente, après qu'il auroit vaillamment combattu, que de le voir retourner dans sa capitale par une retraite honteuse.*

Charles, plein de feu; naturellement intrépide, honteux d'avoir fui devant les Danois, se détermine, soutenu par un tel suffrage, à livrer bataille. Il la gagne. L'auteur de la relation de la victoire, après être entré dans le détail des trophées de cette grande journée, ajoute : *J'ai compté plus de cinquante drapeaux; & il y en auroit eu bien davantage, si les Finlandois n'eussent pas déchiré tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, pour s'en faire des cravates.* Basnage, annales des Provinces-Unies.

1676.

Le duc D'Orléans fait le siège de

Bouchain, qui est couvert par Louis XIV. Le prince D'Orange assemble ses forces, & présente la bataille aux François. Le conseil de guerre opine qu'il faut l'accepter. Le roi, qui a tout écouté sans laisser pénétrer son goût, dit qu'il ne se déterminera pas qu'il n'ait prit le sentiment du maréchal De Schomberg. Louvois lui dépêche sur le champ une personne affidée pour l'instruire de ce qui se passe, & l'avertir que, dans son avis, *il doit avoir principalement égard à la personne de sa majesté.*

Schomberg, arrivé, dit que le roi n'est là que pour couvrir le siège, & qu'il ne doit point sortir de son poste que la place ne soit prise; qu'il ne faut, ni s'irriter des impuissantes rodomontades d'un jeune téméraire, ni se laisser éblouir par l'apparence, toujours incertaine, du plus grand succès; qu'en agir autrement, ce seroit abandonner au prince D'Orange l'honneur de règler les actions du roi de France; qu'après que la ville

se sera rendue, on verra ce qu'il y aura à faire; mais, qu'en attendant, il faut aller toujours son chemin.

Quand il a fini, le roi dit que *Schomberg a raison*; & tout le monde trouve, en effet, que, s'il n'a pas opiné en général habile, il a du moins parlé en fin courtisan. Louis XIV a témoigné toute sa vie du regret de n'avoir pas profité de la supériorité de ses forces dans une occasion si importante. *Mémoires de Burnet.*

L'ouvrage à corne de Bouchain est attaqué & manqué deux fois. Feuquières l'emporte à la troisième, & on regarde comme un chef-d'œuvre le plan qu'il fait. Examinant avant l'action les détachemens, & leur parlant sur les dispositions où il faut être: *Les coups de mousquet ne nous arrêteront point*, lui dit-on généralement. Il veut renvoyer un vieux sergent, nommé pour les invalides, qui peut à peine se soutenir, & un soldat de recrue qui paroît n'avoir que quatorze ou quinze ans: ils lui répondent fière-

rement qu'ils ne s'en iront pas. *Mémoires de Feuquières.*

1676.

Le prince D'Orange met le siège devant Maſtricht. Le brave & géreux Calvo, qui en eſt gouverneur, ne ſe voit pas plutôt inveſti, qu'il aſſemble les principaux officiers de ſa garniſon. *Meſſieurs*, leur dit-il, *j'ai ſervi toute ma vie dans la cavalerie, & n'ai aucune connoiſſance de la défenſe des places. Tout ce que je ſçais, c'eſt que je ne me rendrai jamais. Concertez entre vous les moyens d'une réſiſtance opiniâtre & inſurmontable ; je me charge de les faire exécuter avec autant de vigueur que de célérité.*

La franchiſe du commandant lui gagne tous les cœurs ; & la confiance qu'il paroît avoir dans les lumières de ſes ſubalternes, élève & étend les eſprits. Il s'établit, ſans orgueil, ſans défiance & ſans jalouſie, une communication d'idées qui ſauve la place, & qui met le nom de Calvo parmi

le petit nombre de ceux qui pafferont à la poftérité. *Bafnage, annales des Provinces-Unies.*

Au commencement du fiège, les Anglois, qui font dans l'armée du prince D'Orange, lui préfentent une requête par laquelle ils demandent que tous ceux de leur nation foient mis dans un même lieu, & commandés féparément ; afin que, s'ils font bien, ils en aient la gloire ; & que, s'ils manquent à leur devoir, ils en effuient feuls la honte. Leur demande leur eft accordée. *Hiftoire de Guillaume III.*

Calvo fait une fortie vive & confidérable, dont les commencemens font fort heureux. Le prince D'Orange, averti de ce qui fe paffe à la tranchée, accourt au fecours des fiens avec la valeur la plus diftinguée. Il repouffe les François l'épée à la main jufques dans les portes. Il eft bleffé au bras, & dit à ceux qui fe font conduits foiblement : *Voilà, meffieurs, comme il falloit faire. C'eft*

vous qui êtes cause de la blessure dont vous faites semblant d'être si touchés. Lettres de Sévigné.

Jamais les François n'ont montré plus de volonté que durant le siège. Quand la première nouvelle du succès arrive, les soldats croient que c'est un artifice pour leur donner courage, & s'en offensent : ils disent qu'ils n'ont point besoin de cette espérance pour faire leur devoir. *Pélisson, lettres historiques.*

Quelques historiens disent que c'est Calvo qui amène le premier usage des faulx emmanchées à revers; & que les soldats, ainsi armés dans les sorties, coupent jusqu'à trois hommes d'un coup. Les relations particulières de ce siège ne font nulle mention de ces faulx. *Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*

1676.

Tout le temps que Turenne a été en vie, les Impériaux n'ont osé approcher de Philisbourg : ils l'assiègent la

la campagne qui suit sa mort. Le maréchal De Luxembourg, qui le remplace à la tête des armées Françoises, ne fait pas d'abord des choses dignes de la réputation qu'il a déjà, & encore moins de celle qu'il acquerrera dans la suite. Le grand prince De Condé, quoique son ami, ne peut s'empêcher de dire : *Luxembourg fait mieux l'éloge de Turenne, que Mascaron & Fléchier :* deux orateurs célèbres qui ont été chargés de faire son oraison funèbre, & qui l'ont faite avec beaucoup d'applaudissement.

Lorsque Du Fay a fait plus qu'on ne pouvoit raisonnablement espérer de lui, le jeune duc De Lorraine, Charles V, qui commande les Impériaux, lui fait dire qu'il a acquis assez de gloire en se défendant comme il a fait; que la retraite de l'armée Françoise lui ôtant toute espérance de secours, la prudence veut qu'il épargne sa garnison; qu'il doit capituler dans un temps où il peut encore ob-

tenir des conditions honorables.

Le gouverneur répond qu'il est flatté que ses actions aient donné bonne opinion de lui à un si grand prince; mais qu'il perdroit infailliblement son estime, s'il avoit la foiblesse de se rendre, tandis qu'il est en état de tenir. Pour le convaincre que ce qu'il dit n'est pas une fanfaronade, il offre de faire voir la garnison, les fortifications & les magasins; qu'après cela, il laissera à son altesse à juger, si, sans se déshonorer, il peut abandonner sa place.

Le duc De Lorraine le prend au mot : il envoie un officier expérimenté, auquel on montre presque tout ce qui avoit été annoncé. Cette bravade fait perdre à Du Fay une partie de l'honneur qu'il a acquis, & est généralement désapprouvée, parce qu'il est très-possible qu'un habile homme, qui examine une forteresse, y découvre quelque côté foible, que ceux qui sont dehors n'auroient pas seulement soupçonné.

En effet, comme on ne fait pas voir la poudre à l'officier, on pense dans le camp, ce qui étoit vrai, qu'elle commence à manquer. On en est sûr, lorsqu'on fait réflexion que le gouverneur, qui la prodiguoit, commence à l'épargner avec une économie extrême. D'ailleurs il ne pouvoit revenir aucun bien de cette démarche. Quand même la place auroit été encore en meilleur état qu'elle n'étoit, les Impériaux ne pouvoient pas être obligés à en lever le siège. Cette connoissance n'auroit servi qu'à leur faire faire de plus grands efforts pour s'en rendre plus sûrement les maîtres.

Cette faute, qui décide peut-être du sort de Philisbourg, avoit été précédée & fut suivie de tant d'actions bien imaginées & bien conduites, que Louis XIV disoit qu'il y avoit quatre hommes que ses ennemis respecteroient dans ses places; Montal, Chamilli, Calvo & Du Fay. *Basnage, annales des Provinces-Unies.*

Lorsque Du Fay sort de la place,

le prince Louis de Bade le comble de marques d'estime, & veut lui faire accepter un cheval de grand prix. Ne pouvant l'y engager, ce généreux prince tire de son côté son épée, & la lui donne. *Pélisson, lettres historiques.*

1677.

» Valenciennes fut prise d'assaut » par un de ces événemens singu- » liers qui caractérisent le courage » impétueux de la nation Françoise. » Louis XIV faisoit ce siège, ayant » avec lui son frère & cinq maré- » chaux de France; D'Humières, » Schomberg, La Feuillade, Lu- » xembourg & De Lorges. Les ma- » réchaux commandoient chacun » leur jour, l'un après l'autre. Vau- » ban dirigeoit toutes les opérations.

» On n'avoit pris encore aucun » des dehors de la place. Il fallut » d'abord attaquer deux demi-lunes. » Derrière ces demi-lunes étoit un » grand ouvrage couronné, palissa-

» dé & fraisé, entouré d'un fossé
» coupé de plusieurs traverses : dans
» cet ouvrage couronné étoit encore
» un autre ouvrage entouré d'un au-
» tre fossé. Il falloit, après s'être ren-
» du maître de tous ces retranche-
» mens, franchir un bras de l'Escaut.
» Ce bras franchi, on trouvoit en-
» core un autre ouvrage qu'on nom-
» me pâté : derrière ce pâté couloit
» le grand cours de l'Escaut, profond
» & rapide, qui sert de fossé à la mu-
» raille. Enfin, la muraille étoit sou-
» tenue par de larges remparts. Tous
» ces ouvrages étoient couverts de
» canons : une garnison de trois mille
» hommes préparoit une longue ré-
» sistance.

» Le roi tint conseil de guerre pour
» attaquer les ouvrages de dehors.
» C'étoit l'usage que ces attaques se
» fissent toujours pendant la nuit,
» afin de marcher aux ennemis sans
» être apperçu, & d'épargner le sang
» du soldat. Vauban proposa de faire
» l'attaque en plein jour. Tous les

» maréchaux de France se récrièrent » contre cette proposition : Louvois » la condamna. Vauban tint ferme, » avec la confiance d'un homme » certain de ce qu'il avance. Vous » voulez, dit-il, ménager le sang du » soldat : vous l'épargnerez bien da» vantage quand il combattra de jour » sans confusion & sans tumulte, sans » craindre qu'une partie de nos gens » tire sur l'autre, comme il n'arrive » que trop souvent. Il s'agit de sur» prendre l'ennemi ; il s'attend tou» jours aux attaques de nuit : nous le » surprendrons en effet, lorsqu'il » faudra qu'épuisé des fatigues d'une » veille, il soutienne les efforts de » nos troupes fraîches. Ajoutez à » cette raison, que, s'il y a dans cette » armée des soldats de peu de cou» rage, la nuit favorise leur timidité ; » mais que, pendant le jour, l'œil du » maître inspire la valeur, & élève » les hommes au-dessus d'eux-mê» mes.

» Le roi se rendit aux raisons de

» Vauban, malgré Louvois & cinq
» maréchaux de France. A neuf heu-
» res du matin, les deux compagnies
» de mousquetaires, une centaine de
» grenadiers, un bataillon des gar-
» des, un du régiment de Picardie,
» montent de tous côtés sur ce grand
» ouvrage à couronne. L'ordre étoit
» simplement de s'y loger, & c'étoit
» beaucoup : mais, quelques mous-
» quetaires noirs ayant pénétré par
» un petit sentier jusqu'au retranche-
» ment intérieur qui étoit dans cet
» ouvrage, ils s'en rendent d'abord
» les maîtres. Dans le même temps,
» les mousquetaires gris y abordent
» par un autre endroit : les bataillons
» des gardes les suivent : on tue &
» on poursuit les assiégés. Les mous-
» quetaires baissent le pont-levis qui
» joint cet ouvrage aux autres : ils
» suivent l'ennemi de retranchement
» en retranchement, sur le petit
» bras de l'Escaut & sur le grand.
» Les Gardes s'avancent en foule :
» les mousquetaires sont déjà dans

» la ville, avant que le roi ſçache que » le premier ouvrage attaqué eſt » emporté.

» Ce n'étoit pas encore ce qu'il y » eut de plus étrange dans cette ac- » tion. Il étoit vraiſemblable que de » jeunes mouſquetaires, emportés » par l'ardeur du ſuccès, ſe jette- » roient aveuglément ſur les troupes » & ſur les bourgeois qui venoient à » eux dans la rue, qu'ils y périroient » ou que la ville alloit être pillée : » mais ces jeunes gens, conduits par » un cornette nommé Moiſſac, ſe » mirent en bataille derrière des char- » rettes ; &, tandis que les troupes » qui venoient ſe formoient ſans pré- » cipitation, d'autres mouſquetaires » s'emparoient des maiſons voiſines, » pour protéger par leur feu ceux qui » étoient dans la rue. On donnoit » des ôtages de part & d'autre ; le » conſeil de ville s'aſſembloit, on » députoit vers le roi ; tout cela ſe » faiſoit, ſans qu'il y eût rien de pillé, » ſans confuſion, ſans faire de faute

» d'aucune eſpèce. Le roi fit la gar-
» niſon priſonnière de guerre, & en-
» tra dans Valenciennes, étonné d'en
» être le maître «. *Siècle de Louis XIV.*

1677.

Louis XIV attaque Cambrai. Le comte D'Auvergne, qui eſt de cette expédition, voyant que les Eſpagnols, chargés de la défenſe de la place, ne ſçavent où ils en ſont, fait ce qu'apparemment des aſſiégeans n'avoient jamais fait; il bat lui-même la chamade. Lorſque les aſſiégés, étonnés de ce qu'ils entendent, paroiſſent ſur le rempart, il leur dit qu'il eſt temps qu'ils ſongent au ſalut de leur ville, puiſque le mineur y eſt attaché; & que, s'ils ſont emportés d'aſſaut, comme Valenciennes vient de l'être, ils pourront bien n'être pas traités ſi favorablement. Le conſeil paroît bon; on entre en négociation, & on ſe rend. Quatre mille hommes, dont la garniſon eſt

composée, entrent dans la citadelle, & abandonnent douze cent de leurs femmes à la clémence du vainqueur.

Une vedette Françoise, qui, pendant tous ces mouvemens, se trouve fort près de la vedette Espagnole, lui dit qu'il est bien étonné que des gens sages s'aillent enfermer dans un lieu où on ne veut pas recevoir leurs femmes, & les livrent aux François, gens à avancer bien vîte leurs affaires. L'Espagnol est dans l'instant saisi d'une si violente jalousie, qu'il jette son mousquet à terre, & se rend aux François. *Choix de Mercures, tome II.*

1677.

Les François prennent trois des plus fortes places des Pays-Bas, Valenciennes, Cambrai, Saint-Omer, & gagnent la bataille de Cassel, avant le temps où on ouvre ordinairement la campagne. Après ces succès, Louis XIV reprend à son ordinaire la route de Versailles. *Je suis*

fâché, dit ce prince à Racine & à Defpréaux chargés d'écrire fon hiftoire, *que vous ne foyez pas venus à l'armée ; vous auriez vu la guerre & votre voyage n'eût pas été long. Votre majefté ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits*, lui répond Racine. *Vie de Racine.*

1677.

Le prince D'Orange attaque pour la feconde fois Charleroi, & en lève pour la feconde fois le fiège. Un feigneur Anglois dit à cette occafion : *Le prince D'Orange peut fe vanter d'une chofe ; c'eft qu'il n'y a point de général qui, à fon âge, ait levé plus de fièges & perdu plus de batailles que lui.* Bayle, lettres choifies.

On difoit de ce prince qu'avec de grandes armées il faifoit admirablement la petite guerre, comme Turenne faifoit fupérieurement la grande avec de petites armées. *Mémoires de Trévoux.*

1677.

Le marquis De Villars, qui sert sous le maréchal De Créqui en Alsace, pousse un corps plus considérable que le sien, presque jusqu'au milieu de l'armée Impériale. Lorsqu'il se retire sans accident, les François eux-mêmes, par une méprise honorable pour ce jeune officier, tirent sur lui, ne pouvant pas soupçonner que deux escadrons qu'on voit sortir du centre des ennemis ne soient pas de leurs troupes. Après avoir essuyé sept ou huit volées de canon qui lui tuent quelque monde, il rentre dans le camp. Le premier objet qui s'offre à lui, c'est un cavalier de son régiment, qui, ayant reçu un coup d'épée au travers du corps, se retire presque expirant. Il demande son chef, & l'ayant trouvé : *Etes-vous content de nous, mon colonel ?* lui dit-il ; *je ne voulois que la consolation de vous voir avant que de mourir.* Mémoires du maréchal De Villars.

1677.

Le duc de Lorraine, qui a réduit Philisbourg, qu'on regarde généralement comme un grand capitaine, & qui eſt à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, compte recouvrer ſes états dans cette campagne, pénétrer en France, porter la déſolation juſques aux portes de Paris. Le maréchal De Créqui, que Louis XIV lui oppoſe, fait échouer, avec des forces très-inférieures, ces projets qui ſont vaſtes, ſans être chimériques. Il chicane le terrein pied à pied ſur la Saare & ſur la Moſelle, force les Impériaux à regagner le Rhin par le Palatinat, les précède ſur ce fleuve par les marches les plus ſçavantes, & réduit le prince de Saxe-Eiſenac, qui commande une autre armée Allemande à ſe jetter par le fort de Kell dans une iſle vis-à-vis de Strasbourg.

Cette ville, qui ne fait pas encore partie de la domination Fran-

çoise, desireroit beaucoup de pouvoir donner passage à ces troupes ; mais, intimidée par les menaces de Créqui, elle n'ose suivre son inclination. On négocie. Le maréchal, qui vouloit d'abord qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, se contente de moins, dans la crainte que les Strasbourgeois ne les laissent échapper. On convient que cette armée se retirera, avec promesse de ne point servir le reste de la campagne. On lui expédie un passeport le plus humiliant qui se puisse imaginer. Il est conçu en ces termes :

» François, sire De Créqui, maréchal de France, commandant
» les armées du roi en Allemagne.
» Sur les instances qui nous ont été
» faites de la part de messieurs de
» la ville de Strasbourg, en faveur
» des troupes Allemandes qui se
» sont jettées dans une des isles de
» ladite ville, afin de les laisser re-
» tirer en toute sûreté jusqu'à Ras-
» tat : nous inclinant à leurs prières,

» & voulant les traiter favorablement, avons envoyé un de nos » gardes pour faire la sûreté de ces » troupes jusqu'audit lieu. Enjoi» gnons à toutes les troupes qui » sont sous notre commandement » de les laisser librement passer jus» qu'à Rastat, sans leur donner au» cun empêchement. Et les magis» trats de Strasbourg donneront les » sûretés nécessaires pour le re» tour dudit garde. Fait au camp » de Wirstemwir le 24 septembre » 1677. *Signé*, le maréchal De » Créqui. « *Basnage, annales des Provinces-Unies.*

1678.

Il y avoit dans les armées Françoises de grandes gardes, qui depuis ont été supprimées, composées d'escadrons entiers, & des gardes ordinaires de cinquante maîtres qui subsistent encore. Villars, qui dans une occasion commande la grande garde de la gauche, voyant

un corps considérable de cavalerie Allemande marcher aux gardes de la droite, placés dans des lieux couverts d'arbres, va au secours de trois cens hommes qui alloient être écrasés & les sauve. Instruit que plusieurs officiers généraux ont blâmé sa manœuvre; sur ce que les gardes du camp ne sont destinées qu'à avertir, & point du tout à combattre; il dit au maréchal De Créqui, en présence de ceux qui l'ont désapprouvé:

» Je suis jeune, & par conséquent » j'ai encore beaucoup à apprendre. » C'est pourquoi je prends la liberté de demander à mon général, » si, étant de garde dans un pays » fort découvert, & dès là fort en » sûreté, j'ai bien ou mal fait de laisser à ce poste deux petites gardes » seulement, & d'avoir marché à » un ennemi qui poussoit nos troupes & vouloit entrer dans le camp.

» Il n'y a, répond le maréchal, » que des poltrons & des pédans » qui puissent désapprouver la condui-

» te du marquis De Villars. Je l'en » remercie, le prie de se reposer » quelques heures, & de se mettre » ensuite à la tête d'un parti de cinq » mille chevaux que je lui destine. « Il fait de si belles choses avec cette troupe, & dans plusieurs autres occasions, que Créqui lui dit devant tout le monde : *Jeune homme, si dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne.* Mémoires du maréchal De Villars.

1678.

L'Électeur de Brandebourg forme le siège de Stralsund. La place est défendue par Konismarck, qui n'a qu'une foible garnison & trois mille bourgeois qui ont pris les armes. L'artillerie des assiégeans produit un si terrible effet, que la moitié de la place se trouve détruite en fort peu de temps. Ces malheurs, de plus grands encore qui paroissent inévitables, déterminent les habitans à se rendre, & ils arborent,

à l'inſçu du commandant, un pavillon blanc. Dès que Konismarck s'en apperçoit, il pointe le canon des remparts contre la ville, & menace de faire pendre ceux qui parleront de capitulation. Cette fermeté en impoſe, & on continue de ſe défendre. *Pufendorff.*

1678.

DURANT la guerre de 1672, preſque toute l'Europe ſe déclare contre Louis XIV, qui n'a d'amis que les Suédois. Le grand électeur de Brandebourg les bat, & s'empare de preſque tout ce qu'ils avoient en Poméranie. La France exige, au congrès de Nimègue, qu'il abandonne ſes conquêtes; & l'empereur Léopold y conſent. Frédéric-Guillaume eſt ſi irrité de cette foibleſſe, qu'immédiatement après en avoir reçu la nouvelle, il entre dans ſon appartement, en fait ôter le portrait de l'empereur, & lui ſubſtitue celui du roi de France, en diſant : *Il le mé-*

rite mieux ; *car il n'abandonne jamais ſes alliés.* Mémoires du comte De Niklos.

1678.

Les Ruſſes font le ſiège de Skid. Le gouverneur Losnouski, ſous prétexte de capitulation, obtient une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle il régale les aſſaillans de trois tonneaux d'eau-de-vie, & de vingt-deux tonneaux d'une liqueur nommée médon. Lorſque Losnouski voit que les aſſiégeans ont bu avec un tel excès qu'ils ſont hors d'état de ſe défendre, il fait une ſortie, & les paſſe tous ou preſque tous au fil de l'épée. *Biſaccioni, guerres civiles de Pologne.*

1682.

Louis XIV ne pouvant plus faire des conquêtes par les armes, depuis que le congrès de Nimègue a pacifié l'Europe, en fait par des traités. Le duc de Mantoue conſent à

recevoir garnison Françoise dans Casal, capitale du Montferrat; & Catinat est choisi pour y commander. Aussitôt que le nouveau gouverneur est arrivé, il purge la place des femmes publiques les plus corrompues, & a une attention extrême que les officiers qui voient les autres, ne portent dans ce commerce ni bassesse ni scandale.

Une de ces femmes vient un jour se plaindre à lui qu'un officier l'a trompée, & lui a donné deux jettons pour deux louis. *Le connoissez-vous?* demande le juste & sage Catinat. *Oui, monsieur, le voilà*, répond-elle en le montrant. *Avez-vous promis deux louis à cette fille?* dit le commandant. *Oui, monsieur*, répond le subalterne. *Vous avez promis deux louis, monsieur; donnez-les*, reprit Catinat; *ensuite nous achèverons de compter ensemble.* Vie du maréchal De Catinat.

1683.

Louis XIV, qui avoit fait déjà bombarder Alger, charge Du Quesne de le bombarder encore, pour le punir de ses infidélités & de son insolence. Le désespoir où sont ces corsaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les abysme, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves François, dont les membres sont portés jusques sur les vaisseaux. Cette barbarie donne lieu à une action tout-à-fait héroïque.

Un capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courses, & très-bien traité par les François tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnoît un jour, parmi ceux qui vont subir le sort affreux que la rage a inventé, un officier nommé Choiseul, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse avec instance pour obtenir la conservation de cet homme géné-

reux. Tout eſt inutile. Alors voyant qu'on va mettre le feu au canon où Choiſeul eſt attaché, il ſe jette ſur lui à corps perdu, l'embraſſe étroitement, & adreſſant la parole au canonier lui dit : *Tire. Puiſque je ne puis pas ſauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la conſolation de mourir avec lui.* Le dey, ſous les yeux duquel la ſcène ſe paſſe, en eſt ſi frappé tout barbare qu'il eſt, qu'il accorde avec le plus grand empreſſement ce qu'il avoit refuſé avec tant de férocité. *Mémoires de Forbin.*

1683.

Un général tire quelquefois un très-grand parti d'un mot de mépris lâché à propos contre l'ennemi.

Les Turcs & les Tartares, étant entrés en Hongrie, y mettent tout à feu & à ſang. Les Autrichiens, trop découragés, ne leur oppoſent pas la réſiſtance qu'on en attendoit. Leur général, le duc De Lorraine, averti qu'un corps des ſiens ſe conduit foi-

blement dans une occaſion importante, ſe rend au lieu du combat. Il trouve, en arrivant, les troupes dans une ſi grande confuſion, qu'il ne peut pas les rallier. Il court à quelques eſcadrons qui ſe retirent en aſſez bon ordre : *Quoi! meſſieurs*, leur dit-il, *vous abandonnez l'honneur des armes de l'empereur? Vous avez peur de ces canailles? Retournez, je veux les battre avec vous & les chaſſer.* Ce diſcours fait une impreſſion étonnante. On s'arrête, on ſe forme, on marche aux Infidèles, & on les bat. *Hiſtoire des guerres de Hongrie.*

1683.

LES intrigues de Louis XIV attirent les Turcs en Hongrie; le mécontentement des Hongrois leur y fait faire de grands progrès: & l'épuiſement ou le découragement de la maiſon d'Autriche, les enhardit à entreprendre le ſiège de Vienne. Il y a, dans la place, un Muſulman qui s'eſt fait Chrétien. Staremberg, qui

veut inſtruire de ſa ſituation le duc De Lorraine, choiſit pour porter ſes lettres un domeſtique de ce Turc. Lorſque cet homme adroit s'eſt acquitté, avec ſuccès, de deux commiſſions qu'on lui a données, ſon maître repréſente au gouverneur qu'il ſeroit imprudent de lui en confier une troiſième, parce qu'il pourroit bien être tenté d'aller jouir tranquillement, dans ſon pays, de ce que ſes premiers ſervices lui ont valu. Cette réflexion, qui eſt fort ſage, ne fait aucune impreſſion ſur Staremberg, qui ne tarde pas à en ſentir toute la juſteſſe. Le valet, au lieu de porter la lettre au duc De Lorraine, la met entre les mains du grand-viſir. *Foreſti.*

Ce déſerteur, pour plaire aux Turcs, les aſſure que la place eſt prête à ſe rendre. Cette autorité fait une grande impreſſion ſur Kara-Muſtapha qui, à ce qu'on prétend, avoit conçu le deſſein de ſe former, dans Vienne & dans la Hongrie, un empire

pire indépendant du sultan. Comme il s'étoit figuré que la résidence des empereurs d'Allemagne contenoit des trésors immenses, il ne pousse pas vivement le siège, de peur que, la ville étant prise d'assaut, le pillage ne le prive de ces trésors imaginaires. Il ne fait jamais donner d'assaut général, quoiqu'il y ait de très-grandes brèches au corps de la place, & que la ville soit sans ressource. Cet aveuglement du grand visir, son avarice & sa mollesse, donnent au duc De Lorraine, & aux princes Allemands, le temps d'assembler une armée, & au roi de Pologne, Jean Sobieski, celui de venir au secours.

L'empereur, voyant qu'il étoit impossible d'empêcher le siège de sa capitale, s'étoit d'abord retiré à Lintz, & ensuite, pour plus de sureté, à Passau. Il écrit, de-là, deux fois au roi de Pologne, pour l'engager à presser les secours qu'il lui avoit promis. Dans la première lettre, il ne lui donne que le titre de *sé-*

rénité; mais, dans la seconde, il le traite de *majesté.* Mémoires pour l'histoire universelle.

Lorsque Sobieski monte à cheval pour sauver la chrétienté, la reine sa femme le regarde en pleurant & en embrassant le plus jeune de ses fils. *Pourquoi pleurer? madame*, lui dit le monarque. *Je pleure*, répond-elle, *de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres.* Immédiatement après ce discours, Sobieski se tourne vers le nonce: *Mandez au pape*, lui dit-il, *que vous m'avez vu à cheval, & que Vienne est secourue.* Furetière.

Sobieski arrive aux environs de Vienne avec une cavalerie très-brillante & une infanterie mal équipée. Le prince Lubomirski conseille au roi, pour l'honneur de la nation, de faire passer de nuit le pont à un régiment plus mal vêtu que les autres. Sobieski pense autrement, & lorsque cette troupe est sur le pont; *Regardez la bien*, dit-il aux spectateurs:

c'eſt une troupe invincible qui a fait ſerment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étoient tous vêtus à la Turque. Vie de Jean Sobieski.

Les forces Chrétiennes étant réunies, elles marchent aux Turcs, & leur préſence ſeule, ſans preſque aucun combat, fait diſparoître deux cent mille Infidèles. Sobieski s'empare des richeſſes immenſes que ces barbares laiſſent dans leur camp. Il écrit à ſa femme, qui eſt fort intéreſſée : Vous ne direz point, à mon retour, ce que diſent les femmes Tartares à leurs maris lorſqu'elles les voient revenir de l'armée ſans butin : *Tu n'es pas un homme, puiſque tu reviens les mains vuides.* Le grand viſir m'a fait ſon légataire univerſel. *Vie de Charles V, duc de Lorraine.*

Les Turcs diſperſés & en fuite, Sobieski entre dans Vienne, où ſon premier ſoin eſt d'aller rendre des actions de graces au dieu des armées.

Il entonne lui-même le *te deum*, & l'entend tout entier prosterné contre terre. Le *te deum* est suivi d'un discours où le prédicateur prend pour son texte ces paroles: *Il fut un homme, envoyé de dieu, nommé Jean.* Sobieski n'est accompagné, dans cette cérémonie édifiante, par aucun magistrat; il ne s'y trouve que peu de personnes distinguées. Le peuple seul reconnoissant, parce qu'il n'est ni jaloux ni politique, ne cesse de bénir son libérateur.

Lorsque l'empereur arrive dans sa capitale, Sobieski, qui y est encore, lui fait dire qu'il desire passionément de le voir & de l'embrasser. L'étiquette, cette science dont les courtisans tirent souvent tant de vanité, cause de l'embarras, & on demande comment un empereur doit recevoir un roi électif: *A bras ouverts, s'il a sauvé l'empire*, dit le duc de Lorraine, dont la grande ame dédaigne ces petites & misérables formalités. Léopold, qui paroît avoir honte de

devoir son salut à une main étrangère, fait répondre à Sobieski qu'il ne lui donnera pas la main, qu'il prétend en qualité de souverain. On arrête enfin, après bien des chicanes, qu'on se verra en pleine campagne. Sobieski n'est pas plus content de l'entrevue que des préliminaires : l'empereur ne lui dit pas un mot honnête, & ne lui donne pas la moindre démonstration de civilité. Les acclamations de l'Europe entière dédommagent le roi de Pologne de l'ingratitude de la cour impériale. *Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*

Le maréchal De Villars assure que, lorsque le roi de Pologne & le duc de Lorraine marchèrent au secours de Vienne, Léopold avoit paru vouloir partager avec eux les dangers & l'honneur de cette journée; que Sintzendorff, le plus accrédité de ses ministres, s'y étoit opposé, dans la vue apparemment de lui plaire ; & que l'empereur avoit cédé aisément

ſe contentant de ſuivre l'armée dans un bateau ſur le Danube.

Le lendemain de la défaite des Turcs, Léopold arrive à ſix heures du matin à la vue de ſa capitale. Il entend un grand bruit d'artillerie ſur les remparts, & on lui dit que ce ſont des réjouiſſances pour la victoire de Sobieski. Il ſe tourne ſur le champ vers Sintzendorff, & lui dit, avec colère : *La foibleſſe des conſeils que vous m'avez donnés cauſe la honte que je reçois aujourd'hui.* Ces paroles donnent un tel ſaiſiſſement au malheureux miniſtre, qu'il en meurt le lendemain. *Mémoires du maréchal De Villars.*

1684.

Les Algériens, bombardés deux fois par des eſcadres Françoiſes, demandent pardon à Louis XIV, & rendent libres tous les eſclaves Chrétiens. Il ſe trouve parmi ces malheureux quelques Anglois, qui ſoutiennent à Damfreville que c'eſt la con-

sidération qu'on a pour leur pays qui fait tomber leurs fers. Le capitaine du vaisseau François remet ces Anglois à terre, & dit aux Algériens : *Ces gens-ci prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi. Le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection ; je vous les remets : c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre.* Tous les Anglois sont aussitôt remis à la chaîne. *Mémoires de Forbin.*

1685.

Les Turcs ont à la guerre une impétuosité à peine connue des autres nations. Ce sont des lions dans le premier choc ; mais leur feu s'éteint fort vîte, & il est rare qu'on puisse les mener à la charge plus de trois fois. Lorsqu'ils sont rebutés, rien ne peut les empêcher d'abandonner leur canon, leur bagage & leur camp. Les janissaires fuient tous les premiers. Ils renversent les spahis de dessus leurs chevaux, & tuent ceux

d'entre eux qui veulent faire quelque résistance : de cette manière, ils deviennent plus redoutables à la cavalerie que l'ennemi même. Il arrive delà que, dans une déroute de l'infanterie, la cavalerie ne se présente jamais pour la soutenir. Elle évite la rencontre des fuyards avec plus de soin que celle même des vainqueurs.

Tous ces désordres sont singulièrement sensibles à la bataille de Gran. Le duc de Lorraine attaque les Turcs. Les janissaires, après s'être battus avec toute l'ardeur & la fermeté qui caractérisent la valeur, sont enfoncés. Ils tuent les spahis & montent sur leurs chevaux. L'armée battue se retire dans le dernier désordre sous Bude. Le bacha qui y commande fait tirer quelques volées de canon sur les troupes les plus avancées vers la place, & demande au féraskier si c'est pour fuir ou pour combattre l'armée chrétienne que sa hautesse l'a envoyé. Ce reproche fait une si forte impression qu'on se forme de nou-

fés de tous côtés par les Allemands.
veau, & qu'on se remet en marche pour aller chercher les Impériaux. *Vie de Charles V, duc de Lorraine.*

1685.

Le duc de Lorraine pousse très-vivement, de tous côtés, les Infidèles en Hongrie. Leur général, ne se flattant d'aucune heureuse révolution, & très-convaincu de l'impossibilité où il est de résister, envoie au camp des Chrétiens demander une suspension d'armes qui puisse donner le temps de négocier la paix. *Je ne suis chargé que de faire la guerre au sultan votre maître*, répond le duc. *Je continuerai ma marche pour attaquer le féraskier & le combattre partout où je le trouverai. J'enverrai sa lettre à l'empereur, qui vous fera sçavoir ses intentions.* Barre, histoire d'Allemagne.

1686.

Cette campagne est funeste en Hongrie aux Infidèles, qui sont pous-

Le duc de Lorraine & l'électeur de Bavière emportent Bude d'assaut, & auroient fait de plus grands progrès, s'ils avoient profité de tout l'avantage de leur situation. Les inquiétudes sont si vives à Constantinople, que le grand-seigneur dépose le mufti qui a signé l'ordonnance pour commencer la guerre. Il fait aussi noyer neuf cent de ses lévriers, au sortir d'un sermon où le prédicateur lui a reproché, en face, qu'au lieu d'aller défendre Bude il s'amuse à aller tous les jours à la chasse. *Mémoires de Choisy.*

1686.

Les Autrichiens, les Polonois & les Vénitiens ayant formé contre les Turcs une ligue redoutable, Sobieski entre dans la Moldavie. Il se porte devant la forteresse de Nemez, qui a été abandonnée de tous ses habitans, & où il ne se trouve que dix-neuf chasseurs Moldaves que le hasard y a amenés. Ces braves gens lèvent

les ponts, ferment les portes & refusent de se rendre. Les Polonois, qui ignorent l'état de la garnison, canonnent la place pendant quatre jours. Les chasseurs se défendent avec vigueur, tuent un grand nombre d'assiégeans, &, en particulier, le maître de l'artillerie. Le cinquième jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils capitulent à condition de se retirer où ils voudront. On voit sortir six hommes qui en portent sur leurs épaules trois autres qui sont blessés.

Dans ce moment, tous les sentimens d'admiration, de honte & de rage se succèdent dans le cœur de Sobieski. Il demeure interdit, & n'ouvre la bouche que pour ordonner qu'on pende les chasseurs. Puis il les renvoie avec éloge, sur ce que Jablonouski le rappelle à ses engagemens. *Cantimir, histoire Ottomane.*

1687.

Les Impériaux gagnent la célè-

bre bataille de Herſan contre les Turcs. Dans une eſcarmouche qui précède cette grande action, le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci ſe laiſſe prendre ſon étendard. Le prince De Commerci demande à l'inſtant au duc De Lorraine la permiſſion d'en aller chercher un autre chez les Infidèles. L'ayant arrachée par ſes inſtances, il part avec une ardeur extrême, apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye, court à lui le piſtolet à la main, tire de fort près, manque ſon coup, & jette ſon piſtolet à terre pour mettre l'épée à la main. Le Muſulman profite de ce moment pour lui enfoncer dans le flanc ſa zagaye. Le prince la ſaiſit froidement de la main gauche, & de la droite aſsène un ſi terrible coup d'épée ſur la tête de ſon adverſaire qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune prince arrache lui-même de ſon corps la zagaye, porte le fruit

de sa victoire, tout teint de son sang, à son général, fait appeller son cornette, & lui dit sans s'émouvoir : *Voilà, monsieur, un étendard que je vous confie ; il me coûte un peu cher, & vous me ferez plaisir de le mieux conserver que celui que vous vous êtes laissé enlever.*

Cette reprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. Le bruit de l'une & de l'autre est porté à Vienne. L'empereur, pour leur donner le plus d'éclat qu'il est possible, se fait envoyer d'une manière distinguée cet étendard, qu'il fait placer, avec des cérémonies extraordinaires, dans le temple principal de sa capitale. L'impératrice en fait de sa propre main un autre qu'elle envoie au prince De Commerci, pour remplacer celui que sa compagnie colonelle a perdu. *Vie du prince Eugène.*

1688.

Au commencement de la guerre,

qu'on appelle du prince D'Orange, où la France a encore à combattre toute l'Europe, Louis XIV croit avoir besoin de Heidelberg. Montclar a ordre de s'en emparer; mais, comme il n'a que peu de canon, & qu'il n'a point du tout d'infanterie, il auroit difficilement réussi à exécuter sa commission par une attaque régulière. On prend le parti d'intimider le fils de l'électeur Palatin qui défend la place. Il la remet, à condition que la garnison, qui est de huit cent hommes, sera conduite à Manheim.

Comme le dessein des François est d'attaquer dans quelque temps cette ville, & qu'il ne leur convient pas d'y laisser entrer un renfort si considérable, le lieutenant général Rubantel est chargé d'aller faire semblant, avec quelques chevaux, d'investir Manheim. Quand la garnison de Heidelberg se présente pour y entrer, on lui dit qu'on ne laisse pas entrer des troupes dans une

placeinvestie. Ainsi elle est obligée de rebrousser chemin, pour s'en retourner dans le pays de Neubourg. Immédiatement après, Rubantel regagne le camp de Philisbourg, d'où il étoit parti. *Mémoires de La Fayette.*

1688.

Les François attaquent Philisbourg, qui est pitoyablement défendu par Staremberg. Pour en imposer au public, ce lâche gouverneur demande, immédiatement après la capitulation, un médecin & un confesseur dont il n'a nul besoin. Lorsque la garnison sort, les officiers jettent la faute sur les soldats, qu'ils disent avoir refusé de leur obéir. Les soldats soutiennent, de leur côté, qu'ils n'ont pas vu un seul de leurs officiers pendant le siège. A voir la gaieté des uns & des autres, on peut juger qu'ils ont également part à la mauvaise défense de la place. *Mémoires de La Fayette.*

Monsieur le Dauphin, fils de

Louis XIV, reçoit de M. De Montausier, qui a été son gouverneur, la lettre suivante.

» Je ne vous fais point de compliment, monseigneur, sur la prise » de Philisbourg; vous aviez une » bonne armée, des bombes, du canon & Vauban. Je ne vous en fais » point aussi sur ce que vous êtes » brave, c'est une vertu héréditaire » dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous » êtes libéral, généreux, humain, & » faisant valoir les services de ceux » qui font bien : voilà sur quoi je vous » fais mon compliment «. *Lettres de Sévigné.*

1688.

» Je fus envoyé, dit le marquis » De Feuquières, avec un corps de » troupes à Heilbron, pour commander sur le Neckre, & établir des » contributions dans la Franconie & » dans la Souabe. Je marchai avec » huit cent hommes de pied & neuf

» cent chevaux, jusqu'à une petite
» ville du pays d'Anspach, nommée
» Kreilsheim. J'y trouvai deux ba-
» taillons, & je n'aurois pu forcer ce
» poste entouré de murs avec un as-
» sez bon fossé; mais le colonel qui
» commandoit cette infanterie,
» ayant été assez imbécille pour venir
» me parler hors de sa place, sans
» prendre ma parole de l'y laisser ren-
» trer, je le retins & l'obligeai d'or-
» donner à sa garnison de se rendre
» prisonnière de guerre; ce qu'elle
» fit. «

Cet exemple fait connoître que, quand il est nécessaire de se rendre maître d'un poste, toutes sortes de moyens y doivent être employés, pourvu qu'ils ne déshonorent pas celui qui les emploie, comme l'auroit fait, dans cette occasion, le manque de parole à ce colonel, s'il me l'avoit demandée. *Mémoires de Feuquières.*

1688.

Feuquières part d'Heilbron à la tête de mille chevaux, parcourt un pays très-étendu, bat plusieurs partis fort considérables, passe plusieurs rivières, évite beaucoup de pièges, établit d'énormes contributions; &, après trente cinq jours de course, retourne triomphant au lieu d'où il est parti.

Vous avez beaucoup risqué, lui dit un de ses amis. *Pas tant qu'on se l'est imaginé*, répond Feuquières. *On étoit ignorant, comme on l'est toujours lorsque la guerre commence. Je sçavois à qui j'avois à faire; les ennemis étoient épouvantés; ils me croyoient plus fort que je n'étois; & je me conservois toujours des moyens de retraite.*

Louvois veut sçavoir les détails d'une expédition qui est trouvée admirable. Après que Feuquières a contenté sa curiosité, il ajoute: *On vous aura sans doute dit que j'ai beaucoup gagné dans la course que j'ai*

faite. Qu'eſt-ce que cela fait? répond le miniſtre. *J'en ſuis bien aiſe. A quoi cela monte-t-il? A cent mille francs*, repart Feuquières. *Je voudrois qu'il y en eût davantage*, replique Louvois. *Quand ces bonnes gens*, continue Feuquières, *avoient compté ſur la table les ſommes auxquelles ils avoient été impoſés; ils mettoient une ſomme à part. C'eſt pour monſieur*, me diſoient-ils; *je l'ai miſe dans ma poche. Vous avez bien fait*, dit le miniſtre. Cette courſe rapporta trois ou quatre millions au roi. *Mémoires de Feuquières.*

1688.

Le roi Jacques II ſe met à la tête de ſon armée pour combattre le prince D'Orange, qui eſt paſſé en Angleterre pour le détrôner. Se voyant abandonné de pluſieurs de ſes partiſans, & craignant d'être abandonné par un plus grand nombre, il aſſemble ſes principaux officiers, & renouvelle la promeſſe qu'il

a faite d'assembler, sans délai, un parlement libre. Il leur dit ensuite que » si on a quelque chose de plus » à demander, il est prêt à l'accor» der. Si, après cela, ajoute-t-il, » quelqu'un de vous n'est pas satis» fait, il n'a qu'à se déclarer ; je veux » bien accorder des passeports à » ceux qui voudront aller trouver » le prince, afin de leur épargner la » honte d'une trahison. « Jacques ne retire aucun fruit d'un discours si sage. Tel est l'éloignement qu'on a pour lui, que la défection est presque générale. *Rapin-Thoyras, histoire d'Angleterre.*

1689.

» Je restai, dit le marquis De » Feuquières, pour commander dans » Phortzeim sur Lentz. Je me trou» vai trop resserré par les quartiers » que les ennemis prirent dans le » Wirtemberg, & principalement » par le poste qu'ils établirent à Neu» bourg, à trois lieues de moi. Il

» y a deux portes à cette ville, l'une
» du côté de Phortzeim, où on fai-
» soit bonne garde, & l'autre du côté
» de Lentz, où on se négligeoit beau-
» coup, parce qu'on ne croyoit pas
» avoir rien à craindre. Cette dernière
» porte n'étoit point à pont-levis, &
» n'avoit aucun ouvrage qui la cou-
» vrît. Il y avoit seulement une sen-
» tinelle au-dessus de la porte, & un
» corps de quinze ou vingt hommes
» en bas. Il se faisoit pourtant sur la
» muraille de fort fréquentes rondes.

» Sur toutes ces connoissances,
» je fis ma disposition pour enlever
» ce poste par la porte de Lentz. J'y
» marchai à la fin du jour, avec six
» cens hommes, par des chemins dé-
» tournés. Il tomboit une quantité
» prodigieuse de neige. Ma marche
» fut si secrette & si diligente, que
» j'y arrivai à minuit. Lorsque je fus
» découvert par la sentinelle qui
» étoit au-dessus de la porte, je lui
» répondis en Allemand, en me di-
» sant un parti d'un régiment que je

» sçavois en quartier dans le Wirtem-
» berg, & revenir de la guerre du
» côté de Fort-Louis; & je deman-
» dai à entrer, n'en pouvant plus de
» froid.

» L'officier de garde, averti par la
» sentinelle, monta en haut auprès
» d'elle, & vint me parler, en attendant
» qu'il eût envoyé avertir le comman-
» dant, qui logeoit dans le château, as-
» sez loin de cette porte. Pendant cette
» conversation, l'on attachoit pai-
» siblement le pétard, dont l'officier
» de la garde ne s'apperçut que lors-
» qu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer sa
» sentinelle, & battre l'allarme avec
» son tambour, mais trop tard; car la
» porte fut forcée dans le moment; &
» je me trouvai en bataille, avec tout
» mon détachement, sur la place,
» avant que personne de la garni-
» son fût en état de défense. Elle fut
» entièrement passée au fil de l'épée,
» en représailles de ce que les Impé-
» riaux avoient massacré un lieute-
» nant & trente maîtres du régiment

» de Villeroi, plusieurs heures après
» les avoir pris, & leur avoir donné
» quartier.

Cet exemple fait voir qu'il ne suffit pas, à un officier qui commande dans un poste, de s'y croire en sureté, en prenant toutes les précautions possibles pour se garantir de surprise par la tête de son poste, du côté de ses ennemis ; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions, pour le côté qui lui paroît le moins exposé : surtout, qu'il ne se laisse jamais approcher la nuit d'assez près, pour qu'on puisse attacher un pétard à une porte qui est découverte, & qui n'a intérieurement ni herse, ni protection. *Mémoires de Feuquières.*

1689.

Les Impériaux attaquent Mayence. Le marquis D'Uxelles fait, dans cette mauvaise place, une défense si sçavante, que le duc de Lorraine se voit plusieurs fois réduit à douter s'il viendra à bout de son entreprise.

Il est vraisemblable qu'il auroit échoué, si la prévoyance du ministère eût égalé la vigueur de la garnison. Malheureusement ces braves gens manquent de poudre. Il s'agit de cacher ce besoin aux assaillans, & on y parvient en souffrant qu'ils se logent sur les deux angles du chemin couvert. Alors il est honnête d'avoir l'air de songer à se rendre. Les Allemands, qui croient encore les François en état de prolonger leur défense, leur accordent les conditions les plus honorables.

Louis XIV, voyant D'Uxelles tout honteux d'avoir rendu Mayence au bout de sept semaines, le console agréablement en lui disant : *Marquis, vous avez défendu la place en homme de cœur, & vous avez capitulé en homme d'esprit.* Mémoires de Choisy.

» Cette défense mérite place dans » l'histoire, & par elle-même, & par » la manière dont elle fut reçue dans » le public. Paris, cette ville immen- » se, pleine d'un peuple oisif, qui

» veut

» veut juger de tout, & qui a tant d'o-
» reilles & tant de langues avec si peu
» d'yeux, regarda D'Uxelles comme
» un homme timide & sans juge-
» ment. Cet homme, à qui tous les
» bons officiers donnoient de justes
» éloges, étant, au retour de la cam-
» pagne, à la comédie sur le théâ-
» tre, reçut des huées du public : on
» lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de
» se retirer, non sans mépriser, avec
» les gens sages, un peuple si mau-
» vais estimateur du mérite, dont
» cependant, on ambitionne les
» louanges. *Siècle de Louis XIV*.

1689.

BONN est attaqué immédiatement après Mayence. Le baron D'Asfeld, qui y commande, fait des prodiges. Quoiqu'il y ait, au corps de la place, une brèche où vingt hommes de front peuvent monter, le duc De Lorraine, qui sçait honorer le mérite, veut accorder une capitulation honorable. L'électeur de Ba-

vière, qui a des injures à venger; veut qu'on se rende à discrétion, ce qui est absolument refusé. Le duc De Lorraine fait tous les efforts possibles pour engager à changer de sentiment l'électeur, qui aime mieux donner l'assaut avec ses seules troupes, que de sacrifier ses idées. Il est repoussé, perd deux mille hommes, & revient trop tard à l'opinion d'un général expérimenté, qui en sçait plus que lui. D'Asfeld, qui est mortellement blessé au dernier assaut, ne jouit pas de sa gloire. *Quincy, histoire militaire de Louis XIV.*

1689.

SOLIMAN III est engagé dans une guerre, devenue très-malheureuse par la faute de ceux qui la conduisoient. Pour rendre le courage à son peuple & à ses armées, il élève Kioprili-Mustapha à la place de grand visir, où la voix publique l'appelle. Dans sa première campagne, qu'il couronne par la prise de Belgrade,

le nouveau général, étant campé près d'Yagodin, gros village de la Bulgarie, a le chagrin de voir qu'il n'y a ni culture ni habitans. Les deux plus anciens payſans du lieu, interrogés ſur les cauſes de ces déſaſtres, en indiquent deux : l'une, que leur égliſe ayant été brûlée, on leur a refuſé la liberté de la rebâtir ; ce qui a déterminé les habitans à ſe retirer ailleurs : l'autre, que les troupes ayant tout ravagé les années précédentes, on n'a pas trouvé raiſonnable de ſemer pour ne pas recueillir.

Kioprili donne ſur le champ permiſſion d'élever une égliſe, telle qu'on la voudra ; & fait une déclaration, qui condamne à mort quiconque s'écartera du grand chemin, & entrera de la largeur d'un pied ſur les terres, ou enlèvera une poule, même un œuf.

Pour rendre ſenſible l'utilité de ce règlement, le viſir, ſous prétexte de faire payer aux habitans la permiſſion qui leur eſt accordée de bâtir

une église, demande à chacun une poule : on lui en accorde cinquante-trois. Au retour de son expédition, il exige un semblable tribut : le nombre de poules se trouve monter à cent vingt-cinq. Kiöprili prend occasion delà de remontrer aux autres ministres quels trésors les bons règlemens peuvent procurer à l'état, & à quel point ils peuvent faciliter les opérations de la guerre. *Cantimir, histoire de l'empire Ottoman.*

1689.

L'Angleterre entière a reconnu le prince D'Orange pour son roi, sous le nom de Guillaume III ; mais l'Irlande tient encore pour Jacques. Cette isle devient le théâtre de la guerre entre les deux partis. Un officier réfugié, qui combat pour la cause protestante, offense un autre officier réfugié, & ne veut pas lui faire satisfaction l'épée à la main. Il lui représente qu'ils sont sortis de France pour la religion, & que la

religion profcrit formellement la vengeance. Leur colonel Ruvigni, homme de cœur & d'efprit, apprend avec douleur cette aventure, défagréable pour fa nation. La première fois qu'il apperçoit fon pacifique fubalterne, il s'avance vers lui d'un air goguenard, & lui dit : *Que je vous embraffe ! vous êtes le fel de mon régiment ; vous attirerez fur nous la bénédiction du ciel par vos maximes évangéliques.* L'officier ne comprend quelque chofe à cette raillerie que quatre jours après, lorfqu'il fe voit caffé. *Réponfe aux queftions d'un Provincial*

1690.

Guillaume III ayant pris les mefures convenables pour empêcher que rien ne remue en Angleterre pendant fon abfence, paffe en Irlande. Le lendemain de fon débarquement, il affifte au fervice divin. Le docteur Roufe, qui prêche devant lui, prend pour fon texte ces

paroles de l'épître aux Hébreux : *Par la foi ils ont subjugué les royaumes.* Au sortir de l'église, le roi dit : *Mon chapelain a bien ouvert la campagne.* Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.

Les lieutenans de Guillaume l'exhortent, à son arrivée en Irlande, à prendre quelque soin de sa conservation. Il les écoute paisiblement & se contente de leur répondre : *Je ne suis pas venu en Irlande pour y laisser croître l'herbe sous les pieds ; & un royaume où le fourage est aussi bon & aussi abondant qu'en Flandres, vaut bien la peine qu'on se batte pour le conquérir.* Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.

En effet, peu de temps après il attaque, sur les rives de la Boyne, les partisans de Jacques II. Le maréchal De Schomberg, qui avoit quitté le service de Louis XIV pour cause de religion, & qui étoit passé à celui de Guillaume, remarque

que ceux qui ont déjà passé la rivière ont perdu leur commandant & sont en désordre. Il pousse son cheval dans l'eau, & ayant gagné l'autre bord : *Allons, mes amis*, dit-il aux François réfugiés, *rappellez votre courage & vos ressentimens : voilà vos persécuteurs.* Il leur montre en même-temps les ennemis dont la plupart sont François. Ce discours, prononcé d'un ton vif & animé, inspire une ardeur incroyable. Elle est, s'il se peut, augmentée par un mot de Ruvigni. Comme on le rapporte dangereusement blessé & couvert de son sang, au travers des régimens François qui marchent vers l'ennemi : *A la gloire, mes enfans, à la gloire*, leur crie-t-il encore. *Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

Dans la chaleur du combat, Henri Hubdart qui est auprès de Guillaume, entendant un boulet de canon siffler autour de ses oreilles,

plie & ferre les épaules comme un homme qui n'eſt pas à ſon aiſe. Le roi en ſourit ; & , donnant un petit coup ſur l'épaule de ce gentilhomme : *Courage*, *monſieur le chevalier*, lui dit-il , *je vous crois à l'épreuve du canon*. Continuation de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.

Les partiſans de Jacques ayant remarqué durant la bataille l'endroit où eſt Guillaume , traînent vis-à-vis de lui deux pièces de campagne, & le bleſſent à l'épaule d'un boulet de ſix livres. Ce coup ne fait qu'effleurer la chair , & lui imprimer des marques d'honneur & de courage. Guillaume eſt le ſeul qui n'en paroît pas ému. *Il ne falloit pas que le coup fût tiré de plus près* , dit-il froidement. Il ſe fait panſer enſuite à la tête de ſes troupes , & demeure à cheval juſqu'à ce qu'il ait gagné la bataille. *Continuation de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

Après l'action, on demande à

quelques Irlandois, qui ont été battus & faits prisonniers sous les drapeaux de Jacques, s'ils sont encore tentés d'en venir aux mains. *Changeons de roi*, répondent-ils : *nous vous livrons demain la bataille, & nous sommes assurés de vous battre.* Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.

Le maréchal De Schomberg, tué à la bataille de la Boyne, est inhumé à Dublin. On voit sur son tombeau, en latin, l'inscription suivante qui est de la composition du docteur Swift. *Le doyen & le chapitre de cette église ont fait leur possible pour engager les parens du maréchal à lui ériger un monument. N'y ayant pas pu réussir, ni par leurs lettres ni par leurs amis, ils ont enfin mis avec indignation cette pierre sur son tombeau. Passant, apprends que les cendres de ce grand capitaine, à la honte de ses héritiers, sont ici d'une manière peu digne de lui. Les liens du sang ont moins fait d'impression sur ses parens*

que l'idée de ses vertus guerrières sur des étrangers. Pour & contre.

Moncal, lieutenant-général & manchot d'un bras qu'il porte en écharpe, a une querelle au parc Saint-James avec un officier qui ne le connoît que de réputation, sur une opération militaire faite à la bataille de la Boyne. L'officier, se voyant pressé par un raisonnement auquel il n'a rien à repliquer, a recours à l'autorité pour se défendre, & cite Moncal pour son garant.

Moncal, qui n'auroit dû que rire, nie sérieusement que Moncal ait ainsi parlé. L'officier, qui est brave, & qui ne s'est laissé aller à mentir que par la honte de céder, lui dit, que sans l'état où il le voit, il tireroit raison de ce démenti. Le trop bouillant général, piqué encore mal-à-propos de ce discours, l'invite à le suivre, l'assurant qu'un bras lui suffira pour lui donner la satisfaction qu'il paroît desirer.

Lorsqu'on est arrivé dans un lieu

écarté, Moncal, qui est résolu de voir la fin de cette aventure, veut, pour se réjouir, confondre son adversaire avant de le combattre. Il lui dit l'épée à la main : *Voyez si je n'ai pas déjà trop d'avantage sur vous : c'est moi qui suis Moncal.* Le menteur, frappé de ce coup de foudre, se jette aux genoux du général, le conjure de lui sauver l'honneur, & lui proteste qu'il a eu honte de son imposture, dès le moment qu'elle lui est échappée. Moncal lui pardonne, lui promet de le jamais nommer, & lui tient parole. *Mémoires de Moncal.*

1690.

Le roi Guillaume, quelque-temps après la bataille de la Boyne, quitte l'Irlande, & laisse le soin d'achever de la soumettre à Marlborough, en disant qu'*il n'avoit jamais vu personne qui eût moins d'expérience & plus de talent pour commander une armée.*

Le nouveau général met le siège devant Cork, qu'une dispute est sur le point de faire échouer. Le duc de Wirtemberg, qui s'y trouve, prétend commander, en qualité de prince souverain, un homme qui n'a que le même grade que lui. Marlborough soutient que, par droit d'ancienneté & comme général des troupes Angloises, il doit avoir la prééminence sur un compétiteur qui ne conduit que des troupes auxiliaires. Le colonel La Mellonière, qu'on prend pour arbitre de ce différend, fait convenir les parties que, Marlborourgh commandera le premier jour & donnera pour mot Wirtemberg ; & que le duc commandera le second, & donnera pour mot Marlborough. *Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

1690.

Le maréchal De Luxembourg attaque & bat le prince De Waldeck à Fleurus près de Charleroi. Duran

cette action, un lieutenant-colonel d'un régiment François, dont le nom auroit bien mérité d'être conservé, se trouve prêt à charger. Ne sçachant comment animer les siens, très-mécontens d'etre entrés en campagne sans être habillés, il leur dit: *Mes amis, voici de quoi vous consoler, puisque vous avez le bonheur d'être en présence d'un régiment vêtude neuf. Chargeons vigoureusement, habillons nous.* Cette plaisanterie, qui marque un grand fonds de mépris pour l'ennemi, fait un tel effet sur l'esprit des soldats, qu'ils se précipitent sur lui, le détruisent, & s'habillent tous complettement sur le champ. *Folard, commentaires sur Polybe.*

Quelque-temps avant la journée de Fleurus, on offroit le cordon bleu au marquis De Villarceaux. Il demande qu'au lieu de lui, ce soit son fils qui jouisse de cette distinction; ce qui est accordé. Ce sacrifice obtient une approbation géné-

rale. Malheureusement les suites en sont funestes. Le nouveau cordon bleu se trouve à la bataille de Fleurus & y est fait prisonnier. Dans l'espérance d'obtenir plus d'égards & de considération, il montre son ordre. Un prisonnier de cette importance excite l'ambition des soldats qui l'ont pris ; ils veulent tous s'en emparer ; &, ne pouvant s'accorder, ils le massacrent. *Lettres de Bussy Rabutin.*

Du Metz, le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant Vauban, est tué à Fleurus. Louis XIV dit au frère de cet officier : *Vous perdez beaucoup ; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai à remplacer un si habile homme.* Madame la dauphine ayant apperçu quelque temps auparavant cet illustre officier au dîner du roi, dit tout bas à ce prince : *Voilà un homme qui est bien laid. Et moi*, répond Louis, *je le trouve bien beau ; c'est un des plus braves hommes de mon royaume.* Dictionnaire de Moréri.

La bataille eſt fort diſputée ; & la victoire ne ſe décide pleinement que ſur les ſix heures du ſoir, quoiqu'on ſe ſoit chargé dès les ſix heures du matin. Luxembourg, tout accoutumé qu'il eſt aux grands événemens & aux actions de vigueur, ne peut s'empêcher de témoigner ſon admiration pour ce qu'il a vu faire d'extraordinaire dans les deux partis. *Je me ſouviendrai*, dit-il, *de l'infanterie Hollandoiſe ; mais monſieur le prince de Waldeck ne doit point oublier la cavalerie Françoiſe.* Continuation de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.

Après l'action, un officier, homme d'eſprit & philoſophe, conſidère avec une attention très-ſérieuſe, ſur le champ de bataille, les victimes de cette ſanglante journée. *Je ne vois*, dit-il, *ſur le viſage des Hollandois & des Allemands que l'image de la mort toute platte ; mais la rage & la fureur ſont peintes ſur le viſage des François : ils ſemblent menacer encore l'ennemi & le vouloir égorger.* N.

Un ambassadeur d'Espagne dit au roi de Portugal, peu de temps après les batailles de Fleurus & de Staffarde : *C'est à ce coup que nous allons abbaisser la France : nous la tenons assiégée de toutes parts. Il est vrai*, répond plaisamment le monarque ; *mais elle vient de faire deux vigoureuses sorties.* N.

1690.

L'ARMÉE Françoise & l'armée Allemande sont depuis longtemps fort près l'une de l'autre sur la rive droite du Rhin, sans former aucune entreprise. Cette inaction donne lieu à l'électeur de Bavière, qui commande les Allemands, de demander à un trompette, qu'on lui a envoyé, si monsieur le dauphin, qui commande les François, ne voudroit pas qu'on se vît d'un peu plus près. *Je ne sçais pas*, répond le trompette, *comment pense monsieur le dauphin ; mais je suis bien sûr que, si vous étiez sur ses terres comme il est sur les vô-*

tres, vous vous seriez déjà vus. Lettres de Bussy Rabutin.

1690.

Les Turcs investissent Esseck, place de Hongrie, & veulent d'abord l'emporter d'emblée. Repoussés plusieurs fois avec perte, ils sont réduits à faire une attaque régulière. Elle est bien conduite; & la garnison désespère de se défendre, lorsqu'elle fait trois prisonniers. Interrogés sur les raisons qu'a pu avoir leur général de sacrifier inutilement tant de braves gens, ils répondent que c'étoit pour prendre la ville avant l'arrivée du secours qu'on assuroit n'être pas éloigné.

Le duc De Croi, gouverneur de la place, croit pouvoir tirer avantage de cet aveu. Il envoie ses trompettes, ses tambours, tous ses instrumens militaires au régiment de Hoffkirchen, qui est de l'autre côté de la Drave, avec ordre de faire des mouvemens continuels pendant

l'obſcurité de la nuit, & de battre les marches des mouſquetaires & des dragons, à des diſtances convenables. Cette idée, ſagement exécutée, donne l'allarme aux Turcs. Ils croient qu'ils vont être attaqués dans leur camp, l'abandonnent avec beaucoup de précipitation, & la place eſt dégagée. *Ricaut, hiſtoire de l'empire Ottoman.*

1691.

Dans la ſanglante bataille que le prince Louis De Bade gagne près de Péterwaradin, un janiſſaire laiſſe tomber ſon turban. Comme il paroît auſſi paſſionné pour le ravoir qu'embarraſſé de le demander, l'Allemand qui l'a ramaſſé le lui rend généreuſement, ajoutant ces mots en langage Turc : *Mon cher, voilà votre turban. Vous êtes ſoldat, je le ſuis auſſi ; nous devons nous traiter en frères.* Le janiſſaire, plein de joie, & ne voulant pas céder en grandeur d'ame, reprend ſon turban d'une main, &,

de l'autre, fait préſent de ſon mouſquet à l'Allemand, & lui dit : *Si nous ſommes frères, je n'en ai plus beſoin.* Cantimir, hiſtoire de l'empire Ottoman.

1691.

Le maréchal De Catinat fait attaquer Coni par Bullonde. Le prince Eugène marche au ſecours de la place avec quatre mille hommes. Comme il ſçait bien que ces forces ne ſont pas ſuffiſantes pour faire lever le ſiège, il écrit au gouverneur que, dans deux jours, il attaquera le camp des François avec des forces très-conſidérables. Le payſan qui porte la lettre ſe laiſſe prendre, ſelon ſes ordres, & confirme ce qu'elle contient.

Quoique Catinat ait fait avertir ſon lieutenant de ce qui ſe paſſe, qu'il l'ait aſſuré qu'il n'y a rien à craindre & qu'il ſera fortifié à temps, cet homme foible ſe déſiſte de ſon entrepriſe avec une telle précipita-

tion, qu'il abandonne ſon artillerie, ſes munitions & ſes malades.

Louvois eſt ſi affligé de l'affront que les troupes de ſon maître viennent de recevoir, qu'en ſe préſentant à lui pour lui en donner la nouvelle, il paroît les larmes aux yeux & comme un homme plongé dans la plus grande conſternation. *Vous êtes abbattu pour peu de choſe*, lui dit Louis. *On voit bien que vous êtes trop accoutumé aux bons ſuccès : pour moi, qui me ſouviens d'avoir vu les troupes Eſpagnoles dans Paris, je ne m'abbats pas ſi aiſément.* Mémoires de La Fare.

1691.

LES François avoient formé le ſiège de Montmélian. Comme il étoit extrêmement important pour eux de ſçavoir ſi le foſſé étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit ſeulement revêtu de maçonnerie du côté du glacis, on faiſoit deſcendre, pour s'en aſſurer, un ſoldat dans un ga-

bion avec une corde. Un ſi grand nombre de braves gens avoit péri dans cette périlleuſe commiſſion, que perſonne ne ſe préſentoit plus pour la tenter.

Un jeune ſoldat de recrue du régiment de La Fare a ſeul cette audace. *Comment t'y prendras-tu*, lui dit le maréchal De Catinat, *pour connoître ſi c'eſt maçonnerie ou roc? Je le verrai bien*, répondit-il, *par la fenêtre du gabion, en ſondant avec la pointe de ma baionnette.* On le deſcend dans le foſſé; il en revient heureuſement, & rend un très-bon compte de ce qu'on a un ſi grand intérêt à ſçavoir. *Que veux-tu pour ta récompenſe?* lui dit le général. *Je vous demande en grace, monſeigneur,* répond-il, *de me faire entrer dans la compagnie des grenadiers.* Vie du maréchal De Catinat.

1691.

LOUIS XIV attaque & prend Mons. Un grand ſeigneur François,

dont la jeunesse avoit été fort irrégulière, fait dans ce siège tout ce qu'il faut pour regagner l'estime du prince, & y réussit. *Monsieur*, lui dit le roi, *vous n'étiez pas content de moi; je n'étois pas content de vous: oublions le passé, &, dorenavant, DATTONS DE MONS.*

Le comte de Toulouse, encore enfant, fait ses premières armes au siège de Mons. Un coup de canon tue auprès de lui le cheval de La Chesnaye. Le jeune prince lui en fait donner aussitôt un des siens, & dit froidement: *Quoi! un coup de canon? N'est-ce que cela?* Lettres de Bussy Rabutin.

1691.

DANS les premiers jours de la campagne qui s'ouvre en Allemagne, il arrive une aventure de déserteurs fort particulière. Un brigadier du régiment de Souternon déserte, & avertit les Impériaux qu'un convoi assez considérable part d'Al-

ſey pour l'armée Françoiſe. Mille chevaux partent auſſi-tôt de Mayence pour l'enlever. Un huſſard Allemand déſerte dans le même temps, avertit les François du riſque que court leur convoi; & ſon rapport les détermine à le faire ſoutenir par un détachement conſidérable. Les deux corps ſe rencontrent, ſe chargent avec beaucoup de vivacité, & les Impériaux ſont battus. Ainſi cette double déſertion expoſe & ſauve le convoi. *Mémoires du maréchal De Villars.*

1691.

MONSIEUR De Louvois, miniſtre de la guerre en France, meurt. Quelques particularités feront connoître le caractère d'un homme qui, ſans être du métier, a changé la manière de faire la guerre.

Louvois avoit ſi bien banni la molleſſe des armées Françoiſes, qu'un officier ayant paru à une allerte en robe de chambre, Magnac la fit brû-

ler à la tête du camp, comme une ſuperfluité indigne d'un homme de guerre. *L'ami des hommes.*

M. De Nogaret avoit levé une nouvelle troupe. Louvois, miniſtre exact & ſévère, n'en fut pas con- » tent: Monſieur, lui dit-il publi- » quement, votre compagnie eſt » en fort mauvais état... Monſieur, » je ne le ſçavois pas... Il faut le » ſçavoir; l'avez-vous vue ?... Non, » monſieur... Il faudroit l'avoir vue, » monſieur... Monſieur, j'y don- » nerai ordre... Il faudroit l'avoir » donné: il faut prendre parti, mon- » ſieur, ou ſe déclarer courtiſan, ou » s'acquitter de ſon devoir quand on » eſt officier. « *Lettres de Sévigné.*

Le marquis De St. André ſollicitoit un petit gouvernement: Louvois, qui avoit reçu quelques plaintes contre lui, le lui refuſe. » Si » je recommençois à ſervir, je ſçais » bien ce que je ferois, répartit cet » officier en colère. Et que feriez- » vous, lui demanda le miniſtre d'un

» ton

» ton tout-à-fait brusque. Je règle-» rois si bien ma conduite, répliqua » St. André, que vous n'y trouve-» riez rien à redire. « Louvois fut si agréablement surpris de cette chûte, à laquelle il ne s'attendoit pas, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit. *N.*

Louis XIV ordonna de grands travaux à Maintenon. Louvois, qui aimoit les bâtimens&qui vouloit plaire, y employa une armée entière. La maladie se mit parmi les troupes, & emportoit des milliers de soldats. Ce spectacle ne fit nulle impression sur l'insensible ministre : *Qu'ils meurent*, dit-il, *en remuant la terre devant une place ennemie, ou en la remuant dans les plaines de Beausse, qu'importe? C'est toujours pour le service du roi.* Mémoires de Maintenon.

Il faut faire bonne guerre, si l'on veut éviter les représailles. Les incendies & les cruautés en produisent de plus terribles : le seul moyen de les faire cesser, c'est d'enchérir sur celui qui commence. M. de Louvois

écrivoit au maréchal De Boufflers : *Si l'ennemi brûle un village de votre gouvernement, brûlez en dix du sien.* Folard, commentaires sur Polybe.

J'ai entendu raconter à un lieutenant-général des armées du roi, dit Rollin, que, dans une occasion où les soldats s'amusoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'officier qui les commandoit, pour les animer à poursuivre l'ennemi, & en même temps pour les dédommager, leur avoit jetté quarante ou cinquante pistoles qu'il avoit dans sa poche : le plus grand nombre refusa de prendre part à cette libéralité, qu'ils trouvoient déshonorante pour eux, comme s'ils avoient besoin d'argent pour faire leur devoir, & pour servir le roi. M. De Louvois ayant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vue des troupes, & eut soin de les avancer dans l'occasion. *Rollin, traité des études.*

1692.

Louis XIV attaque & prend Namur. Le comte De Touloufe, qui eft auprès de lui, reçoit une contufion au bras. On mit depuis, dans les provifions du gouvernement de Bretagne, que ce jeune prince avoit été bleffé à côté de fon père. *Rayez-cela*, dit le monarque ; *c'eft une bagatelle pour mon fils*. Mémoires de Maintenon.

Le gouverneur de la place hafarde une fortie, où il perd environ cinq cens hommes. Le jeune comte De Lémos, un d'entre eux, demande quartier à un grenadier, nommé *Sans-raifon*, lui promet cent piftoles, lui montre même fa bourfe, où il y en a trente-cinq. Le grenadier, qui vient de voir périr le lieutenant de fa compagnie, fort brave homme, eft inexorable, & maffacre l'Efpagnol. Son corps ayant été demandé, eft rendu ; & *Sans-raifon* renvoie auffi les trente-cinq piftoles qu'il a

prises au mort. *Tenez*, dit-il, *voilà votre argent ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer*. N.

Pendant que Louis attaque la place, le maréchal De Luxembourg commande l'armée d'observation. Un de ses soldats passe au service du roi Guillaume, qui lui demande pourquoi il a déserté. *C'est*, lui répond le soldat, *parce qu'on meurt de faim dans le camp François. Cependant*, ajoute-t-il, *ne passez pas pour cela la rivière ; car assurément ils vous battront*. N.

Charles II, roi d'Espagne, est si inappliqué, qu'il ne connoît pas la moitié de ses possessions. Lorsqu'il apprend la prise de Namur, il plaint Guillaume III, auquel il croit que cette place appartient. L'année précédente, il s'étoit attendri sur le malheur de l'empereur, qu'il croyoit avoir perdu Mons. *N.*

1692.

Le maréchal De Luxembourg

avoit corrompu un domeſtique de l'électeur de Bavière, qui l'avertiſſoit de tout avec une exactitude & une célérité auxquelles il étoit impoſſible de rien ajouter. Cet eſpion eſt découvert ; &, pour tirer parti du traître, on le force d'écrire au général François, qu'il ſe fera le lendemain un grand fourrage du côté du ruiſſeau de Steenkerque ; & que, pour couvrir les fourageurs, il marchera pendant la nuit un corps conſidérable d'infanterie, qui ira avec du canon occuper les défilés.

Ce faux avis, porté à Luxembourg de la part d'un homme que, juſqu'alors, il a trouvé fidèle & ſûr, a tout l'effet qu'on en peut attendre. Le général François, trouvant que tous les rapports qu'on lui fait ſont d'accord avec l'inſtruction ſecrette qu'il a reçue, croit que les troupes avancées ne ſont deſtinées qu'à l'uſage qu'on lui a marqué ; &, ne voyant pas jour à troubler un fourage pour lequel on prend de ſi

grandes précautions, il demeure tranquille dans son camp.

Luxembourg n'est détrompé que lorsqu'il se voit attaqué. Alors, faisant usage de ce génie ardent & de cette présence d'esprit qui forment son caractère, il met son armée en bataille, profite de toutes les fautes que font ceux qui l'ont surpris, & répare, par des manœuvres hardies, rapides & sçavantes, la négligence qu'il a à se reprocher. La victoire qu'il remporte dans cette occasion, montre de plus en plus l'ascendant qu'il a sur le roi Guillaume. *Mémoires de Feuquières.*

Les envieux de Luxembourg cherchent à diminuer la gloire de la journée de Steenkerque, en répétant à tout propos, qu'il s'est laissé tromper. *Qu'auroit-il fait de plus, s'il n'avoit pas été surpris ?* dit Louis XIV. *Mémoires de Maintenon.*

Luxembourg, parcourant les rangs pour animer tout le monde à bien faire, dit à Vendôme : *Pour vous*,

je n'ai rien à vous dire. Monſieur le maréchal, replique Vendôme, *mort ou vif, je ſerai loué aujourd'hui des honnêtes gens.* Campagnes de Vendôme.

Le duc De Chartres, depuis duc D'Orléans, & régent de France, ſe donne, après l'action, tout jeune qu'il eſt, des mouvemens incroyables pour faire mettre ſur les chariots les bleſſés des deux partis. *Après le combat*, dit-il d'un ton plein d'humanité, *il n'y a plus d'ennemis ſur le champ de bataille.* N.

Dans le grand nombre de gens connus qui périſſent des deux côtés dans cette ſanglante journée, on remarque le prince De Turenne. Il s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre des Vénitiens contre les Turcs, que les Eſclavons, en lui faiſant leurs adieux, lui dirent : *Vous allez en France. Nous ſouhaitons, de tout notre cœur, que vous y ſoyez auſſi bien reçu que vous le méritez : mais, ſi vous avez un jour*

besoin de nous, nous vous offrons, au nom de tous nos compatriotes, de mener dix mille hommes en quelque endroit que vous l'ordonniez, pour vous servir envers & contre tous, fut-ce contre dieu même. Discours sur Frédéric-Maurice De Bouillon.

1692.

Il s'élève dans l'armée de l'Empire qui passe le Rhin à Spire, un fort grand débat entre le landgrave de Hesse, & le marquis de Bareith. Tous deux ayant le premier commandement sur l'aîle droite & sur l'aîle gauche, l'un & l'autre se disputent la droite. La querelle s'échauffe extrèmement, & les officiers se partagent suivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Après beaucoup de négociations inutiles pour terminer ce différend, quelques esprits moins agités proposent l'expédient qui est agréé, de dire deux corps, sans jamais proférer ni le mot de *droite*, ni le mot de *gauche*. Le duc

De Wirtemberg étant allé faire compliment aux deux généraux sur leur réconciliation, leur dit avec une liberté cynique : *Messieurs, vous avez fait deux corps · ne pourriez-vous pas trouver une tête ?*

Dans le même temps, il arrive dans l'armée Françoise, qui est opposée à celle de l'Empire, une chose assez singulière. La cavalerie, qui s'est mise en mouvement par une nuit fort sombre, marche par une plaine de quatre lieues, sur deux colomnes parallelles d'environ cinquante escadrons chacune. Il arrive que celle de la droite se trouve toute entière sur la gauche, & celle de la gauche sur la droite, sans qu'aucun escadron se soit coupé ; en sorte que la droite, entendant la marche d'un corps considérable où il ne doit rien avoir, croit que les Allemands approchent d'elle. On reconnoît bientôt que tout est ami ; mais on ne conçoit pas un mouvement si extraordinaire, ni comment cinquante escadrons ont

passé de la droite à la gauche, sans le remarquer eux-mêmes. Tout ce qu'on peut imaginer de plus vraisemblable, c'est qu'une des deux colomnes a fait halte; & que l'autre, prenant imperceptiblement à droite, s'est trouvée déplacée. *Mémoires du maréchal De Villars.*

1692.

CATINAT, qui commande les troupes Françoises dans le Piémont, passe l'hiver à Oulx, où on lui envoie le bâton de maréchal de France. Le gentilhomme qui le lui porte, étant tombé malade en chemin, en charge un courrier qui a pour sa récompense un billet de mille écus. Celui qui est chargé de le payer à Paris, écrit au nouveau maréchal que le gentilhomme prétend que c'est à lui que doit revenir cette gratification. *Qu'on donne mille écus à chacun des deux*, répond Catinat qui n'est pas riche.

Catinat se rend ensuite à la cour,

pour rendre compte de ce qu'il a fait dans le Piémont, & pour concerter le plan de la campagne suivante. Après qu'il a épuisé tout ce qu'il y avoit à dire sur les opérations militaires, Louis XIV lui dit : *C'est assez parler de mes affaires ; comment sont les vôtres ? Fort bien, sire, graces aux bontés de votre majesté*, répond le maréchal, malgré la médiocrité de sa fortune. *Voilà*, dit le roi en se tournant vers ses courtisans, *le seul homme de mon royaume qui m'ait tenu ce langage.* Vie du maréchal De Catinat.

1693.

Dans le temps que Catinat méditoit la bataille de la Marsaille, le grand-prieur De Vendôme m'envoya chez lui, dit Palaprat. Après que je me fus acquitté de mon affaire, je me retirai. Il me rappella & me dit avec froideur : *Vous ne croiriez pas une chose ; cependant je suis homme vrai.* J'étois en peine à quoi

aboutiroit ce préambule ; & je fus surpris quand j'entendis cette grande vérité : *Il y a plus de huit jours*, me dit-il en me serrant le bras, *que je n'ai pas songé à faire un vers ;* & rentra froidement sans me laisser le temps de lui répondre.

Quelques jours après la bataille, un soir que je soupois à la tente de monsieur De Catinat, on parla des différentes qualités des généraux. Moi, faisant allusion à Catinat, je dis que *j'en connoissois un si simple, que, sortant de gagner une bataille, il joueroit tranquillement une partie aux quilles.* A peine eus-je achevé, que monsieur De Catinat me repartit froidement : *Je ne l'estimerois pas moins si c'étoit sortant de la perdre.* Palaprat, préface de ses comédies.

1693.

Le maréchal De Luxembourg attaque le roi Guillaume à Nerwinde. Les François sont si maltraités au commencement de l'action, qu

monsieur le prince De Conti est d'avis de se retirer. Monsieur le duc insiste pour un nouvel effort, & demande d'être chargé de le faire. Cette proposition, véritablement digne du petit-fils du grand Condé, est acceptée ; & l'exécution en est si heureuse, qu'elle décide du gain de la bataille.

Berwick avoit prévu cet événement, dans le temps où les affaires paroissoient les plus désespérées. Fait prisonnier, au milieu des efforts inutiles & meurtriers qu'on avoit fait pour s'emparer du village de Nerwinde, il avoit été conduit à Guillaume. *Je crois*, lui dit ce prince avec l'air de satisfaction que donne la certitude de vaincre, *je crois que M. De Luxembourg n'est pas à se repentir de m'être venu attaquer. Encore quelques heures*, *monsieur*, repartit Berwick, *& vous vous repentirez de l'avoir attendu.* Mémoires de Berwick.

Luxembourg veut écarter le duc De Chartres, depuis duc D'Orléans

& régent de France, des lieux trop périlleux. Le marquis D'Arcy, son gouverneur, s'obstine à l'y retenir. *Les princes*, dit ce brave homme au général, *ne sont à l'armée que pour montrer aux troupes, par leur exemple, à combattre avec vigueur. Tout le temps que j'aurai l'honneur d'être auprès de mon élève, je le mènerai partout. Si le péril auquel il s'expose me fait faire quelque réflexion, ce n'est que celle de ne lui pas survivre, s'il lui arrivoit quelque malheur.* Furétériana.

Dans la chaleur de l'action, Luxembourg, voyant revenir du combat un soldat-aux-gardes, qui a quitté son corps, lui demande où il va. *Je vais, monseigneur*, répond-il en ouvrant son habit pour faire voir sa blessure, *mourir à quatre pas d'ici; ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon prince, & d'avoir combattu sous un aussi digne général que vous. Je puis vous assurer, à l'article de la mort où je suis, qu'il n'y a aucun de*

mes camarades qui ne ſoit pénétré du même ſentiment. Fureteriana.

Luxembourg écrit à Louis XIV cet évènement, très-conſidérable & très-glorieux, ſur un chiffon de papier. *Artaignan*, lui dit-il, *qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à votre majeſté. Vos ennemis y ont fait des merveilles ; vos troupes encore mieux. Pour moi, ſire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville & de donner une bataille ; je l'ai priſe, & je l'ai gagnée.*

Lorſque Louis eſt inſtruit des particularités de cette terrible journée, il dit : *Luxembourg a attaqué en prince De Condé ; & le prince D'Orange a fait ſa retraite en maréchal De Turenne.* Mémoires de Maintenon.

1694.

Guillaume III veut attaquer les places maritimes de la Flandre Françoiſe, qui ſont menacées en même-temps par les flottes d'Angleterre

& de Hollande. Luxembourg, qui eſt aux ordres de M. le dauphin, réuſſit à les couvrir par ſon immortelle marche de Vignamont au pont d'Eſpierres, dans laquelle il fait quarante lieues en quatre jours. Un ſoldat du régiment de Navarre murmure de cette fatigue. *Eh! courage, mon camarade*, lui dit un vieux caporal, *marchons. Le roi nous paie toute l'année pour un jour ſeulement; le voici : acquittons-nous de notre devoir pour la gloire de notre maître.* Fureteriana.

1694.

Les Anglois, qui ont fait des armemens redoutables pour détruire les villes maritimes de France, ruinent Dieppe, & ſe portent enſuite devant le Havre. Ceux qui y commandent s'aviſent d'un ſtratagême ſingulier. Ils font des amas de bois à quelque diſtance de la ville, à deſſein d'y mettre le feu & d'y attirer les bombes. Cet arrangement eſt à peine fait,

que le bombardement commence à neuf heures du ſoir, & continue toute la nuit. Les monceaux de bois ayant été allumés à propos les uns après les autres, toutes les bombes vont de ce côté là. Il n'y a que celles qui ſont envoyées par des canonniers peu intelligens qui tombent dans la place, où il y a à peine cinq ou ſix maiſons endommagées. L'amiral Berckley, trompé par les apparences, ſe retire le lendemain, convaincu qu'il ne laiſſe qu'un tas de ruines où on avoit vu la veille une ville floriſſante. *De Riencourt.*

1695.

Lorsque les puiſſances ennemies de la France formèrent le ſiège de Namur, il ſe trouva, dans le régiment du colonel Hamilton, un bas officier qu'on appelloit Union & un ſimple ſoldat nommé Valentin. Ces deux hommes étoient rivaux; & les querelles particulières que leur amour

avoit fait naître les rendirent ennemis irréconciliables.

Union, qui se trouvoit l'officier de Valentin, saisissoit toutes les occasions possibles de le tourmenter & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans résistance; mais il disoit quelquefois qu'il donneroit sa vie pour être vengé de ce tyran.

Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état, lorsqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du château. Les François firent une sortie où l'officier Union reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba; &, comme les François poussoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à son ennemi. *Ah! Valentin*, s'écria-t-il, *peux-tu m'abandonner?* Valentin, à sa voix, courut précipitamment à lui; &, au milieu du feu des François, il mit l'officier sur ses épaules & l'enleva courageu-

sement à travers les dangers jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salsine. Dans cet endroit, un boulet de canon l'emporta lui-même sans toucher à l'officier. Valentin tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci, oubliant alors sa blessure, se releva en s'arrachant les cheveux ; &, se jettant aussi-tôt sur ce corps défiguré, il s'écria : *Ah! Valentin, est-ce pour moi que tu meurs ? pour moi qui te traitois avec tant de barbarie ? Je ne pourrai pas te survivre ; je ne le veux pas . . . non.*

Il fut impossible de séparer Union du cadavre sanglant de Valentin, malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher. Enfin on l'enleva tenant toujours embrassé le corps de son bienfaiteur ; &, pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoissoient leur inimitié, pleuroient à la fois de douleur & d'admiration.

Lorsque Union fut ramené dans

ſa tente, on panſa de force la bleſſure qu'il avoit reçue : mais, le jour ſuivant, ce malheureux, appellant toujours Valentin, mourut au milieu des remords & du déſeſpoir.

C'eſt une queſtion qui peut s'élever entre les ames nobles ; ſçavoir lequel de ces deux infortunés fit paroître plus de générosité, ou celui qui expoſa ſa vie pour ſon ennemi, ou celui qui ne voulut pas ſurvivre à ſon bienfaiteur? *Mercure de France.*

1695.

Le roi Guillaume veut aſſiéger Namur. On lui dit, pour le détourner de cette entrepriſe, que la place eſt défendue par un maréchal de France. *Un gouverneur qui n'eſt pas encore maréchal de France eſt plus à craindre qu'un gouverneur qui l'eſt déjà*, répond le prince. *Bayle.*

» Lorſque Namur fut aſſiégé, il » y avoit dans la place un capitaine » de dragons, nommé Vigouroux, » qui étoit de Rhodez. Cet officier,

» qui ne s'étoit pas rencontré dans
» des occasions fort dangereuses,
» trouvoit si beau & si extraordi-
» naire d'avoir été commandé pour
» une des sorties que nous avions
» faites sur les ennemis, qu'il en rap-
» portoit des faits de valeur mira-
» culeux, dont il se disoit l'auteur.
» Dans le vrai, il ne s'y étoit rien
» passé qui méritât beaucoup d'at-
» tention ; mais il trouvoit si sur-
» prenant que son courage eût sou-
» tenu une telle épreuve, qu'il s'i-
» magina que rien n'étoit égal à sa
» bravoure. Il rompoit la tête à tout
» le monde du récit de ses actions
» dans cette sortie ; & il en avoit
» inventé des circonstances qu'il crut
» véritables à force de les avoir ré-
» pétées. En toutes occasions, il
» plaçoit ses hauts faits, & en fati-
» guoit jusqu'à monsieur De Bouf-
» flers même.

» Un jour il lui demanda, avec
» instance, de le mettre en lieu où
» il pût de nouveau signaler sa va-

» leur, *étant au désespoir*, disoit-il, » *que l'occasion de sortir sur cette canaille ne se présentât plus*. Le maréchal, lassé de ses discours, lui » répondit, en présence de la compagnie où il exerçoit ses gasconades : *Eh bien ! monsieur de Vigouroux, vous aurez satisfaction.* » *Il se présente une occasion bien à propos. La brèche est déjà faite au* » *fort Guillaume ; les ennemis, selon* » *toute apparence, ne tarderont pas* » *à monter à l'assaut : je vous en fais* » *gouverneur ; allez en prendre possession. Si cette canaille ose se présenter, repoussez la comme il faut,* » *& faites-lui bien sentir la pesanteur de votre bras. Au reste, je doute que nos ennemis veuillent en courir les risques, s'ils apprennent que* » *vous devez le défendre. Allez, courez chercher des lauriers en dépit des* » *jaloux. Je vous donne la préférence :* » *tout doit céder à votre bravoure.*

» Le pauvre Vigouroux, dont » l'intention n'étoit que de se faire

» paſſer pour brave, & qui n'avoit
» point d'envie d'être pris au mot,
» fut très-ſurpris de la réponſe de
» monſieur De Boufflers. Il demeu-
» ra interdit ; &, les réflexions Gaſ-
» cones lui manquant, toute la com-
» pagnie ſe prit à rire. Il ſe remit
» pourtant, après avoir rêvé ; &,
» croyant avoir trouvé une défaite
» qui le tireroit d'affaires, il dit à
» monſieur de Boufflers : *Monſei-*
» *gneur, ce n'eſt pas là où il faut met-*
» *tre Vigouroux. Je n'aime pas à être*
» *reſerré entre quatre murailles : l'ar-*
» *deur que j'aurois à courir ſur cette*
» *canaille & à me porter de la gau-*
» *che à la droite ſeroit trop à l'étroit,*
» *& j'étoufferois de rage dans un ſi*
» *petit endroit. Mais lâchez la bride*
» *à ma valeur en pleine campagne,*
» *& vous verrez ce que Vigouroux*
» *ſçait faire.*

» A ce mot, *lâchez la bride à ma*
» *valeur*, toute la compagnie fit un
» ſi grand éclat de rire, que Vigou-
» roux ne put pas y tenir : il ſe re-

» tira ſans dire mot. Cette fanfa» ronnade ne tomba point à terre. » Dans un moment, elle fut repan» due dans toute la garniſon ; & Vi» gouroux eut bientôt le chagrin » d'entendre les ſoldats crier les uns » aux autres, par raillerie : *Lâchez la* » *bride à ma valeur dans la plaine* «. Mémoires de La Colonie.

Le roi Guillaume prend Namur, & arrête Boufflers contre la foi des conventions qu'on vient de faire. Surpris d'un procédé ſi injuſte, le maréchal, qui vient de ſe couvrir de gloire dans la défenſe de ſa place, demande la cauſe de cette perfidie. On lui répond qu'on en agit ainſi par repréſailles de la garniſon de Dixmude & de Deynſe, que les François ont retenues malgré les capitulations. *Si cela eſt*, dit Boufflers, *on doit arrêter ma garniſon*, *& non moi. Monſieur*, lui répond-on, *on vous eſtime vous plus que dix mille hommes*. Continuation de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.

Guillaume

Guillaume prétendoit qu'en conséquence du cartel établi pour la rançon des prifonniers, les deux garnifons avoient dû être rendues dès qu'il les avoit rappellées ; & il crut que le refus qu'on lui en avoit fait l'autorifoit à ce qu'il venoit de faire. Il avoit tort : les cartels qui fe font entre des puiffances qui font en guerre ne doivent s'entendre que des prifonniers qui fe font dans les occafions particulières. Ceux qui fe font dans les places par capitulation, à moins d'une convention particulière, peuvent être gardés. Tel avoit été, du moins jufqu'alors, l'ufage. *Mémoires de Feuquières.*

1695.

Le marquis De Caftagna, aidé des fecours qu'il a reçus de la flotte Angloife, entreprend le fiège de Palamos, pris en 1694 par le maréchal De Noailles. Le duc De Vendôme, qui vient de prendre le commandement de l'armée Françoife, ne voyant

point de jour à forcer le camp Espagnol, a recours à une ruse qui réussit souvent, quoiqu'elle paroisse usée. Il écrit au gouverneur que Tourville est parti de Toulon pour le secourir. Les pêcheurs chargés de cette lettre se laissent prendre. L'amiral Russel prend le parti d'aller au devant de la flotte qu'il croit venir pour le combattre, fait rembarquer trois mille hommes dont il avoit fortifié les assiégeans ; & laisse Castagna se démêler comme il pourra de l'entreprise qu'il a formée. Ce général, privé d'un secours sur lequel il avoit compté & qui lui étoit nécessaire, se retire après plusieurs jours de tranchée ouverte. *De Riencourt.*

1695.

L'ARMÉE entière Turque, commandée par Mustapha II, attaque Vétérani, qui conduit de Transilvanie sept mille hommes aux Impériaux. Malgré la prodigieuse inégalité de forces, les Infidèles sont re-

poussés deux fois avec une perte considérable. Ils paroissent entièrement découragés, lorsque le sultan, au désespoir, crie à Schahyn Mahomet: *C'est bien à tort qu'on t'a donné le nom de Schahyn, puisque tu n'oses, comme un fier faucon, frapper de tes serres ton ennemi à la tête: tu n'es qu'une grue qui traînes après toi une troupe de fuyards.* Ce reproche amer ranime le courage des janissaires. Ils attaquent de nouveau les Allemands, & remportent enfin sur eux l'avantage. *Cantimir, histoire de l'empire Ottoman.*

1696.

Les François attaquent dans le Canada les Iroquois, qui sont surpris & dissipés. Le plus célèbre d'entre eux, âgé de près de cent ans, dédaignant de fuir ou ne le pouvant pas, est pris & abandonné aux Sauvages, qui, suivant leur usage, lui font souffrir les tourmens les plus horribles. Ce vieillard ne pousse pas un soupir, mais reproche fièrement

à ſes compatriotes de s'être rendus les eſclaves des Européens, dont il parle avec le plus grand mépris. Ces invectives aigriſſent un des ſpectateurs, qui lui donne trois ou quatre coups de couteau pour l'achever. *Tu as tort*, lui dit froidement le priſonnier, *d'abréger ma vie; tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme.* Hiſtoire de la nouvelle France.

1697.

Le ſultan Kara-Muſtapha II commande ſon armée ſur le Danube. Enflé de quelques ſuccès qu'il a eus les campagnes précédentes, il avance dans la Hongrie avec une fierté inſultante. Par ſon ordre, on avoit forgé une quantité prodigieuſe de fers pour garroter toute l'armée Autrichienne, depuis le général juſqu'au dernier ſoldat. Cet odieux appareil de chaînes eſt traîné ſur pluſieurs chariots qui ſuivent le bagage.

Le prince Eugène de Savoie, qui

vient de prendre le commandement de l'armée chrétienne, ne tarde pas à réprimer cet orgueil. Il attaque & bat à Zenta les Turcs, trois fois plus forts que lui. La victoire est complette, peu chèrement achetée, & suivie de très-grands avantages. Toute l'Europe applaudit à ces triomphes, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Jaloux de la gloire qu'il pouvoit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentent leur fureur ; & il n'est pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le met aux arrêts & qu'on lui demande son épée. *La voilà*, dit-il, *puisque l'empereur la demande. Elle est encore fumante du sang de ses ennemis ; & je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service.*

Les rivaux d'Eugène, ayant engagé Léopold à cette première démarche, espèrent qu'il ira plus loin, & ils lui proposent de faire citer le

général déſobéiſſant au conſeil de guerre, pour y être jugé ſuivant les loix. L'empereur, qui a eu le temps de faire des réflexions, ſe refuſe à cette ſévérité auſſi injuſte que déplacée. *Me préſerve le ciel*, dit-il, *de traiter comme malfaiteur un héros par qui le ciel m'a comblé de tant de faveurs, ſans que je les euſſe méritées. Comment pourroit-il être coupable, lui qui a été l'inſtrument dont dieu s'eſt ſervi pour châtier les ennemis de ſon fils ?* Ces paroles ferment la bouche à l'envie ; & l'empereur, autant pour le bien de ſes affaires, que pour conſoler ſon général, lui donne un écrit qui l'autoriſe à ſe conduire de la manière qu'il jugera convenable, ſans qu'il puiſſe jamais être recherché. *Vie du prince Eugène.*

1696.

Le baron De Pointis, chef d'eſcadre, & Du Caſſe, gouverneur de la partie de Saint-Domingue qui appartient aux François, attaquent &

prennent Carthagène, la plus forte place de l'Amérique Espagnole. Quoique les habitans eussent eu le temps de sauver leurs meilleurs effets, le butin est immense. Immédiatement après la paix de Riswick, Louis XIV renvoie dans la ville même toute l'argenterie qui avoit été pillée dans les églises. *Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*

1697.

Il est d'usage aux obsèques d'un roi de Pologne de briser l'épée qu'il a portée. On alloit remplir cette formalité à la mort du grand Sobieski, lorsqu'Auguste De Saxe, son successeur, l'empêche, en disant tout haut : *Ne rompez pas cette épée ; je veux m'en servir pour chasser du royaume les barbares & les autres ennemis, & pour maintenir la liberté & les loix.* Ce mot est regardé par les Polonois comme un heureux augure du règne d'Auguste. *Pufendorff.*

1700.

Le roi de Dannemarck, qui veut dépouiller le duc De Holstein, beau-frère du roi de Suède; le roi de Pologne, électeur de Saxe, qui a résolu de s'emparer de la Livonie; & le czar Pierre I, qui a en vue d'acquérir un port sur la mer Baltique, s'unissent, durant la jeunesse de Charles XII, pour satisfaire leur ambition. Ce prince vole aussi-tôt, avec une audace qui étonne toute l'Europe, à Copenhague, capitale du premier de ses ennemis qui s'est déclaré. Lorsqu'il est sur le point de débarquer, il dit au ministre de France, qui est auprès de lui : *Monsieur l'ambassadeur, vous n'avez rien à démêler avec les Danois; ainsi vous n'irez pas plus loin.* *Sire*, lui répond le comte De Guiscard, *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.*

Dans le temps que Charles aborde au rivage, il en part beaucoup de coups de fusil. Comme il n'a jamais entendu de mousqueterie chargée à bale, il demande ce que c'est que ce petit sifflement : on lui répond que c'est le bruit des bales qu'on lui tire. *Bon*, dit-il, *ce sera là doresnavant ma musique*.

La vigueur de ses actions répond à la hardiesse de ce discours. Charles attaque les Danois, les bat, & les réduit à lui demander la paix. Ainsi, à dix-huit ans, il commence & finit une guerre en six semaines. *Histoire de Charles XII.*

1701.

Charles XII, qui, après avoir désarmé le roi de Dannemark, cherche à se venger d'Auguste, attaque le fort de Dunemonde, près de Riga ; qui est défendu par le colonel Saxon Canitz, avec une valeur & une capacité dignes des plus grands éloges. Lorsque la place est obligée

de se rendre, son défenseur recueille le prix le plus glorieux de ses travaux & de ses talens. *Vous êtes mon ennemi*, lui dit le généreux roi de Suède, *& je vous aime comme mon ami. Acceptez, je vous prie, cinq mille ducats, comme un témoignage de mon estime.* La garnison, qui étoit de dix-sept cens hommes au commencement du siège, se trouve à la fin réduite à soixante, qui sortent de la place avec tous les honneurs de la guerre. *Mémoires du règne de Pierre le Grand.*

1701.

La mort de Charles II, roi d'Espagne, allume la guerre dans toute l'Europe. La France appuie de tout le poids de sa puissance les dispositions que ce prince a faites en faveur du duc D'Anjou. Les Anglois & les Hollandois soutiennent les intérêts de l'archiduc Charles. Les autres états se partagent suivant leurs inclinations & leurs intérêts ; & le duc

De Mantoue reçoit garnison Françoise dans sa capitale.

Le prince Eugène forme dans l'instant le projet de s'emparer de cette ville. Pour réussir dans un projet si important, ce général a recours aux Franciscains, qui entrent tous aveuglément dans ses vues. Sous prétexte de donner des secours spirituels aux Autrichiens, ces religieux vont souvent au camp, & en rapportent des armes sous leurs habits. Ils conviennent ensuite avec Eugène, que, lorsqu'il s'approchera de la ville avec des troupes déguisées, eux & les bourgeois qu'ils ont gagnés se jetteront sur les François qu'ils égorgeront, & lui ouvriront ensuite les portes. La conspiration n'est découverte que la veille du jour auquel elle doit être exécutée ; & la garnison, qui a droit de se porter à de grandes sévérités, se contente de mettre les traîtres hors d'état de nuire. *Histoire de l'empereur Charles VI.*

1701.

Lorsqu'on fait la guerre dans un pays étranger ou ennemi, il est important d'en connoître les préjugés, & très-sage de les respecter, autant que le bien du service le peut permettre. Le maréchal De Catinat met cette judicieuse maxime en pratique dans une occasion importante.

Deux dragons, de la garnison Françoise qui est dans Mantoue, passent dans une rue. Un Italien, qui est irrité contre l'un des deux, lui enfonce son poignard par derrière, le tue sur la place, & se réfugie dans une église. Le camarade du mort le poursuit jusques sur l'autel, & le massacre. Le peuple, indigné qu'on ait osé violer les immunités ecclésiastiques, s'attroupe, & veut fermer les portes; mais, le meurtrier s'étant fait jour l'épée à la main, se retire dans la maison de son colonel. Elle est investie dans le moment, & le dragon demandé, avec

menace d'un ſoulèvement général.

Pour appaiſer le tumulte, le général François fait conduire le dragon chargé de fers dans une priſon. Il eſt envoyé pendant la nuit dans une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit, & regarde cette mort comme un châtiment du ciel. *Labat, voyage d'Eſpagne & d'Italie.*

1702.

QUOIQUE le maréchal De Villeroi, qui avoit remplacé Catinat, eût été battu à Chiari preſqu'en arrivant, & qu'il eût fait une campagne honteuſe, il avoit l'air auſſi audacieux que s'il eût eu les plus grands ſuccès. Il ne parloit qu'avec mépris des généraux de l'empereur. *Il faut*, diſoit-il en plaiſantant, *que je faſſe danſer le rigaudon à ces trois princes pendant ce carnaval.* Il vouloit déſigner par là Eugène, Commerci & Vaudemont. Eugène parloit moins, mais

il faisoit davantage. Quand il ne pouvoit pas faire la guerre ouvertement, il travailloit sous terre ; & ses espions, qui le servoient très-bien, lui apprirent que tout étoit dans une confusion horrible à Crémone, où étoit le quartier général des François & des Espagnols pendant l'hiver. *Vie du prince Eugène.*

Eugène, qui a un intérêt capital à se rendre maître de cette place, gagne un prêtre, nommé Cassoli, qui s'engage à l'y introduire par un égoût qui conduit les immondices de la ville dans le fossé, & qui n'est point grillé par une négligence qui s'étend à tout. Lorsque le détachement, qui doit pénétrer par là dans la place pour en ouvrir ensuite les portes au gros des troupes, s'est approché, il fait avertir son général qu'on entend battre l'assemblée dans la ville.

Un homme moins éclairé ou moins ferme qu'Eugène se seroit cru trahi ou découvert, auroit abandonné l'entreprise, & regardé comme un

grand bonheur de pouvoir se retirer sans perte. Eugène, à qui tous les possibles se présentent d'abord, pense que ce peut être une revue, & il ne se trompe pas. Le chevalier D'Entragues, colonel des Vaisseaux, que les mauvais exemples n'ont point gâté, & qui est actif & appliqué, devoit faire manœuvrer son régiment. Comme Crémone est une grande ville, & que les officiers & soldats étoient logés en différens endroits, il étoit nécessaire qu'on battît l'assemblée dans tous les quartiers. Ce bruit n'ayant rien changé dans les résolutions d'Eugène, son détachement, conduit par Magdonel, entre par l'égoût dans la place, & en ouvre les portes.

D'Entragues est le premier François qui s'oppose aux Impériaux. *Messieurs les Tudesques, soyez les bien venus*, leur dit-il. *Vous avez un peu dérangé notre toilette; nous allons pourtant vous faire les honneurs autant qu'il nous sera possible.* Ce com-

pliment eſt ſuivi d'une décharge terrible qui éveille la garniſon. Les généraux qui ſortent de chez eux ſont preſqué tous tués ou pris. *Folard, commentaires ſur Polybe.*

Villeroi eſt enveloppé par les Allemands & renverſé par terre. Un officier du régiment de Ragin, jugeant par l'habit que c'eſt un officier de conſidération, le fait priſonnier. Ce général s'étant relevé lui dit à l'oreille : *Je ſuis le maréchal De Villeroi; je vous donnerai dix mille piſtoles, & vous ferai avoir un régiment, ſi vous voulez me conduire à la citadelle. Il y a long-temps que je ſers l'empereur mon maître, & je ne commencerai pas aujourd'hui à le trahir*, répond l'officier; & il le mène au corps-de-garde le plus éloigné.

Dans le même-temps, le marquis De Crénan, lieutenant-général des armées de France, eſt bleſſé à mort après pluſieurs actions de vigueur. Villeroi, au déſeſpoir d'être

prisonnier, lui fait témoigner l'admiration qu'il a pour lui. *Dites-lui*, ajoute-t-il à l'envoyé, *que je lui porte grande envie*. Journal historique de Louis XIV.

Ces malheurs n'empêchent pas les officiers subalternes & les soldats de se défendre avec plus d'intelligence, de suite & de fermeté qu'il n'étoit raisonnable de l'espérer. Les Irlandois, postés à la porte du Pô, se défendent sur-tout avec une vigueur extrême, & embarrassent le plus Eugène. Il leur envoie Magdonel, un de leurs compatriotes, qui leur parle en ces termes: » Monsieur le prince Eugène m'envoie » ici pour vous dire que, si vous » voulez changer de parti & passer » dans celui de l'empereur, il vous » promet une paie plus forte, & des » pensions plus considérables que » vous n'avez en France. L'affection » que j'ai pour toutes les personnes » de ma nation en général, & pour » vous, messieurs, en particulier,

» m'oblige de vous exhorter à ac-
» cepter les offres que vous fait ce
» général : si vous les refusez, je ne
» vois pas comment vous pourrez
» échapper à une perte certaine.
» Nous sommes maîtres de la vil-
» le, à l'exception de votre poste ;
» c'est pourquoi son altesse n'attend
» que mon retour, pour vous attaquer
» avec la plus grande partie de ses
» forces, & pour vous tailler en piè-
» ces, si vous rejettez ses offres.

» Monsieur, répond le comman-
» dant des Irlandois, si son altesse
» attend votre retour pour nous
» attaquer & nous tailler en pièces,
» il y a apparence qu'elle ne le fe-
» ra de long-temps ; car, nous al-
» lons pourvoir à ce que vous ne re-
» tourniez pas sitôt. Pour cet effet, je
» vous arrête prisonnier, ne vous
» regardant plus comme le député
» d'un grand général, mais comme
» suborneur. C'est par cette condui-
» te que nous voulons mériter l'es-
» time du prince qui vous a envoyé,

» & non par une lâcheté & une tra-
» hison indigne de gens d'honneur. «
Vie du prince Eugène.

A ces mots, le combat recommence avec plus de fureur que jamais. Eugène, ne voyant pas revenir Magdonel, comprend qu'il a été arrêté. Surpris de la hardiesse & de l'obstination des Irlandois, il pense à un autre moyen pour les obliger à mettre bas les armes. Il va trouver Villeroi. *Vous avez, monsieur, lui dit-il, traversé la ville, & vous devez avoir remarqué que nous en sommes les maîtres. Vous avez encore quelques tirailleurs sur le rempart; si cela continue, ils m'obligeront enfin à les faire passer tous au fil de l'épée.* Le maréchal, qui démêle aisément que les affaires d'Eugène prennent une mauvaise tournure, & que ce qu'il affecte de mépriser lui est très-redoutable, répond froidement & sagement : *J'ai le malheur de n'être pas libre; ainsi je n'ai*

plus rien à ordonner. Folard, commentaires ſur Polybe.

Eugène, ayant perdu ſon temps auprès de Villeroi, fait une nouvelle tentative contre les Irlandois. Le baron de Fréiberg eſt chargé de cette attaque. Mahoni, qui commande un bataillon de Dillon, ſaiſit la bride du cheval de cet officier en diſant : *Bon quartier pour monſieur de Fréiberg*. Mais celui-ci le regardant avec mépris : *Ce n'eſt pas aujourd'hui*, replique-t-il, *un jour de clémence ; faites votre devoir, je ferai le mien.* Comme il achève ces mots, on fait une décharge ſur lui qui l'étend ſur le carreau. *Vie du prince Eugène.*

Alors les Impériaux, voyant qu'ils ſont hors d'état de ſoutenir leur entrepriſe, l'abandonnent à l'entrée de la nuit, après s'être battus toute la journée. Deux jours après on prend dans les caves plus de cent cinquante Allemands qui, croyant

la ville prise, s'étoient établis dans le lieu qui leur plaisoit le plus, & si bien établis, qu'on eût bien de la peine à les en retirer dans l'état où ils étoient. *Folard, commentaires sur Polybe.*

» Jamais ville n'avoit été surprise
» avec plus de sagesse, ni défendue
» avec tant de valeur. La garnison
» étoit d'environ cinq mille hom-
» mes. Le prince Eugène n'en avoit
» pas encore introduit plus de qua-
» tre mille : un gros détachement
» de son armée devoit arriver par
» le pont du Pô ; les mesures étoient
» bien prises. Un hasard les dérangea
» toutes. Ce pont du Pô, mal gardé
» par environ cent soldats François,
» devoit être d'abord saisi par les
» cuirassiers Allemands, qui, dans
» l'instant que le prince Eugène en-
» tra dans la ville, furent comman-
» dés pour aller s'en emparer. Il fal-
» loit pour cet effet, qu'étant en-
» trés par la porte du nord, voisine
» de l'égoût, ils sortissent sur le

» champ de Crémone du côté du » midi par la porte du Pô, & qu'ils » couruſſent au pont. Ils y alloient. » Le guide qui les conduiſoit eſt tué » d'un coup de fuſil tiré d'une fe- » nêtre. Les cuiraſſiers prennent une » rue pour une autre; ils allongent » leur chemin. Dans ce petit inter- » valle de temps, les Irlandois » ſe jettent à la porte du Pô; ils » combattent & repouſſent les cui- » raſſiers. Le marquis De Prâlin pro- » fite du moment; il fait couper le » pont. Alors le ſecours que l'en- » nemi attendoit ne put arriver, » & la ville eſt ſauvée. « *Siècle de Louis XIV.*

Mahoni eſt envoyé à la cour de France pour rendre compte des détails de la journée de Crémone. Lorſqu'il a fini de parler, Louis lui dit: *Vous ne me parlez pas de mes Irlandois vos braves compatriotes.* *Sire*, répond ce brave & modeſte officier, *ils ont ſuivi l'exemple des ſujets de votre majeſté.*

Louis XIV, qui étoit dans l'usage de faire la guerre avec une extréme vivacité, se conduisit foiblement au commencement de la guerre pour la succession d'Espagne. Sa circonspection fut poussée si loin, qu'il fut affiché, dans Vienne, qu'on donneroit vingt mille ducats à celui qui trouveroit les bras des François. Lorsque les Impériaux échouent à Crémone, par la valeur de la garnison, une grande princesse dit qu'il faut donner les vingt mille ducats au prince Eugène, parce qu'assurément il a trouvé ce qu'on cherchoit. *Campagnes de Vendôme.*

1702.

Le malheur arrivé à Villeroi ayant placé le duc De Vendome à la tête de l'armée des deux couronnes de France & d'Espagne, le nouveau général perd un temps précieux, qu'il auroit pu employer très-utilement. Toute l'Europe est étonnée de l'inaction de ce grand ca-

pitaine. Une lettre de Philippe V explique cette énigme.

» J'appréhende, lui dit, dans sa » lettre du 9 mai, ce prince peu » instruit de ses vrais intérêts, que » vous ne battiez les ennemis avant » mon arrivée. Je vous permets de » secourir Mantoue; mais demeurez-» en là, & attendez-moi pour le reste. » Rien ne peut mieux vous marquer » la bonne opinion que j'ai de vous, » que de craindre que vous n'en fas-» siez trop durant mon absence. « *Dumont, histoire militaire du prince Eugène.*

1702.

Le chevalier D'Avia, gentilhomme Bolonois au service de la maison d'Autriche, fait prendre à quatre cent cavaliers l'uniforme d'un régiment de l'armée de France, & traverse par les derrières du camp de Vendome, depuis le Parmesan jusqu'à Pavie, où il exige des contributions considérables. De-là il s'approche de

de Milan, se saisit d'une des portes au moment qu'on l'ouvre, pille quelques maisons voisines, & s'empare d'une recette des deniers publics, où il ne laisse pas la plus petite pièce de monnoie. Ce cuivre l'embarrassant, il le répand dans les rues, & le fait ramasser par les enfans qu'il force à crier, *Vive l'empereur*. Cette troupe, qu'on avoit cru Françoise jusqu'à cet instant, paroît alors ce qu'elle est réellement. On l'alloit charger, lorsqu'elle sort de la ville, prend le chemin du Bergamasque, &, à l'aide de quelques détours, regagne heureusement son camp. Les troupes des deux couronnes sont très-piquées de cette course; & le chagrin qu'elles en témoignent donne beaucoup d'éclat à la témérité de l'entreprise. *Mémoires de Saint-Philippe.*

1702.

L'armée des deux couronnes, après quelques opérations peu importan-

tes, ſe met en mouvement pour s'emparer de Luzara, jetter des ponts ſur le Pô, & établir une communication ſolide avec un gros corps de troupes qui eſt aux ordres du prince De Vaudemont le père. Comme la marche eſt dangereuſe, on prend d'abord les précautions uſitées à la guerre; on s'en relâche inſenſiblement, & on finit par une négligence extrême.

Cependant Eugène, toujours bien ſervi par ſes eſpions, s'étoit éloigné du Séraglio où on le croyoit encore, avoit paſſé le Pô avec une célérité extrême; & il étoit entre ce fleuve & le canal de Zéro, ſi bien caché, qu'il n'avoit été découvert par perſonne.

Il avoit compté que l'armée des deux couronnes, en arrivant, commenceroit par poſer les armes & ſe camper; qu'après cela la cavalerie iroit au fourage, & l'infanterie à la paille & à l'eau. Son deſſein étoit de ſaiſir cet inſtant pour attaquer, con-

vaincu qu'en marchant vivement à l'ennemi, dont il étoit fort près, il faifiroit toutes les armes aux faifceaux, beaucoup de chevaux au piquet, & qu'il remporteroit une victoire facile & décifive.

Malheureufement pour les combinaifons hardies & lumineufes de ce grand général, un officier François, qui étoit monté par pure curiofité fur la digue de Zéro, voit derrière la digue toute l'armée Allemande rangée en bataille. Cette découverte empêche la furprife, & eft fuivie de la bataille de Luzara, où aucun des deux partis n'eft proprement vaincu, & où ils acquièrent tous deux beaucoup de gloire. *Mémoires de Feuquières.*

Les François s'attribuent, avec plus de fondement que leurs rivaux, la victoire, parce qu'ils prennent Luzara après l'action. Un officier, envoyé à Louis XIV pour lui faire les détails de cette fanglante journée, s'embarraffe fi fort dans fon récit,

que madame la ducheſſe de Bourgogne, qui eſt fort jeune, ſe prend à rire de tout ſon cœur. Après qu'il a fini, il ſe tourne vers cette princeſſe, & lui dit gravement : *Eſt-ce que vous croyez, madame, qu'il eſt auſſi aiſé de raconter une bataille, qu'à M. De Vendôme de la gagner?* Jamais, peut-être, général n'a été mieux loué.

1702.

Philippe V fait donner, à Porto-Hercolé, au mont Philippe, & au fort de l'Etoile, du pain de munition à quelques chiens qui rodent au-tour de ces poſtes, & ſervent autant que les ſentinelles & les meilleures patrouilles. Au plus petit bruit des partis Autrichiens qui ſortent d'Orbitello ou du fort St. Etienne, ces chiens aboient avec tant de force, que la garniſon eſt très-bien avertie. Si des détachemens vont en parti, ces chiens les précèdent & découvrent toutes les embuſcades des

ennemis, ou indiquent le chemin qu'ils suivent après avoir été battus. *Réflexions militaires de Santacruz.*

1702.

M. le duc de Bourgogne commande en Flandres l'armée Françoise. Un vieux officier, qui connoît mieux son métier que les bienséanses, se met à la table de ce prince, sans en avoir obtenu la permission : on l'avertit de sa faute, & il en demande pardon. *Monsieur*, lui dit obligeamment le duc de Bourgogne, *vous souperez avec moi ; je vous apprendrai la cour, & vous m'apprendrez la guerre.*

1702.

Quelques maraudeurs François complottent, avant l'ouverture de la campagne, de surprendre le fort de Schenk, où les habitans du pays ont mis ce qu'ils ont de plus précieux. Pour réussir, les soldats se séparent en deux troupes, dont l'une feint

d'être Hollandoise. Elles marchent par différens chemins, & compassent si bien leur marche, qu'elles se rencontrent à la vue du fort. Elles paroissent se charger avec beaucoup d'animosité & de vigueur : les faux Hollandois plient, plusieurs se laissent tomber comme morts, le reste prend la fuite vers le fort, priant en Flamand qu'on leur sauve la vie. On leur ouvre la porte ; ils s'en rendent les maîtres, introduisent leurs camarades, & font un butin immense. *Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

1702.

Les Impériaux attaquent Landau. Mélac, officier très-âgé & distingué par beaucoup de belles actions, défend cette excellente place près de quatre mois, avec une intelligence & une fermeté extraordinaires. Le fameux comte De Grammont, qui est pour le moins aussi vieux, dit familièrement à Louis XIV, à peu

près de même âge. *Sire, il n'y a que nous autres cadets qui vallions quelque chose. Cela est vrai*, dit le roi: *mais, à notre âge, on n'a pas longtemps à jouir de la gloire.*

1702.

Le marquis De Villars attaque le prince Louis de Bade à Fredlinghen. La cavalerie Allemande avoit sa droite appuyée à une redoute, & sa gauche à un pays serré & impraticable, qui se trouvoit au pied d'une hauteur. Dans cette disposition, elle pouvoit attendre la charge de la cavalerie Françoise, dont la gauche auroit nécessairement essuyé le feu de l'infanterie & du canon de la redoute. Le commandant François lui ôte tous ces avantages par un mouvement habile, & qui est décisif. Prêt à charger, il craint de feindre de s'engager, & fait repasser sa première ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il vouloit se retirer sans combattre.

Les Impériaux, ſupérieurs de vingt eſcadrons, prenant ce mouvement pour un mouvement de crainte, marchent en avant, & s'ouvrent pour faire entrer leurs lignes redoublées dans la première & dans la ſeconde. Maignac profite avec toute la capacité poſſible de cette manœuvre, toujours dangereuſe près d'un ennemi qui veut combattre : il ſaiſit ce moment de déſordre, & charge ſi vivement & ſi à propos cette cavalerie, dans le temps qu'elle n'eſt point encore en bataille, qu'il renverſe la première ligne ſur les autres qui ſe forment, & les pourſuit près d'une lieue. *Mémoires de Feuquières,*

L'infanterie Françoiſe, de ſon côté, avoit pouſſé celle des Impériaux avec une valeur héroïque, l'avoit enfoncée pluſieurs fois,& l'avoit pourſuivie au travers d'un bois juſques dans la plaine qui eſt au-delà, lorſque quelqu'un s'aviſa de dire : *Nous ſommes coupés.* A l'inſtant toute cette infanterie victorieuſe, ſans

que perſonne l'attaque ni la ſuive, s'enfuit dans un déſordre affreux, repaſſe le bois & ne s'arrête que par-delà le champ de bataille. Villars & les autres généraux ne font que de vains efforts pour la ramener. La bataille étoit cependant gagnée, & la cavalerie Françoiſe avoit mis en déroute la cavalerie Allemande ; ainſi l'on ne voyoit plus d'ennemis.

Il paroit bien extraordinaire que les mêmes hommes, qui viennent de combattre avec tant d'ardeur & de ſuccès, ſoient ſubitement ſaiſis d'une terreur panique, & qu'ils perdent le jugement au point de ne pouvoir pas revenir du trouble de leurs ſens : toutefois l'hiſtoire fournit beaucoup de pareils exemples. Ces obſcurités, ces variétés du cœur humain, doivent être le ſujet de profondes réflexions pour un général d'armée. *Rêveries du maréchal De Saxe.*

1702.

LES Anglois attaquent Cadix.

Comme il faut de la vigueur pour forcer un poste si avantageux, le général des assaillans croit devoir les encourager par une harangue : elle est courte & singulière. *Anglois*, leur dit-il, *qui mangez tous les jours du bon bœuf & de la bonne soupe, souvenez-vous bien que ce seroit le comble de l'infamie de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols qui ne vivent que d'oranges & de citrons.* Ces expressions, qui manquent d'élévation, mais qui sont vives, naturelles & raisonnables, font une impression singulière. *Le Clerc.*

1702.

» CHARLES XII, de tous côtés
» vainqueur d'Auguste, investit
» Thorn, ville de la Prusse-Royale.
» En attendant qu'il lui vînt du ca-
» non, il se posta à quelques milles
» de la place : il s'avançoit souvent
» trop près des remparts, pour la re-
» connoître. L'habit simple qu'il
» portoit toujours lui étoit, dans ces

» promenades dangereuſes, d'une » utilité à laquelle il n'avoit jamais » penſé : il l'empêchoit d'être remar» qué, & d'être choiſi par les enne» mis qui euſſent tiré à ſa perſonne.

» Un jour s'étant avancé fort près » avec un de ſes généraux, nommé » Lieven, qui étoit vêtu d'un ha» bit bleu galonné d'or, il craignit » que ce général ne fût trop apper» çu. Il lui ordonna de ſe mettre » derrière lui, par un mouvement » de cette magnanimité qui lui étoit » ſi naturelle, que même il ne faiſoit » pas réflexion qu'il expoſoit ſa vie » à un danger manifeſte, pour ſau» ver celle de ſon ſujet. Lieven, » connoiſſant trop tard ſa faute d'a» voir mis un habit remarquable, » qui expoſoit auſſi ceux qui étoient » auprès de lui, & craignant égale» ment pour le roi, en quelque place » qu'il fût, héſitoit s'il devoit obéir. » Dans le moment que duroit cette » conteſtation, le roi le prend par le » bras, ſe met devant lui & le cou-

» vre. Au même inſtant une volée
» de canon, qui venoit en flanc,
» renverſe le général mort, ſur la
» place même que le roi quittoit à
» peine.

» La mort de cet homme, tué
» préciſément au lieu de lui, & par-
» ce qu'il l'avoit voulu ſauver, ne
» contribua pas peu à l'affermir dans
» l'opinion, où il fut toute ſa vie,
» d'une prédeſtination abſolue ; &
» lui fit croire que ſa deſtinée, qui
» le conſervoit ſi ſingulièrement, le
» réſervoit à l'exécution des plus
» grandes choſes «. *Hiſtoire de Charles XII.*

1702.

CHARLES XII attaque & bat, à Pultousk en Pologne, les troupes de Saxe, commandées par le welt-maréchal Steinau. Le haſard fait que le même jour on joue, à Marienbourg, une comédie qui repréſente un combat entre les Saxons & les Suédois, au déſavantage des der-

niers. Charles, inftruit peu après de cette particularité, dit froidement : *Je ne leur envie point ce plaifir là. Que les Saxons foient vainqueurs fur le théâtre, pourvu que je les batte en campagne.* Nordberg, hiftoire de Charles XII.

1702.

LES Ruffes attaquent Notebourg, place forte & importante, fituée dans une ifle du lac Ladoga. Après qu'elle a été battue, nuit & jour, par une artillerie formidable, pendant près d'un mois, on monte à l'affaut par trois endroits différens. C'eft fur la brèche que fe fait la capitulation; & cependant elle eft très-honorable pour les affiégés. Le colonel Slippembac exige, avant de la figner, qu'on permette à deux officiers Suédois du pofte le plus voifin, de venir voir l'état des chofes, afin qu'ils puiffent certifier à Charles XII que quatrevingt-trois combattans ne fe font rendus, à une

armée entière, que lorſqu'il leur a été tout-à-fait impoſſible de combattre plus longtemps.

Pierre I récompenſe magnifiquement ceux de ſes officiers & de ſes ſoldats qui ſe ſont diſtingués pendant le ſiège. Il veut, au contraire, qu'on crache au viſage de ceux qui ont fui à un aſſaut. Après cette confuſion, il leur fait caſſer la tête. *Hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous Pierre le grand.*

1703.

Vingt-cinq ou trente mille Ruſſes attaquent en Finlande quatre mille Suédois, ſi bien poſtés, & qui ſe battent avec tant d'ordre & de réſolution, qu'ils repouſſent les aſſaillans. Les fuyards, reçus à coup de fuſil par ordre du prince Menzikoff, leur général, ſe rallient, & fondent avec tant d'impétuoſité ſur leurs vainqueurs, qu'ils les font plier & les forcent à la retraite. Menzikoff ſe ſert dans la ſuite fort ſouvent

d'une méthode qui lui a si bien réussi, & parvient à faire combattre de pied ferme ses compatriotes contre les Suédois. Il ne seroit pas absurde de dire que telle est l'origine de l'habitude qu'ont contractée les Russes de se faire tuer les uns sur les autres, plutôt que de reculer d'un pas. *Histoire de Pierre I.*

1703.

Le prince Menzikoff commande une armée Russe, où, par sa négligence, il s'est glissé des abus énormes. Un officier Allemand, indigné de ces désordres, en avertit Pierre I, qui traite très-durement son favori. Menzikoff se donne tant de mouvemens, qu'il parvient à connoître son accusateur, auquel il parle en ces termes : *Il faut que vous soyez un homme bien estimable, pour avoir mieux aimé vous exposer à mon ressentiment, que de laisser ignorer au czar une chose qui l'intéressoit. Soyez mon ami ; aidez-moi de vos lumières, & acceptez*

un présent de deux mille ducats comme une marque de mon estime. Mémoires de Russie.

1703.

Pierre I, qui a commencé depuis quelque-temps la construction de S. Péterſbourg ſur la mer Baltique, pouſſe cet important établiſſement avec toute l'activité & la conſtance de ſon génie. Un jour qu'on entretient Charles XII des ſuites que peut avoir cette fondation : *Laiſſons*, dit-il avec cette hardieſſe qui fait le fond de ſon caractère, *laiſſons le czar s'amuſer à bâtir des villes, & réſervons-nous la gloire de les prendre.* Hiſtoire de Pierre I.

1703.

» Le baron D'Asfeld me raconta, » peu de temps avant ſa mort, qu'en » 1689, étant revenu de Hongrie, » où il avoit commandé un corps » de deux mille hommes, envoyé » par le roi de Suède au ſecours

» de l'empereur contre les Turcs,
» M. De Louvois le queſtionna fort
» ſur la manière dont la guerre ſe
» faiſoit en ce pays là : qu'à cette
» occaſion, il dit, entre autres cho-
» ſes, à M. De Louvois, que l'em-
» pereur avoit ôté les piques à ſes
» troupes, & avoit donné des mouſ-
» quets à toute l'infanterie : que ce
» qui avoit déterminé ce prince à ce
» changement, étoit que les Turcs
» ſçavoient bien mieux manier le
» ſabre que les Chrétiens ; qu'ils s'en
» ſervoient avec ſuccès contre les
» piques ; & que d'ailleurs, ils ap-
» préhendoient beaucoup le feu :
» que, pour cette réflexion, l'empe-
» reur avoit pris ſon parti ; qu'il
» avoit aboli les piques pour aug-
» menter le nombre des mouſque-
» taires, &, par conſéquent, mul-
» tiplier le feu. Que, par la même
» raiſon, dans les combats, on ſer-
» roit plus qu'auparavant les batail-
» lons & les eſcadrons, & qu'on
» laiſſoit entre eux moins d'inter-

» valle, pour empêcher que les Turcs
» ne pussent les prendre si aisément
» en flanc quand on se méloit.

» Il m'ajouta que M. De Louvois
» avoit fort goûté ces raisons, &
» quelques autres qu'il lui apporta
» contre l'usage des piques : que
» ce ministre en parla au roi ; qu'il
» en fut ébranlé, mais qu'il ne put
» se résoudre à faire un changement
» de cette conséquence ; & que M.
» De Louvois n'insista pas davan-
» tage, n'osant se charger des évé-
» nemens, au cas qu'il arrivât quel-
» que malheur de cette nouvelle
» disposition. Qu'une chose qui ar-
» riva à la bataille de Fleurus, en
» 1690, réveilla cette pensée ; c'est
» qu'on eut beaucoup moins de
» peine à venir à bout de quelques
» bataillons Hollandois qui avoient
» des piques, que de quelques batail-
» lons Allemands qui n'en avoient
» point ; & cela à cause de leur grand
» feu.

» La chose en demeura là pour

» lors. Voici ce que j'ai sçu d'ailleurs
» & d'aussi bonne part. Monsieur De
» Catinat, faisant la guerre dans les
» Alpes aux Barbets, ôta les piques
» à ses soldats, parce qu'elles étoient
» moins propres pour ces combats
» de montagne, & que le grand feu
» y étoit beaucoup plus utile; que
» l'on continua à en user de même
» dans les guerres d'Italie, parce que
» le pays, qui est fort coupé, ne per-
» mettoit pas de s'étendre beaucoup
» en plaine; qu'enfin le roi, dans la
» suite, ayant consulté plusieurs gé-
» néraux d'armée qui ne furent pas
» tous d'un même avis, & ayant
» pesé les raisons de part & d'autre,
» il s'en tint au sentiment de mon-
» sieur le maréchal De Vauban, qui
» étoit d'abolir les piques, contre
» celui de monsieur D'Artagnan,
» depuis maréchal de France sous
» le nom de Montesquiou, & alors
» major des Gardes-Françoises;
» qu'en conséquence, l'an 1703, le
» prince fit une ordonnance par la-

» quelle toutes les piques furent
» abolies dans l'infanterie, & qu'on
» y substitua des fusils. C'est là l'é-
» poque de ce changement général
» & un des plus considérables qui
» se soit fait depuis longtemps dans
» la milice Françoise.

» On a cru pouvoir suppléer au
» défaut des piques par la baïon-
» nette au bout du fusil. Cette ar-
» me est très-moderne dans les trou-
» pes. Je crois que le premier corps
» qui en ait été armé c'est le régi-
» ment des fusiliers, créé en 1671
» & appellé depuis *Régiment royal*
» *d'artillerie*. Quoique l'usage ordi-
» naire de la baïonnette au bout du
» fusil soit aussi récent que je viens
» de le dire, l'idée en étoit venue
» auparavant à quelques officiers
» d'armée qui l'avoient mise en pra-
» tique «. *Daniel, histoire de la milice Françoise.*

1703.

Le régiment du Maine se couvre

de gloire au combat d'Ekeren, à quelques lieues d'Anvers, que le maréchal De Boufflers & le marquis De Bedmar gagnent contre le baron D'Obdam. Ce corps, ayant forcé un défilé, se trouve exposé à un terrible feu des alliés, qui tirent à couvert de derrière une digue. Il se jette dans le canal qui le sépare d'eux, ayant de l'eau jusqu'au cou. Il n'a pas plutôt franchi ce pas dangereux, qu'il est chargé par un gros de cavalerie. Alors la troupe se sépare en pelotons, qui, sans branler, tirent sur cette cavalerie. Le colonel y périt avec trente officiers, mais sans que le régiment perde un pouce de terrein. Les balles manquant à quelques soldats, ils arrachent les boutons de leurs habits pour y suppléer; &, au lieu de dépouiller les alliés qui sont tués, ils se contentent de prendre leur poudre dont ils commencent à manquer. On voit des tambours quitter leurs caisses pour charger. Enfin le régiment est presque détruit sans pouvoir être for-

cé. *Histoire du régiment du Maine.*

1703.

Le maréchal De Tallard, qui assiège Landau, est averti que les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, viennent l'attaquer dans ses lignes. Il prend sur le champ son parti, va au devant d'eux, les joint sur les bords du Spirbak, les attaque la baïonnette au bout du fusil, les bat à platte couture, & obtient tous les trophées qui suivent la victoire la plus décidée. Son caractère avantageux lui fait gâter une action si brillante par une lettre follement hyperbolique. *Nous avons pris plus de drapeaux & d'étendards*, écrit-il à Louis XIV, *que votre majesté n'y a perdu de soldats.* Folard, commentaires sur Polybe.

1703.

Lorsque le maréchal De Villars, parti d'Alsace pour joindre l'électeur de Bavière, approche de Kentzin-

gen, quelques religieux lui apportent des contributions. Il les renvoie, avec ordre de dire à la garnison de mettre bas les armes, sous peine d'être passée au fil de l'épée; & que, si elle ose tirer un seul coup, tout sera mis à feu & à sang dans la ville. Le commandant, intimidé par ces menaces, se rend sans coup férir. On trouve dans la ville, qui est assez bien fortifiée, outre une nombreuse artillerie, beaucoup de munitions de guerre & de bouche.

Villars, qui a le bon esprit de communiquer volontiers ses lumières, dit aux officiers généraux en partant de Kentzingen. » Avouez, messieurs,
» que, si cette place ne se fût pas ren-
» due, il nous eût été impossible de
» la prendre, n'ayant pas du canon;
» & nous n'aurions pu aller, par
» conséquent, plus loin. Il faut quel-
» quefois que la hardiesse supplée
» aux forces. Des menaces, faites à
» propos à un ennemi qui se croit
» supérieur & hors d'insulte, ne

» peuvent que le surprendre, & lui » donner souvent des allarmes qui » l'obligent à accorder des choses » qu'on ne sçauroit obtenir autre- » ment «. *Mémoires du maréchal De Villars.*

1703.

Le comte De Styrum, avec un corps de vingt mille hommes, va joindre le prince Louis de Bade qui est à Donavert. *Il faut*, dit le maréchal De Villars à l'électeur de Bavière, *il faut prévenir cette jonction, tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'électeur temporise : il veut conférer avec ses généraux & avec ses ministres. *C'est moi qui suis votre ministre & votre général*, continue Villars : *vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* L'électeur, occupé du danger de ses états, recule encore. *Eh bien !* dit Villars, *si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les François.*

Le

Le prince, entraîné par la vivacité Françoise, attaque, avec Villars, Styrum sur les hauteurs d'Hochſtet. Ce général de l'empereur eſt battu, & auroit été totalement détruit ſi les meſures priſes contre lui n'avoient pas été totalement déconcertées. Il s'étoit poſté entre l'armée de l'électeur & cinq ou ſix mille François commandés par le marquis D'Uſſon. Ce corps devoit attaquer les troupes Impériales en queue, dans le temps que l'électeur les attaqueroit de front : il avoit ordre de marcher lorſqu'il entendroit trois coups de canon. Le comte De Styrum, ſçachant qu'on vient à lui, fait tirer le même nombre de coups, pour raſſembler les fourageurs. Le commandant François croit que c'eſt le ſignal convenu : il ſort de ſes retranchemens & exécute ſes ordres. Le général Autrichien ſe porte ſur lui avec toutes ſes forces, & l'oblige à s'éloigner, après lui avoir tué bien du monde. Cette mépriſe fait voir de

quelle conséquence il est de donner des signaux qui ne puissent pas être équivoques. *Mémoires du maréchal De Villars.*

1703.

L'ARCHIDUC CHARLES, que les alliés se proposent de placer sur le trône d'Espagne, s'étant rendu à Dusseldorp, Marlborough va lui faire visite. Le prince ôte son épée de son côté; &, la donnant au général Anglois, lui dit en François: *Milord, je n'ai pas honte de dire que je suis un pauvre prince, & que je n'ai que la cappe & l'épée. La dernière n'est pas devenue pire, parce que je l'ai portée un jour.* Le Clerc, annales des Provinces-Unies.

1704.

LE roi de Portugal s'étant joint aux ennemis de Philippe V, Berwick est chargé de défendre l'Espagne de ce côté-là. Il campe avec un foible corps de troupes sur la rivière

de Sabugal, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois veulent passer avec des forces considérables. A peine se sont-ils mis en mouvement, qu'on démêle dans leur contenance un air d'effroi qui est suivi d'une retraite faite avec beaucoup de précipitation. Ils sont poursuivis; & on apprend avec étonnement des prisonniers la raison d'une conduite si extraordinaire. Voici les propres expressions du seul historien qui ait recueilli ce fait merveilleux.

» Saint Antoine de Padoue est le
» patron du royaume de Portugal,
» & les Portugais ont une grande
» dévotion à ce saint, à qui ils se
» croient redevables du gain de plu-
» sieurs batailles. Ils prétendent que,
» lorsqu'ils secouèrent le joug de la
» domination Espagnole pour se sou-
» mettre à la maison de Bragance, ils
» eurent des preuves certaines que ce
» saint les protégeoit & les favorisoit.
» Ils demandèrent alors à leur roi
» que saint Antoine de Padoue fût

» déclaré pour toujours généralissime
» de leurs armées ; & le roi se vit
» comme forcé de satisfaire leurs de-
» sirs. Il fit assembler son conseil,
» auquel furent appellés tous les
» grands du royaume : on proposa
» la demande de la nation.
» Il y en eut qui représentèrent
» que, saint Antoine n'ayant jamais
» servi dans les armées pendant sa
» vie, on ne pouvoit lui donner ce
» grade après sa mort ; qu'il suffisoit
» qu'il fût le patron & le protecteur
» du Portugal pour l'être aussi des
» troupes. Cette raison ne contenta
» pas la nation : elle persista dans sa
» demande. Le roi, pour contenter
» tout le monde, se détermina à
» faire passer saint Antoine par tous
» les grades militaires, pour le faire
» arriver enfin à celui de généralis-
» sime.
» Pour cet effet, il fit une promo-
» tion d'officiers généraux, dans la-
» quelle S. Antoine fut fait brigadier
» des armées; ensuite, à une seconde,

» il fut fait maréchal de camp ; &, » à une troisième, lieutenant-général. » Après quoi, il fut déclaré à perpétuité généralissime des armées » Portugaises. On composa sa maison, on nomma ses officiers, & » il fut ordonné qu'on porteroit à » l'armée le buste de ce saint, pour » être toujours à côté du général, » & que l'ordre seroit donné en son » nom. La chose s'est toujours pratiquée depuis.

» Lors donc que les ennemis » étoient sur le bord de la rivière » prêts à passer, un boulet de canon » emporta le buste du saint. Les Portuguais consternés, comme des » troupes qui perdent un général en » qui elles ont mis toute leur confiance, prirent l'allarme, & ne songèrent plus qu'à se sauver. Le roi » de Portugal eut beau faire, il ne » put jamais les rassurer ni les rallier. » Il fallut se laisser entrainer au torrent. Mais, chagrin de cette espèce de déroute, le roi quitta une

» armée dont il étoit mécontent, & » retourna à Lisbonne. « *Mémoires de Berwick.*

1704.

LORSQUE Philippe V va se mettre à la tête de l'armée qui doit s'opposer aux Portugais, devenus ses ennemis, on fait sonder les chemins où il doit passer, par un guide fidèle & intelligent. Lorsque cet Espagnol s'est acquitté de sa commission, on lui offre deux pistoles qu'il refuse noblement : *Quoi ! dit-il, mon souverain expose sa vie pour la défense de l'état, & je n'y contribuerois pas autant que ma situation me le permet ; on ne reprochera jamais cette bassesse à ma mémoire.* Lettres curieuses.

1704.

LES Castillans assiègent Castel-David, petite ville de Portugal, peu éloignée du Tage. Quoique cette place soit défendue par un bataillon Anglois & deux bataillons Portugais,

le gouverneur croit devoir capituler, & consent à se rendre à discrétion. Le commandant Anglois, indigné de cette lâcheté, ordonne à ses soldats, qui bordent une partie du rempart, de prendre les armes : ils font ferme, & empêchent les grenadiers Espagnols de se saisir des portes. Les Portugais, qui veulent sauver la ville du pillage, & qui sont maîtres du château, où ils ont eu défense de laisser entrer les Anglois, leur font entendre qu'ils se joindront aux assiégeans pour les forcer, & ils prennent déjà des mesures pour exécuter leurs menaces. Le bataillon prend une résolution des plus hardies ; il marche au château, & en chasse les Portugais, qui, en se retirant, jettent toutes les poudres dans un puits. Ainsi, par le défaut de munitions, cette généreuse troupe, trahie & abandonnée, se voit obligée de se rendre prisonnière de guerre. *Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras.*

1704.

L'amiral Anglois Rook, qui a échoué dans tous les projets qu'il a formés contre la côte d'Espagne, passant devant Gibraltar, y jette par hasard quelques bombes qui n'y font aucun mal. Quelques déterminés matelots veulent essayer si un coup de main ne réussira pas mieux. D'après cette fantaisie, ils grimpent sur des rochers, qu'on a cru jusqu'alors inaccessibles, & trouvent, quand ils sont arrivés au sommet, les femmes de la ville qui sont venues, suivant leur coutume, implorer la protection de la sainte vierge dans une chapelle qui lui est dédiée. Ils saisissent ces femmes; & la crainte de ce qui peut & doit naturellement leur arriver, détermine la place à se rendre. Elle est depuis restée à l'Angleterre; & a été souvent une occasion de guerre, & toujours un sujet de chagrin pour l'Espagne. *Mémoires de Burnet.*

1704.

La grande alliance se trouvant dans la nécessité de faire agir dans le centre de l'Allemagne la principale masse de ses forces, afin d'empêcher la ruine totale des provinces héréditaires de la maison d'Autriche, Marlborough part des Pays-Bas avec les Anglois & les Hollandois, & joint les Impériaux sur le Danube. Eugène, étonné de l'état brillant des troupes après une marche difficile & longue, s'écrie : *Milord, je n'ai jamais vu de meilleurs chevaux, des soldats mieux vêtus & mieux équipés; tout cela néanmoins se peut avoir pour de l'argent ; mais on n'achete pas l'air assuré que l'on voit sur leurs visages. Si ce que vous dites est vrai*, dit Marlborough, *c'est vous qui leur inspirez la fière contenance qu'ils font paroître.* Le Clerc, annales des Provinces-Unies.

La réunion de toutes ces armées oblige la France d'envoyer en Ba-

vière des secours considérables. Tallard, qui est en Alsace, est chargé de les y mener. Comme tous les passages sont fermés, il fait demander aux Suisses la permission de passer sur leur territoire. Cette prière est rejettée avec beaucoup de hauteur : & Puysieulx, ambassadeur de France, soutient vivement qu'il ne convient pas de se brouiller avec de tels alliés dans cette occasion. Tallard répond qu'il est bien fâché de ne pouvoir exécuter ses ordres, sans violer le territoire de la république ; mais il assure que son armée observera une si exacte discipline, qu'on n'aura aucun sujet de s'en plaindre. Cette négociation devient publique, & détermine les Impériaux à porter leurs principales forces de ce côté-là. Alors le général François passe sous le canon de Fribourg, où on n'a pris aucunes mesures pour l'arrêter ; &, sans avoir trouvé d'autres difficultés que celles de chemins fort inégaux, il fait sa jonction., que beaucoup de person-

nes, mêmes éclairées, avoient jugée impraticable.

Un de ses torts est de prendre en arrivant un air de libérateur. Cette présomption le brouille avec Marsin, qui a remplacé Villars auprès de l'électeur de Bavière. L'indisposition des chefs passe aux soldats. L'aigreur est portée à son comble par l'inconsidération d'un officier considérable du corps de Tallard. Lorsqu'il arrive à la tête de quelques troupes, on lui crie de l'armée de Marsin : *Qui vive? France*, répond-il, *& les plus braves des François.* Depuis cette insulte, l'animosité est extrême & générale. Loin de se réunir, les deux armées marchent à l'ennemi séparément. Eugène & Marlborough profitent à Hochstet en grands capitaines des fausses manœuvres qu'une telle disposition des esprits occasionne : ils remportent une victoire des plus complettes. *Hommes illustres de la France.*

L'action se passe dans les mêmes

campagnes où Villars a remporté une victoire sur Styrum un an auparavant. Il étoit dans les Cévènes, où les Huguenots, poussés au désespoir, avoient pris les armes. » Je » sçais qu'ayant reçu une lettre de » l'armée de Tallard, écrite la veille » de la bataille, par laquelle on lui » mandoit la disposition des deux » armées, & la manière dont le maréchal De Tallard vouloit combattre, il écrivit au président De » Maisons, sont beau-frère, que, si » le maréchal De Tallard donnoit » bataille en gardant cette position, » il seroit infailliblement défait. On » montra la lettre à Louis XIV. « *Siècle de Louis XIV.*

Tallard est cruellement puni de son orgueil, sans en être corrigé. Fait prisonnier dans l'action, il est mené au général Anglois, naturellement poli, & qui n'oublie rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débite sur l'inconstance de

la fortune, dit à Marlborough, avec une impatience très-déplacée : *Tout cela n'empêche pas que votre grandeur n'ait battu les plus braves troupes du monde. J'eſpère*, replique milord, *que votre grandeur exceptera celles qui les ont battues.* Vie du prince Eugène.

L'armée de Tallard battue, celle de Marſin, qui a d'abord combattu avec avantage contre Eugène, mais qui a enfin du deſſous, eſt obligée de faire ſa retraite. Tous les généraux oublient un corps de plus de douze mille hommes poſté dans le village de Blenheim. Tallard offre de donner ordre à ces troupes de ne point tirer, ſi on veut les laiſſer aller. Marlborough répond froidement au lord Tunbridge, un de ſes aides de camp, qui s'eſt chargé de cette négociation : *Je ſuis ſurpris que M. De Tallard ne ſçache pas, qu'étant priſonnier, il n'a rien à commander.* Le Clerc ; annales des Provinces-Unies.

» Sivières, brigadier, qui étoit » poſté dans ce village, tente alors

» un coup hardi. Il crie aux officiers
» d'Artois & de Provence, de mar-
» cher à lui. Plusieurs officiers, mê-
» me des autres régimens, y accou-
» rent. Ils fondent sur l'ennemi,
» comme on fait une sortie dans
» une place assiégée, mais après la
» sortie, il faut rentrer dans la pla-
» ce. Un de leurs officiers, nommé
» Desnonvilles, revient à cheval un
» moment après dans le village avec
» milord Orknay D'Hamilton :
» *Est-ce un Anglois prisonnier que*
» *vous nous amenez?* lui dirent les
» officiers en l'entourant. *Non,*
» *messieurs, je suis prisonnier moi-*
» *même, & je viens vous dire qu'il*
» *n'y a d'autre parti pour vous que*
» *de vous rendre prisonniers de guer-*
» *re : voilà le comte D'Orknay qui*
» *vous offre la capitulation.* Toutes
» ces vieilles bandes frémirent; Na-
» varre déchira & enterra ses dra-
» peaux; mais enfin, il fallut plier
» sous la nécessité, & cette armée
» se rendit sans combattre. Milord

» Orknay m'a dit que ce corps de » troupes ne pouvoit faire autre- » ment dans sa position gênée. « *Siècle de Louis XIV.*

Le marquis De Silli est envoyé par Tallard pour informer Louis XIV des malheurs de cette journée, dont il charge la cavalerie. Silli ajoute faussement, on ne sçait par quel motif, que la déroute a commencé par la gendarmerie. Le roi, par un de ces premiers mouvemens qu'il ne faudroit jamais écouter, casse plusieurs officiers de ce corps. Ils allèguent en vain les meilleures raisons pour leur justification; on ne leur répond que cette maxime des Romains, digne d'être appliquée à une troupe aussi nombreuse, aussi bien composée, aussi brave que la gendarmerie : *Il falloit battre l'ennemi, ou se faire tuer.* Hommes illustres de la France.

Louis soutient en public son malheur avec fermeté; mais il avoue, dans le particulier, qu'il ne s'est ja-

mais ſenti ſi ému. *Il faut s'humilier ſous la main de dieu*, lui dit madame De Maintenon. *Ah ! madame*, répond-il, *trente bataillons priſonniers de guerre.* Mémoires de Maintenon.

1704.

Tandis que l'Europe entière jouit de l'humiliation de Louis XIV, ce prince reçoit une conſolation fort rare. L'électeur de Bavière, fidèle à ſes engagemens, joint Villeroi avec les débris de l'armée : *Monſieur le maréchal*, lui dit-il en l'embraſſant, *les choſes ont tourné autrement que nous ne penſions ; mais cette criſe toute violente qu'elle eſt, n'apporte aucun changement dans mon cœur ; je me ſens toujours le même dévouement pour la France : je viens de lui ſacrifier mes états & ma famille ; je lui ſacrifierai, s'il le faut, ma vie.* Hiſtoire du prince Eugène.

1704.

Milord Clar, qui ſert en France,

ſe plaint à Chamillard, miniſtre de la guerre, d'avoir été oublié dans une promotion d'officiers généraux, faite peu après la bataille d'Hochſtet, où il s'eſt fort diſtingué, & où il a été bleſſé. Le miniſtre lui répond qu'on a été au plus preſſé, qui étoit de conſoler les malheureux, & que la valeur & l'intelligence des autres avoient été aſſez récompenſées par la gloire qui ſuit néceſſairement les actions diſtinguées. *Si vous vous conduiſez ſur ces principes*, lui dit l'illuſtre étranger, *je vous obligerai à me rendre juſtice ; car je me ferai battre, & je fuirai auſſi loin que je pourrai.* Folard, commentaires ſur Polibe.

1704.

Le roi des Romains, Joſeph, attaque Landau, que Tallard avoit repris après ſa victoire de Spire. Ce prince, trouvant le ſiège un peu long, fait dire dans la place, qu'il eſt temps de capituler. Lau-

banie, qui y commande, répond que sa garnison & lui désirent passionnément l'estime de sa majesté; qu'ils sçavent qu'elle ne l'accorde que difficilement, & qu'ils sont déterminés à se conduire en conséquence. *Il y a de la gloire à vaincre de pareils ennemis*, dit au prince De Bade le roi des Romains, charmé de cette réponse.

Laubanie tient parole, & fait une résistance qui étonne l'Europe. En vain des éclats de bombe lui jettent aux yeux tant de gravier, qu'il en perd sur le champ la vue: il paroît, quoiqu'aveugle, tel qu'il étoit auparavant, toujours intrépide, toujours d'une présence d'esprit étonnante, toujours inébranlable. Il se fait conduire sur les brèches, pour reconnoître, en les tâtant, le progrès du canon ennemi. Il ordonne des sorties; & les soldats, pleins d'admiration pour leur commandant, obéissent sans murmurer. La place n'est rendue qu'à des conditions honorables, &

après soixante - sept jours de tranchée ouverte. *Barre, histoire d'Allemagne.*

1704.

Pierre I, qui attaque Derpt, ville d'Estonie, intercepte une lettre qui lui apprend que les assiégés attendent de moment en moment un secours qui doit se jetter dans la place. Cette connoissance le détermine à donner à trois ou quatre de ses régimens des uniformes & des drapeaux Suédois. Le corps prétendu Suédois attaque les tranchées; les Russes, après les avoir défendues quelque temps, s'enfuyent : la garnison, qui ne se doute point du stratagême, sort pour achever la déroute. Alors, les vainqueurs & les vaincus se réunissent, fondent avec impétuosité sur des gens qui ne sont point préparés à les recevoir, & en font un grand carnage. Ce qui rentre dans la ville ne se trouve pas en état de la défendre, & est obligé

bientôt après de capituler. *Mémoires du règne de Pierre le Grand.*

1704.

Les Ruſſes emportent d'aſſaut la ville de Narva, défendue pour la Suède par le général Horn. Comme, malgré les ordres qu'on leur a donnés, ils mettent tout à feu & à ſang, Pierre I ſe jette au milieu d'eux l'épée à la main, & leur arrache les femmes & les enfans qu'ils veulent maſſacrer. Il tue de ſa main plus de cinquante de ces hommes féroces que l'ivreſſe du carnage rend ſourds à ſa voix. Enfin, il vient à bout de mettre un frein à la fureur & à la licence, & de raſſembler ſes ſoldats diſperſés.

Le vainqueur, couvert de pouſſière, de ſueur & de ſang, ſe rend à l'hôtel de ville, où les principaux habitans ſe ſont réfugiés. Son air menaçant & terrible effraye le peuple. Il poſe en entrant ſon épée ſur une table; &, adreſſant la parole à

la multitude consternée, qui attend dans le silence la décision de son sort : *Rassurez-vous*, dit il : *ce n'est point du sang des citoyens que cette épée est teinte, mais de celui des Russes que je viens d'immoler à votre conservation.* Histoire de Pierre I.

1705.

Le lord Galloway, avec une armée d'Anglois & de Hollandois, attaque Valencia d'Alcantara. Quoique Alphonse Madariaga n'ait qu'une garnison de trois cens hommes, il se défend avec une vigueur extraordinaire. Les assiégeans sont repoussés à quatre assauts avec une grande perte ; & ne forcent la brèche qu'au cinquième. Les Castillans continuent à se défendre de rue en rue, & ne se rendent, après avoir fait des prodiges de valeur, que lorsque le gouverneur a reçu trois coups de feu, qui le mettent hors d'état d'agir.

La ville, livrée à toutes les horreurs

d'une place emportée d'assaut, présente, dans moins de deux heures, un spectacle affreux. La plupart des hommes & des enfans sont massacrés. Les femmes, qui refusent de se livrer à la brutalité du soldat, ont le même sort ; & on n'épargne pas toutes celles qui sont foibles. Un prêtre, dans la persuasion qu'il arrêtera ces excès, court à l'église, en sort le saint sacrement à la main, & se présente aux vainqueurs. Ils tirent sur lui, le blessent à mort, lui arrachent le soleil, & foulent dans les boues l'hostie qui y est renfermée. De pareils actes, souvent répétés, servent admirablement la cause de Philippe V, & ruinent celles de son rival. *Mémoires de La Torre.*

La prise de cette place est suivie d'un événement assez singulier. Cent douze hommes, qui y avoient été pris, sont mis à la garde de trente cavaliers pour être conduits à Portalègre. Ces cavaliers, après quelques jours de marche, s'arrêtent pour

repaître dans une prairie, & mettent pied à terre sans prendre aucune précaution contre leurs prisonniers. Ceux-ci prennent leur parti sur le champ, se jettent sur leurs gardes, les désarment; &, prenant différentes routes, se sauvent, sans qu'on en puisse reprendre un seul. *Quincy, histoire militaire de Louis XIV.*

1705.

Le comte Atalaya, Portugais, attaque, avec un détachement Allemand qu'il commande, un petit nombre d'Espagnols retranchés, qui ne sont forcés qu'après la résistance la plus vive & la plus opiniâtre. *Je devrois*, dit Atalaya aux vaincus, *vous faire pendre pour avoir fait périr beaucoup de braves gens, en vous défendant contre les loix de la guerre avec trente hommes contre quatre cent.* Le commandant Espagnol, offensé de ces expressions peu mesurées, répond froidement : *Pardonnez-moi; j'ignorois que j'avois affaire*

à des Allemands ; je croyois n'avoir à combattre que des Portugais. Ce trait de mépris auroit été suivi de la mort de l'officier Espagnol, si les Allemands ne s'étoient opposés aux violentes résolutions du comte. *N.*

1705.

Les Allemands & les Anglois tentent la conquête de Barcelone pour l'archiduc. Péterborough, qui n'avoit jamais aimé cette entreprise & qui la voyoit traîner en longueur, donnoit déjà ordre à ses Anglois de se rembarquer, lorsqu'on lui annonce que le prince De Darmstadt, son rival, vient d'être tué. A cette nouvelle, il change de sentiment & presse la reddition d'une place dont personne ne peut partager la gloire avec lui. Le viceroi, homme foible, voyant un ennemi puissant au-dehors, & un peuple séditieux au-dedans, se détermine à se rendre.

» Il parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas

» pas encore ſignés, quand on en-
» tend tout-à-coup des cris & des
» hurlemens. *Vous nous trahiſſez*, dit
» le viceroi à Péterborough; *nous*
» *capitulons de bonne foi, & voilà vos*
» *Anglois qui ſont entrés dans ville par*
» *les remparts. Vous vous méprenez*,
» répondit milord Péterborough,
» *il faut que ce ſoient des troupes du*
» *prince De Darmſtadt. Il n'y a qu'un*
» *moyen de ſauver votre ville; c'eſt*
» *de me laiſſer entrer ſur le champ avec*
» *mes Anglois; j'appaiſerai tout, &*
» *je reviendrai à la porte achever la*
» *capitulation.*

» Il parloit d'un ton de vérité & de
» grandeur qui, joint au danger pré-
» ſent, perſuada le gouverneur. On
» le laiſſa entrer. Il court avec ſes
» officiers : il trouve des Allemands
» & des Catalans, qui ſaccagoient
» les maiſons des principaux ci-
» toyens; il les chaſſe; il leur fait
» quitter le butin qu'ils enlevoient; il
» rencontre la ducheſſe de Popoli
» entre les mains des ſoldats, prê-

» te à être déshonorée ; il la rend » à son mari. Enfin, ayant tout ap- » paisé, il retourne à cette porte, & » signe la capitulation. Les Espa- » gnols étoient confondus de voir » tant de magnanimité dans des An- » glois, que la populace avoit pris » pour des barbares impitoyables, » parce qu'ils étoient hérétiques. « *Siècle de Louis XIV.*

Peu d'hommes ont autant montré d'intrépidité que Péterborough. Quelqu'un le louoit un jour de ce que rien ne l'avoit jamais effrayé. *Montrez-moi*, dit-il, *un danger que je croie sérieux & inévitable; vous verrez que j'ai autant de peur qu'un autre.* Lettres de Pope.

1705.

Le prince Eugène, qui veut donner la main au duc de Savoye dont la situation devient de jour en jour plus périlleuse, attaque le pont que monsieur de Vendome a sur l'Adda. C'est là l'occasion de la sanglante

journée de Caſſano, où les François & les Eſpagnols achètent le champ de bataille par des ruiſſeaux de ſang. Il ſe répand à Verſailles que le général des Impériaux, qui n'eſt réellement que bleſſé, a été tué : *Quel dommage !* s'écrie héroïquement Louis XIV. *N.*

1705.

Marlborough, croyant qu'après le ſuccès d'Hochſtet, il peut tout entreprendre, forme le projet de pénétrer dans la Champagne. Villars, qu'on lui oppoſe, occupe le camp de Sirck preſque ſur les bords de la Moſelle, à une égale diſtance de Saar-Louis & de Thionville ; &, par ſon admirable poſition, réduit le général Anglois, quoiqu'à la tête de quatre vingt mille hommes, à l'impoſſibilité de rien entreprendre. Marlborough, déſeſpéré de cette inaction, s'en prend publiquement au général Allemand qui devoit le joindre, & ſe juſtifie auprès De Villars de ne

l'avoir pas attaqué. *Je décampe*, lui écrit-il, *sans ruse de guerre, plein d'estime pour vous, & fort fâché contre le prince De Bade.* Mémoires du maréchal De Villars.

1705.

Le comte De Thungen assiège Haguenau, défendu par Peri, officier François de réputation. Le gouverneur, après avoir fait une belle défense, voit avec chagrin qu'il est hors d'état de soutenir un assaut, & qu'il va être réduit à subir les loix du vainqueur. Un brave officier de sa garnison qui a tout examiné, & qui connoît parfaitement le pays, lui propose de forcer la chaussée de Saverne, qui est mal gardée par un ennemi qui ne se doute rien, & de se sauver par là avec honneur.

Peri trouve l'idée brillante & praticable. Il l'adopte; &, soit pour rendre son secret plus impénétrable, soit pour mieux connoître ses subalternes, soit enfin pour donner une

plus grande opinion de ſon courage, il aſſemble ſur le champ un conſeil de guerre. Il y dit qu'il eſt déterminé à périr ſur la brèche, qu'il ne doute pas que tout le monde ne penſe comme lui, & qu'on peut aller faire des diſpoſitions relatives à cette réſolution. Quoique cette harangue ſoit généralement blâmée, Peri tient bon & congédie l'aſſemblée. Il ne retient qu'un officier, qui a applaudi à ſon déſeſpoir, lui fait part du deſſein qu'il a de ſortir de la place, & le charge de l'arrière-garde.

La nuit eſt choiſie pour l'exécution d'un projet ſi hardi. Sous prétexte de l'extrémité où on ſe trouve, la garniſon eſt miſe ſous les armes dans les différens quartiers de la ville ; &, après avoir pris la précaution de laiſſer quelques tirailleurs du côté de la brèche, on ſort dans un grand ſilence, on ne trouve point d'obſtacle, & on arrive heureuſement à Saverne. Celui qui fait l'arrière-garde va par un autre chemin,

ſe jette dans les bois, & ſe retire avec le même bonheur.

Cette ruſe fait beaucoup d'honneur à Peri. Malheureuſement, pour avoir la gloire toute entière, il ne fait aucune mention de l'auteur & du conducteur de l'entrepriſe. Cette méthode, trop généralement pratiquée par les généraux, eſt une des plus lâches injuſtices qu'il ſoit poſſible de faire.

Sylla penſoit avec plus d'élévation. Ayant remporté une victoire ſignalée ſur Archélaus, il érigea, dit Plutarque, ſur le champ même de bataille, un trophée où étoit écrit en lettres Grecques : A LA VALEUR D'HOMOLOICHUS ET D'ANAXIMADUS ; deux hommes auxquels il devoit ce grand ſuccès. Ce qu'il y a de plus magnanime dans cette action, c'eſt que ces deux guerriers étoient Grecs & non Romains. *Folard, commentaires ſur Polybe.*

1705.

La princesse Lubomirski, qui est fort dans les intérêts & dans les bonnes graces du roi Auguste, prend la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désole la Pologne. Hagen, lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade, & se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle, de son argent comptant, objets extrêmement considérables. Charles XII, instruit de cette aventure, écrit de sa propre main à M. Hagen: *Comme je ne fais point la guerre aux dames, le lieutenant-colonel remettra, aussitôt ma présente reçue, sa prisonnière en liberté, & lui rendra tout ce qui lui appartient; &, si pour le reste du chemin elle ne se croit pas assez en sureté, le lieutenant-colonel l'escortera jusques sur la frontière de Saxe.* Nordberg, hist. de Charles XII.

1705.

Elsfbourg, capitaine dans le régiment de Creutz, cavalerie Suédoife, eft attaqué près des bords de la Viftule, par vingt-huit compagnies Polonoifes, & deux cens dragons Allemands. Cet officier, qui n'a que fa compagnie, fe retire dans un cimetière, & s'y défend avec tant de bravoure, que les affaillans font contraints de jetter du monde dans les maifons voifines pour faire feu fur fa troupe. Alors Elsfbourg, fortant du cimetière, fe fait jour au travers des Polonois, va brûler les maifons d'où on tire fur lui; &, rentrant enfuite dans fon pofte, les force de le lui abandonner, après s'être battu contre eux depuis fept heures du matin jufqu'à quatre heures après midi, fans autre perte, de fon côté, que de deux caporaux & d'un cavalier. *Pufendorff.*

1706.

Oran, qui depuis le cardinal De

Ximénès, fait partie de la domination Espagnole, est assiégé & pressé par les Maures. Philippe V, malgré la situation presque désespérée de ses affaires, ordonne au comte de Santa-Crux d'y conduire des secours. Au lieu de prendre la route d'Afrique, cet homme lâche va livrer ses galères & ses troupes à la flotte Angloise; ce qui est cause que cet excellent port tombe entre les mains des Infidèles.

Un archidiacre de Cordoue, frère du perfide, détestant une action si noire, va prendre à la paroisse le registre des baptêmes, & arrachant la feuille où le nom du comte est inscrit, il dit avec une fureur dont l'honneur est le principe : *Qu'il ne reste, parmi les hommes, nul souvenir d'un homme aussi méprisable.* Mémoires de Saint-Philippe.

1706.

GALLOWAI attaque Alcantara. Le gouverneur Espagnol, qui peut au

moins se défendre longtemps avec quatre mille cinq cens hommes qu'il a, vend la place & la garnison dès que les alliés paroissent. Cependant, parce qu'il imagine qu'il pourra couvrir son intelligence en sortant par la brèche, il exige qu'on en fasse une. Pour lui donner cette ridicule satisfaction, Gallowai est obligé de faire battre la muraille pendant trois jours. Le brave Espagnol sort ensuite par la brèche, & se rend prisonnier. *Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*

1706.

Le marquis De Bai, un des généraux de Philippe V, s'est mis en mouvement pour surprendre Alcantara, dont les alliés viennent de se rendre maîtres. Les Portugais en sont avertis & se tiennent sur leurs gardes. De Bai, qui sçait que son projet est découvert, a l'air d'abandonner l'entreprise, & fait retirer ses troupes par différens chemins. La

garnison, qui n'imagine pas qu'après ce qui est arrivé on hasarde rien contr'elle, se replonge dans son indolence. Le général Espagnol, qui l'a prévu, en profite. Ses troupes se réunissent en fort peu de temps; & la place est surprise. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1706.

Les Portugais, qui soutiennent les intérêts de l'archiduc Charles, ne trouvant pas devant eux des forces qui puissent les arrêter, pénètrent en Castille. Au lieu de continuer leur marche, & de joindre leurs alliés victorieux dans les royaumes d'Arragon & de Valence, ou d'aller fermer l'entrée de la Navarre aux François, ils s'arrètent à Madrid, & y vivent, plusieurs mois, dans une stupide oisiveté, & dans la plus honteuse debauche.

Les courtisanes de cette ville, ayant formé le dessein d'amuser & de ruiner cette armée, vont la nuit

par troupes jusques dans ses tentes, où il se commet des désordres qui font périr plus de six mille soldats. » La fidélité & l'amour pour Philip- » pe V portèrent les femmes les » plus perdues à mettre en œuvre » cette criminelle & déteſtable ruse. » Les plus gâtées se paroient avec » soin, & se chargeoient de parfums » & de fard, pour empoisonner des » gens qu'elles abhorroient; cachant » ainsi, sous le masque de l'amour, » la haine implacable qu'elles leurs » portoient. L'histoire ne nous four- » nit nul exemple d'une fidélité por- » tée jusqu'à cet excès d'impiété «. *Mémoires de S. Philippe.*

Pendant ce temps-là, la reine d'Espagne, qui a un courage d'esprit que les plus grands revers n'ébranlent pas, enrôle des paysans, & reçoit les secours que le peuple, qui l'aime & qui l'admire, lui apporte de tous côtés. Elle dit à ceux qui paroissent vouloir lui faire trop craindre les progrès de l'archiduc: *Nous avons encore des vil-*

les : mais, si on nous les enlève, chassée de la dernière, j'irai dans les montagnes, & je gravirai de rocher en rocher avec mes enfans dans mes bras, jusqu'à ce qu'on nous tue. Mémoires de Maintenon.

1706.

Les habitans de Borxa, ennemis de ceux de Magaillon qui ont embrassé les intérêts de l'archiduc, n'oublient rien pour donner à Philippe V des preuves de la fidélité la plus héroïque. Assiégés par les Allemands, & avertis qu'on ne peut leur donner aucun secours, & qu'on les autorise à capituler, ils répondent qu'ils ne veulent pas perdre la gloire de se sacrifier pour leur souverain, se laissent prendre d'assaut & saccager.

Philippe, ayant recouvré l'Arragon, offre aux habitans de Borxa toutes les graces que mérite leur attachement. Ils ne veulent que des eaux dont a joui jusqu'alors Magail-

ſon, & quelques prééminences ſur les citoyens de cette ville. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1706.

Les alliés ayant pris Barcelone, en 1705, les Caſtillans & les François l'attaquent l'année ſuivante. Le maréchal De Teſſé, qui dirige les travaux du ſiège avec un pouvoir abſolu, s'y conduit avec une lenteur & des incertitudes qui perdent tout. L'amiral Anglois Lake a le temps d'arriver à la côte. Il fait courir le bruit qu'il mène un ſecours de douze mille hommes, quoiqu'il n'apporte pas réellement un ſoldat. Pour donner de la conſiſtance à cette nouvelle, on fait prendre aux matelots l'habillement des troupes règlées. Ceux qui ſont mis à terre pendant le jour reviennent la nuit à bord; &, débarquant de nouveau le lendemain, ſervent à perſuader que le renfort eſt tel qu'on l'a publié. La terreur ſaiſit les aſſiégeans;

au point qu'ils quittent précipitamment leur entreprise, abandonnant leur canon, leurs armes, leurs malades & leurs munitions de guerre & de bouche. *Mémoires de Saint-Philippe.*

Tessé est homme d'esprit, fin courtisan, peut-être négociateur adroit, mais il n'a pas le génie de la guerre. Il est parvenu singulièrement au premier grade militaire. En 1702 Louis XIV faisoit, avec son ministre, chez madame De Maintenon, la liste des maréchaux de France. Madame la duchesse De Bourgogne, qui s'apperçut que Tessé n'y étoit point, se mit à pleurer. Le roi voulut sçavoir la raison de cette affliction subite. *Ah! sire*, lui dit cette jeune princesse, *vous déshonorez celui à qui je dois l'honneur d'être à vous, celui qui m'a fait ce que je suis.* Louis parut fâché que son secret fut découvert; & de dépit déchira la liste. La promotion fut renvoyée à l'année suivante. Elle fut

plus nombreuſe qu'elle ne l'auroit été. Au lieu de quatre maréchaux, on en fit dix, pour que Teſſé pût l'être. *Mémoires de Choiſy.*

1706.

Les harangues militaires étoient d'un uſage commun & fort utile dans l'antiquité. Leur but étoit ordinairement d'animer les troupes par le ſouvenir de leurs victoires paſſées & par les injures qu'ils avoient reçues de l'ennemi. Les généraux modernes ont ignoré ou négligé ce puiſſant reſſort. Parmi le petit nombre de ceux qui l'ont employé, Philippe V l'a fait avec des avantages plus marqués.

Ce prince, voyant que ſon armée diminue ſenſiblement par la déſertion, & que les troupes ſont abbattues par la levée du ſiège de Barcelone, par la perte d'Alcantara & de Ciudad Rodriguo, par le ſoulèvement de l'Arragon, de la Catalogne, de Valence, & par l'entrée des alliés à Madrid, fait aux troupes un diſ-

cours court, mais expressif. Dès ce jour-là, personne n'abandonne plus ses drapeaux ; la confiance éclate sur tous les visages. Il n'y a pas un officier ni un soldat qui ne jure à Philippe de mourir pour lui.

Toutefois l'appareil d'un discours public doit être fort rare. Parler aux troupes pour des opérations peu importantes, c'est ôter aux harangues la force qu'elles devroient avoir dans les occasions décisives. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1706.

Le duc D'Orléans, qui a remplacé le duc De Vendôme en Italie, envoie le chevalier Folard à Modène, pour aider de ses conseils, en cas de siège, le gouverneur de cette place, dont on soupçonne la capacité. » Je me rendis chez lui, dit cet » écrivain illustre ; mais je pris mal » mon temps. J'avois déjà appris, » d'un officier de Vexin, qu'une in- » finité de maîtres s'étoient chargés

» de fon éducation. Je le trouvai
» avec un rabin célèbre, nommé
» Babaachai. Dès qu'il me vit, il me
» dit fort poliment qu'il fçavoit le
» fujet de ma venue, & qu'il étoit
» fort ravi de m'avoir pour collè-
» gue. Je lui répondis qu'on ne m'en-
» voyoit pas fur ce pied-là, mais
» pour lui obéir dans l'exécution de
» fes ordres, & pour le foulager,
» lorfqu'il m'en croiroit capable.
» *J'apprends l'Hébreu, comme vous*
» *voyez*, me dit-il; *un peu tard, à la*
» *vérité, mais j'efpère d'en voir le bout*
» *& de bien d'autres connoiffances.* Je
» lui répondis que je le louois d'em-
» ployer fi bien fon temps. Il ren-
» voya le rabin; mais, à peine étoit-
» il dehors, que voilà un maître à
» danfer qui entre. *Vous me pardon-*
» *nerez*, dit-il; *je mets ainfi la mati-*
» *née à profit : l'après-dînée fera toute*
» *pour vous.* Je lui répondis que, s'il
» le permettoit, je le verrois en mou-
» vement avec plaifir. Je le vis donc
» danfer & bondir avec une légèreté

» surprenante pour un homme de » soixante-huit ans. Je crus en être » quitte pour cette folie; mais je me » trompois. Le maître à danser étoit » à peine sorti, que voici entrer un » maître de musique. Je tombai de » ma hauteur, voyant tout cela. » Voilà mon homme qui se met à » chanter, ou, pour mieux dire, à » croasser: j'en fus étourdi. Cela fi- » nit enfin par un poëte, qui venoit, » aussi régulièrement que les autres, » lui expliquer les plus beaux en- » droits du Tasse. Mais il s'en falloit » de beaucoup que je fusse au fait » de ce caractère: il étoit amoureux » & dévot. On peut bien juger qu'il » n'avoit aucun temps à perdre. Je » fus obligé de le laisser là, & d'a- » voir recours au commissaire or- » donnateur, sur qui le bon-homme » s'étoit déchargé de toutes les fonc- » tions de gouverneur, tant ses oc- » cupations étoient grandes «.

Lorsque Eugène a battu les François à Turin, il envoie insulter, plu-

tôt qu'assiéger Modène. Malgré l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, malgré les menaces pleines d'emportement de Folard, malgré le refus de tous les officiers de signer aucune capitulation, malgré l'indignation de la garnison, l'imbécille commandant rend la place, sans avoir fait de défense. Les François doivent sortir par la brèche; mais, comme il n'y en a point, on en fait une. Quand ce travail est fini, mille assiégés défilent en présence de six cent assiégeans; car il n'y en a pas davantage. Cette singulière aventure finit par une pension de six mille livres qu'on accorde au gouverneur. *Folard, commentaires sur Polybe.*

1706.

Le ministère de France, après avoir dépouillé le duc de Savoye de presque toutes ses possessions, ordonne qu'on attaque sa capitale. La Feuillade est chargé de cette im-

portante opération, & refuse le maréchal De Vauban qui offre de servir volontaire dans son armée. *J'espère prendre Turin à la Cohorn*, dit audacieusement ce jeune homme sans talent & sans expérience.

Cependant il s'y prend si mal, qu'il n'est pas plus avancé après deux mois que le premier jour. Louis XIV consulte sur ce siège Vauban, qui offre encore d'aller conduire les travaux. *Mais, monsieur le maréchal*, lui dit le roi, *songez-vous que cet emploi est au dessous de votre dignité? Sire*, répond Vauban, *ma dignité est de servir l'état. Je laisserai le bâton de maréchal de France à la porte, & j'aiderai peut-être le duc De la Feuillade à prendre la ville.* Ce vertueux citoyen est refusé, parce qu'on craint de donner un dégoût au général, qui est gendre de Chamillard, ministre de la guerre. *Mémoires de Maintenon.*

Pendant le siège, le duc de Savoye fait entrer dans la place des munitions qu'il confie au courant de

la rivière, après les avoir enfermées dans des peaux. Une partie de chaque peau eſt pleine de vent, & l'autre partie contient préciſément le poids néceſſaire pour que ces peaux puiſſent ſe ſoutenir entre deux eaux. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Le général Taun, qui défend la citadelle de Turin, commençant à manquer de munitions & d'hommes pour défendre les brèches, fait jetter continuellement dans le foſſé les poutres des maiſons ruinées par les bombes & d'autres bois mêlés avec des faſcines goudronnées. Les aſſiégeans n'ont ni le talent d'éteindre ce feu, ni le courage de le franchir; ce qui donne le temps au prince Eugène d'arriver. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Il eſt précédé par l'armée Françoiſe, qui, n'ayant pas pu l'arrêter, vient s'enfermer dans les lignes pratiquées autour de la ville. Là, les généraux tiennent un conſeil de guerre pour ſçavoir quel parti il leur con-

vient de prendre. Le duc D'Orléans veut marcher à l'ennemi & donner bataille, plutôt que de se laisser enfermer dans des lignes. Il donne pour raison de son sentiment que, si l'on remporte la victoire, la conquête de la place suivra immédiatement ; & que, si on ne la remporte pas, la retraite sera plus facile.

Le maréchal De Marsin pense autrement. Il dit que les affaires ne sont point dans un état à prendre une résolution si désespérée ; qu'il faut continuer le siège ; qu'il n'est pas impossible qu'on se rende maître de Turin à la vue du duc de Savoye & du prince Eugène. Il ajoute que ces princes ne pourront l'empêcher qu'en donnant bataille, & qu'il sera plus avantageux de la recevoir derrière de bonnes lignes bien fortifiées qu'en pleine campagne ; qu'à l'égard des vivres, on en a encore beaucoup, aussi-bien que des munitions de guerre ; & qu'il n'y aura pas plus de diffi-

culté à en recevoir dans les lignes que hors des lignes.

Le duc D'Orléans réplique que trois assauts, donnés sans succès à la demi-lune & aux contregardes, ont assez fait connoître le peu d'apparence qu'il y a d'emporter sitôt la place ; qu'il faut y aller nécessairement par la sappe, qui est une voie longue ; que le duc de Savoye trouvera infailliblement les moyens de ravitailler sa capitale ; que les lignes sont d'une trop grande étendue pour pouvoir être exactement gardées.

La plupart des généraux sont de l'avis du duc D'Orléans. Marsin, qui se voit abandonné, tire de sa poche un ordre de Louis XIV, qui porte qu'en cas d'action, on sera obligé de se conformer à son avis. Le duc D'Orléans en est si surpris & si touché, que, dans ses premiers mouvemens, il dit : *Puisque je ne suis ici qu'un o en chiffre, je n'ai qu'à m'en retourner ; & le plutôt sera le mieux.*

Qu'on

Qu'on me prépare une chaiſe de poſte. Il ſe remet néanmoins, & reſte dans ſes lignes. *Dumont, hiſtoire militaire du prince Eugène.*

Il étoit autrefois établi à la guerre qu'une armée, qui attaquoit une place, attendoit dans ſa circonvallation l'ennemi qui vouloit faire lever le ſiège. Telle a été, durant pluſieurs ſiècles, la pratique des plus grands capitaines, ſans en excepter le duc De Parme, Henri IV, le prince Maurice D'Orange. M. De Turenne eſt un des premiers qui ait abandonné cette opinion. *De cent batailles*, diſoit-il, *que je donnerai pour forcer l'ennemi dans ſes retranchemens, je n'en perdrai aucune que par ma faute.* Des troupes qui combattent avec ordre & ſe ſoutiennent les unes les autres ſur pluſieurs lignes, ont un grand avantage ſur celles qui ſont diſperſées, & qui occupent un terrein trop étendu pour pouvoir ſe ſécourir mutuellement. *Vautier, art de faire la guerre.*

Ce qui arrive devant Turin confirme les idées de Turenne. Les François sont battus complettement. S'ils avoient pris le parti de se retirer sous Cazal, les possessions de l'Espagne en Italie auroient été en sureté, & le mal eût été médiocre. Le hasard, qui paroît dicter toutes leurs résolutions, les conduit du côté des Alpes. *Oh pour le coup*, s'écrie Eugène, *l'Italie est à nous, & cette conquête ne nous doit rien coûter*. Le duc De Savoie ajoute que les généraux François ne peuvent guère mieux combler l'irrégularité de leur conduite, qu'en prenant le parti de se retirer à Pignerol.

Comme Eugène avoit tiré des marchands merciers de Londres les secours nécessaires pour cette expédition, il leur en écrit le succès : *Je me flatte*, leur dit-il, *d'avoir employé votre argent à votre satisfaction.*

Les Anglois, toujours fidèles à leur haine contre la France, se livrent dans cette occasion à une joie excessive.

L'estime qu'ils ont pour Eugène devient une passion. Une vieille fille lui donne deux mille cinq cent livres sterling par son testament, & un jardinier lui fait un legs de cent livres sterling. *Histoire du prince Eugène.*

1706.

Le prince Eugène, maître de la ville de Milan, fait sommer le marquis de La Floride, commandant de la citadelle, le menaçant de ne lui point faire de quartier, s'il ne se rend dans vingt-quatre heures *J'ai défendu*, répond cet homme intrépide, *vingt-quatre places pour les rois d'Espagne mes maîtres, & j'ai envie de me faire tuer sur la brèche de la vingt-cinquième.*

Ce discours hardi, qu'on sçait être l'expression d'une ame forte, fait renoncer au projet d'attaquer le château, qu'on se contente de bloquer. Lorsque La Floride commence à manquer de subsistances, il me-

nace de réduire la ville en cendres, si on ne lui fournit des vivres. Il s'apperçoit que, sous prétexte de négocier, on ne cherche qu'à l'amuser, & il exécute les menaces qu'il a faites. *Histoire du prince Eugène.*

1706.

Le maréchal De Villeroi perd, par des fautes énormes, la bataille de Ramillies contre Marlborough. Un des amis de madame De Villeroi, qui cherche à la consoler, lui dit que, graces à dieu, le maréchal & le duc de Villeroi se portent bien: *C'est assez pour moi*, répond-elle; *mais ce n'est pas assez pour eux*. Longueruana.

Il est presque généralement reçu qu'*il faut faire un pont d'or à ses ennemis*. Cette espèce de proverbe ne peut être approuvé que par des gens timides, ou qui ne sçavent pas la guerre. Quand on a jugé à propos d'engager une bataille, & qu'on a eu le bonheur de la gagner, il faut

ſuivre chaudement la victoire : alors ces retraites, qu'on trouve ſi belles, deviennent des déroutes complettes.

Après la défaite de Ramillies, l'armée Françoiſe ſe retire doucement & en très-bon ordre ſur un plateau aſſez étroit, bordé des deux côtés de ravins profonds. La cavalerie des alliés la ſuit au petit pas, comme à un exercice. La journée paroît à peu près finie, lorſqu'un eſcadron Anglois s'approche de deux bataillons François, & ſe met à tirailler. Ces deux bataillons, croyant qu'ils vont être attaqués, font volte face, & lâchent une décharge ſur cet eſcadron : à l'inſtant, les troupes Françoiſes lâchent le pied ; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes, & l'infanterie ſe précipite dans les ravins avec une confuſion horrible. On ne voit plus perſonne, & l'armée paroît fondue. *Rêveries du maréchal De Saxe.*

1706.

Un capitaine Valaque, attaché à Charles XII, s'étant approché avec ſon détachement d'une ville de Pologne, qu'il devoit néceſſairement paſſer; apprend avec douleur que les troupes du czar y ſont en force. Sur cet avis, il laiſſe les ſiens en arrière, perſuade à un Suédois qui l'accompagne de ſe laiſſer lier, le conduit garotté à la garde Ruſſe, ſe dit détaché de l'armée, & ajoute qu'il a trouvé dans ſa marche quelques Suédois qu'il a tous paſſés au fil de l'épée, excepté celui qu'ils voient qu'il amène à ſon colonel.

Cette fable eſt très-bien accueillie. On célèbre la petite victoire de toutes les manières; & le vainqueur ne part qu'après avoir fait toutes les obſervations qui lui ſont néceſſaires. Ce qui s'eſt paſſé ne pouvant manquer de donner de la hardieſſe à ſes ſoldats, il ſe met à leur tête, s'approche de la ville, y entre ſans obſtacle,

trouve les Russes ivres & dispersés, passe au fil de l'épée tous ceux qui se présentent, & sort sans être poursuivi par la porte opposée à celle par où il est entré. *Nordberg, histoire de Charles XII.*

1706.

Charles XII, qui fait indifféremment la grande & la petite guerre suivant l'occasion, attaque & bat en Lithuanie un corps Russe. Il voit, parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excite sa curiosité. C'est un François, nommé Busanville, qui répond avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fait. Il ajoute qu'il meurt avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. Charles s'étant fait connoître, Busanville lève la main droite, & dit avec un grand air de satisfaction : *J'ai souhaité depuis plusieurs années de suivre vos drapeaux ; mais le sort a voulu que je servisse contre un si grand prince. Dieu*

bénisse votre majesté, & donne à ses entreprises tout le succès qu'elle desire. Il expire quelques heures après dans un village où il a été porté. On l'enterre avec de grands honneurs, & aux dépens du roi. *Nordberg, histoire de Charles XII.*

1706.

CHARLES XII, ayant forcé les Polonois à exclure le roi Auguste du trône où ils l'avoient placé, entre en Saxe pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui a donné. » Il » choisit son camp près de Lutzen, » champ de bataille fameux par la » victoire & par la mort de Gustave » Adolphe. Il alla voir la place où » ce grand homme avoit été tué. » Quand on l'eut conduit sur le lieu, » *J'ai tâché*, dit-il, *de vivre comme* » *lui; dieu m'accordera peut-être un* » *jour une mort aussi glorieuse.*

» Un jour le roi se promenant près » de Leipsik, un paysan vint se jetter

» à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de » lui enlever ce qui étoit destiné pour » le dîner de sa famille. Le roi fit venir » le soldat. Est-il bien vrai, lui dit-» il d'un visage sevère, que vous » avez volé cet homme ? Sire, dit le » soldat, je ne lui ai pas fait tant de » mal que votre majesté en a fait » à son maître ; vous lui avez ôté » un royaume, & je n'ai pris à ce » maraut qu'un dindon. Le roi donna dix ducats de sa propre main » au paysan, & pardonna au soldat » en faveur de la hardiesse du bon » mot, en lui disant : Souviens-toi, » mon ami, que, si j'ai ôté un royau-» me au roi Auguste, je n'en ai rien » pris pour moi. « *Histoire de Charles XII.*

1707.

L'événement de la journée d'Almanza, entre l'armée des alliés commandée par le marquis De Las Minas & milord Gallowai, & celle des

deux couronnes aux ordres du maréchal de Berwick, paroît long-temps douteux.

Le duc De Popoli fond d'abord avec tant d'impétuosité sur Galloway, qu'il le fait reculer; mais il est ensuite repoussé si vivement, qu'il est obligé de se replier avec précipitation sur la seconde ligne. Le chevalier D'Asfeld, qui la commande, l'avoit disposée avec art, laissant de grands intervalles entre les corps, afin de n'être pas entraîné par la première, au cas qu'elle vînt à se rompre. Lorsqu'il voit qu'elle retombe sur lui en fuyant, il dit aux siens que c'est une ruse, pour attaquer les ennemis en désordre, & leur défend de faire aucun mouvement qu'il n'en ait donné le signal. La fortune seconde cette sage disposition : les alliés, poursuivant Popoli avec peu d'ordre, trouvent D'Asfeld qui les attend de pied ferme, & qui, profitant de leur confusion, les défait totalement.

D'un autre côté, Berwick lui-même est fort pressé : déjà les François & les Espagnols cèdent au courage de leurs adversaires qui les ont mis dans un désordre extrême. Le succès de D'Asfeld les rassure, & fait naître au général une idée heureuse : il forme deux fronts, afin d'enfermer les alliés au milieu ; en même temps il les fait charger en queue par de la cavalerie. Ces manœuvres ont un succès complet. Galloway & Las Minas sont si complettement battus, que leur armée se trouve détruite.

Les troupes Portugaises se conduisent mal dans cette grande action. Un seul régiment soutient l'honneur de son pays. Quoiqu'abandonné de la cavalerie, il se défend avec opiniâtreté, & se laisse tailler en pièces, plutôt que de se rompre : les soldats qui le composent sont tous tués dans leurs rangs. Las Minas est blessé, & sa maîtresse, vêtue en amazone, périt à ses côtés. *Mémoires de Saint Philippe.*

Nul corps ne contribue autant à la victoire que l'armée des deux couronnes remporte, que le régiment du Maine. Il charge, la baïonnette au bout du fusil, avec tant d'ordre & de vigueur, que les Anglois sont entièrement défaits. Cette action rétablit les affaires alors fort désespérées, & est suivie du gain de la bataille. On est si persuadé qu'elle a été la principale cause du succès, que les habitans de Valence font graver en lettres d'or, sur leur hôtel de ville, ces paroles remarquables :

Quando empiesco apelear el regimento d'Humena, entoncez empiesarum allamar, Vittoria, vittoria.

C'est-à-dire : *Quand le régiment du Maine commença à combattre, alors on cria, Victoire, victoire.* Histoire du régiment du Maine.

Ni l'archiduc Charles, ni Philippes V ne se trouvent à cette importante & sanglante journée. Aussi Péterborough s'écrie-t-il : *Qu'on est bien fou de se battre pour eux !* Siècle de Louis XIV.

1707.

Si la cavalerie Espagnole connoissoit sa force, rien ne pourroit lui résister. Un Espagnol, à la tête de cent chevaux, renverse & passe sur le ventre d'un bataillon Anglois, complet, brave & discipliné. Cet officier fait plus, tant il est hardi & résolu; il revient sur ses pas, & repasse encore sur le corps de cette infanterie, étonnée d'une manœuvre aussi audacieuse.

Durant la même campagne, cinquante chevaux Espagnols se trouvent enveloppés par un corps de six ou sept cens hommes de la cavalerie Impériale. L'officier qui les commande ne voit de moyen d'échapper qu'une grande résolution. Assuré de la valeur de sa troupe & de la bonté de ses chevaux, il ordonne de serrer les rangs; &, sans perdre un moment, part comme un trait, s'élance sur les Allemands le sabre à la main; s'ouvre un passage, s'en va & les laisse dans l'ad-

miration d'une telle audace. Il eût été aussi aisé à ce brave Espagnol de rentrer dans le cercle, qu'il en étoit sorti, & d'en ressortir par la même manœuvre : tant il est difficile de résister à l'impétuosité du choc de cette cavalerie. *Folard, commentaires sur Polybe.*

1707.

Huit cens Anglois, qui défendent Alcira, rendent la place, à condition qu'ils seront escortés jusqu'à Lérida. Comme ils n'ont pas la précaution de stipuler le chemin par où ils s'y rendront, ni dans combien de temps ils y seront rendus, on leur fait employer trois mois à ce voyage, qu'ils auroient pu faire en quinze jours. Lorsqu'ils arrivent, la place se trouve investie; &, suivant les loix adoptées chez toutes les nations & dans tous les temps, ils n'y peuvent pas entrer.

La faute des Anglois est capitale. On n'attaque Lérida, que parce-

qu'il n'y a pas une garnison suffisante. Il est probable qu'on n'auroit osé former cette entreprise, si les troupes, sorties d'Alcira, avoient pu s'y opposer. La reine Anne ne se plaint point des généraux de Philippe V, qui n'ont fait que profiter d'un avantage que l'inexpérience de leurs ennemis leur a donné. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1707.

Le duc de Savoye, dans une irruption qu'il fait en Provence, soumet plusieurs petites villes; Fréjus en particulier. Il propose à Fleury, qui alors en est évêque, & qui depuis a gouverné la France avec tant de modération, de lui prêter le serment ordinaire de fidélité : *Prince*, lui répond le prélat, *votre altesse royale est bien convaincue que je ne manquerai jamais à ce que je dois à Louis le grand, mon légitime & mon unique souverain : d'ailleurs, ce ne seroit pas la peine de reconnoître vo-*

tre altesse pour le peu de temps qu'elle a à séjourner en Provence. Ce trait de flatterie & d'attachement, adroitement présenté à Louis XIV, contribue beaucoup à faire choisir Fleury pour précepteur de Louis XV, & est par conséquent le grand mobile de son élèvation. *Reboulet, histoire de Louis XIV.*

1707.

Le prince Louis De Bade, général très-profond dans l'art des marches & des campemens, & qui s'étoit fort signalé en Allemagne & en Hongrie, meurt lorsqu'il est encore en état de rendre de grands services. Ce prince représenta longtemps inutilement à la cour de Vienne l'impossibilité où il se trouvoit de faire heureusement la guerre, avec des troupes qui manquoient de tout. Il se détermine à la fin à se plaindre à Léopold lui-même, en ces termes. *Votre majesté impériale sçaura que, dès qu'on voit dans les rues quelque misérable, couvert de haillons,*

marchant nuds pieds & mendiant ſon pain de porte en porte, tout le monde, juſqu'aux plus petits enfans, s'écrie, Voilà un ſoldat de l'empereur. Lettres d'un Hollandois.

1708.

Les généraux Eſpagnols & Portugais font dans l'Eſtramadure un acte plein de ſageſſe & d'humanité : ils conviennent, à la manière de l'ancienne Rome & des peuples avec leſquels elle étoit en guerre, que les hoſtilités ne ſeront permiſes à l'avenir qu'entre les troupes réglées ; que les laboureurs des deux frontières cultiveront leurs terres & envoieront paître leurs beſtiaux, ſans pouvoir être inquiétés ; qu'on prendra des meſures sûres pour que les citoyens, quels qu'ils ſoient, n'éprouvent aucuns des malheurs qu'entraîne ordinairement la licence des armes.

Les abus, les injuſtices, les inhumanités qui ſe commettoient dans

les deux partis, donnent lieu à ce règlement ; il eſt religieuſement obſervé. L'abondance remplace dans les deux camps la diſette qui s'y étoit toujours fait cruellement ſentir. Par quelle fatalité un pareil exemple n'a-t il pas été ſuivi ? *Continuation de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

1708.

Le duc D'Orléans aſſiège Tortoſe. Lorſque la place bat la chamade, le lieutenant général Villaroel eſt de tranchée, & ne veut pas être relevé. Cette prétention fait naître des conteſtations fort vives, & partage l'armée. Le général décide en faveur de Villaroel, qui commande la tranchée juſqu'à la reddition de la ville. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1708.

Le duc D'Orléans, qui commande en Eſpagne les troupes de Phi-

lippe V, fait pendre un dragon, uniquement parce qu'on lui trouve deux livres de viande d'une vache que quelqu'autre ſoldat a tuée & qu'il a trouvée ſur ſon chemin. Quelque ſévère que ſoit châtiment, il eſt néceſſaire pour deux raiſons. La première, parce que les Miquelets font priſonniers preſque tous ceux qui ſortent du camp, ce qui affoiblit conſidérablement l'armée : la ſeconde, parce que les maraudeurs ont éloigné les payſans qui apportoient des ſubſiſtances à l'armée, ce qui cauſe une diſette générale. Cet acte de ſévérité, d'autant plus frappant qu'il n'eſt pas dans le caractère du général, produit des avantages très-conſidérables, & arrete des déſordres ſans nombre. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1708.

La France, battue & preſſée de tous côtés, ne peut oppoſer au duc de Savoye qu'un corps de quinze

mille hommes. Un officier considérable de cette petite armée, qui est commandée par Villars, prétend qu'il faut laisser entrer l'ennemi sans obstacle dans le Dauphiné ; parce que, n'ayant pour s'en retourner de chemin que les défilés, on pourra aisément, en s'en emparant, lui couper la retraite.

» J'approuverois assez votre pen» sée, lui répond le maréchal, si
» mon armée étoit le double plus
» forte qu'elle n'est : je laisserois le
» duc de Savoye entrer dans le
» Dauphiné, & me mettrois après
» entre lui & les lieux par où il
» pourroit s'en retourner. Dans cette
» disposition, j'irois à lui & le serre» rois de si près, qu'il ne pourroit
» refuser d'en venir aux mains.

» L'armée n'est pas assez forte
» pour faire cette opération ; à peine
» est-elle suffisante pour garder deux
» ou trois passages. Cela étant, si je
» laissois entrer le duc de Savoye
» en Dauphiné, j'exposerois les su-

» jets du roi à un pillage certain, &
» à des contributions, ſans pou-
» voir l'empêcher de faire ſa re-
» traite par des endroits où je n'au-
» rois pu m'étendre, faute d'avoir
» aſſez de troupes.

» Il convient mieux, pour tou-
» tes ces raiſons, d'aller au-devant
» de lui, & de ſe porter à tous les
» paſſages où il ira ſe préſenter pour
» paſſer ; & la ſituation du pays
» nous facilitera par-tout le moyen
» de nous poſter ſi avantageuſe-
» ment, qu'il aura lieu de s'en re-
» pentir, s'il s'aviſe d'en vouloir
» découdre.

L'habile général, en ne s'écartant pas de ces principes, fait échouer tous les grands progrès du duc de Savoye. *Il faut*, dit un jour ce prince éclairé, *que le maréchal de Villars ſoit ſorcier, pour ſçavoir tout ce que je dois faire; jamais homme ne m'a donné plus de peine ni plus de chagrin.*

Après la campagne, Louis XIV

dit à Villars : *Vous m'aviez promis de défendre Lyon & le Dauphiné ; vous êtes homme de parole, & je vous en sçais bon gré.* Sire, répond le maréchal, *j'aurois pu mieux faire, si j'avois été plus fort.* Mémoires du maréchal De Villars.

1708.

Les François & les alliés se battent à Oudenarde. Le combat est soutenu, de part & d'autre, sans aucun ordre. Comme la nuit seule met fin à une action qui s'est passée entre troupes séparées, à cause de l'inégalité du terrein, la plupart des François, qui sont vaincus, ne sçavent précisément, ni où ils sont, ni de quel côté ils doivent se retirer. Eugène & Marlborough, qui pensent à tout, font battre la retraite à la Françoise dans plusieurs endroits de leur camp ; ils font même crier, à la manière de France & par des François : *A moi, Picardie : à moi, Touraine*, &c. Cette idée a un

ſuccès complet. Les ſoldats égarés donnent en foule dans le piege, croyant ſe ranger ſous leurs drapeaux. *Continuation de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

1708.

Les alliés, victorieux à Oudenarde, attaquent Lille. Le chevalier De Luxembourg ſe charge d'introduire dans la place pluſieurs choſes dont la garniſon manque pour ſa défenſe. Il fait choix de deux mille cinq cent cavaliers, braves, intelliges & très-bien montés, qu'il tire de differens corps: les uns portent de la poudre, & les autres des fuſils. Après avoir fait divers mouvemens pour attirer ailleurs l'attention des alliés & inſtruit de ſon projet le maréchal De Bouffiers qui commande dans la place, il ſe met à la tete de ſa troupe par une nuit fort obſcure, & arrive à la barriere du camp des aſſiégeans.

La ſentinelle avancée, qu'on ſcait

être Hollandoiſe, ne manque pas de crier, ſuivant l'uſage, en ſa langue, *Qui va là?* Un officier, que Montmorenci mène avec lui parce qu'il ſçait très-bien le Hollandois & qu'il connoît la plupart des régimens de l'armée de Marlborough, qui couvre le ſiège, répond qu'ils viennent de cette armée, & qu'ils ſont détachés. On les laiſſe avancer juſqu'à la barrière, où le capitaine de garde les interroge fort exactement, & ne leur permet d'entrer, qu'après qu'ils ont pleinement répondu à toutes ſes queſtions.

Dès qu'une fois ils ont le paſſage de la barrière libre, ils défilent avec toute la célérité poſſible. Ils ſeroient tous arrivés à la deſtination, ſans la vivacité d'un officier François, qui, voyant que ſes officiers s'écartent, leur crie imprudemment, *Serre, ſerre.*

Le capitaine de garde, ſoupçonnant alors une partie de la vérité, fait tirer ſur eux. Ce feu n'empêche pas ceux qui ont paſſé la barrière d'entrer

d'entrer dans la place avec leurs munitions ; les autres ſont obligés de retourner ſur leurs pas, & arrivent à Douai ſans perte. *Hiſtoire du prince Eugène.*

Le duc de Bourgogne, qui, ayant ſous lui Vendome, commande l'armée deſtinée à troubler le ſiège de Lille, ne ſçait comment s'y prendre pour faire paſſer dans la place un avis de la dernière importance. Dubois, capitaine dans le régiment de Beauvoiſis, s'offre pour ce ſervice auſſi difficile qu'eſſentiel. Comme il eſt excellent nageur, il eſpère en venir à bout par ſept canaux qu'il faut traverſer. Arrivé au premier, il ſe déshabille, cache ſes habits, & franchit ſucceſſivement tous les canaux, en nageant entre deux eaux, ſans être ni vu ni entendu par les gardes poſtées de ce côté là.

Dès que cet homme intrépide s'eſt acquitté de ſa commiſſion, il prend les ordres du maréchal de Boufflers, & regagne le camp de la même ma-

nière, & avec autant de bonheur qu'il a pénétré dans la ville. L'action hardie de cet officier fait beaucoup de bruit. Le prince Eugène, qui conduit le siège, la loue souvent; & la propose à ses officiers, comme un modèle de zèle, de courage & d'intelligence.

Eugène perd un monde infini au siège. L'opiniâtreté des François à défendre pied à pied tous les ouvrages, ne le rebute pas; mais il a recours à la ruse pour emporter une demi-lune, qui, à cause de son importance, doit être naturellement soutenue avec plus d'acharnement que toutes les autres fortifications. Il y fait donner de fréquentes allarmes pendant deux nuits consécutives, pour excéder les troupes qui la gardent: ensuite il la fait attaquer en plein midi, lorsque les soldats dorment pour se refaire des fatigues des nuits précédentes. Cette espèce de surprise étonne les assiégés; ils lâchent pied après une résistance

médiocre. Ceux qui ne ſont pas maſſacrés ſe ſauvent dans la place. *Hiſtoire du prince Eugène.*

Le prince Eugène donne quatre aſſauts au chemin couvert, & eſt repouſſé quatre fois avec une perte immenſe. Après la dernière attaque où il eſt bleſſé, il envoie demander aux aſſiégés une ſuſpenſion d'armes de vingt-quatre heures, pour retirer & enterrer ſes morts. Bouſflers, qui a eu cette complaiſance une fois, & qui ſçait qu'on en a abuſé pour envoyer des ingénieurs qui ont examiné les ouvrages extérieurs de ſa place, refuſe d'y conſentir. Il fait dire qu'il aura lui-même ſoin d'enterrer leurs morts, quand il y en aura encore davantage. Il exécute ſa promeſſe dès la nuit ſuivante. On fait une ſortie ſi vive ſur les aſſaillans, qu'ils ſont forcés d'abandonner leurs poſtes. Pluſieurs toiſes de leur tranchée ſont comblées; & cinq mille de leurs cadavres qu'on y trou-

ve ſont enterrés. *Hiſtoire de l'empereur Charles VI.*

Un partiſan François dit pendant le ſiège, aſſez publiquement, que le prince Eugène paſſe tous les jours à la portée de ſon fuſil, & qu'il peut aiſément le tuer. Ce diſcours arrive juſqu'à Boufflers, qui fait appeller le partiſan. *Votre fortune eſt ſûre & conſidérable*, lui dit-il, *ſi vous pouvez m'amener ce grand général priſonnier; mais je vous déclare que vous ſerez puni avec la plus grande rigueur, ſi vous attentez à ſes jours. Si je ſoupçonnois*, ajoute-t-il, *que vous en euſſiez eu ſeulement la penſée, je vous ferois enfermer pour le reſte de vos jours.* Langlet du Frénoi.

Comme des fautes groſſières, occaſionnées principalement par la méſintelligence des généraux, empêchent l'armée Françoiſe de ſecourir Lille, Boufflers eſt forcé de ſe rendre. Eugène, qui ſaiſit communément avec plaiſir l'occaſion d'hono-

rer le mérite, lui écrit la lettre suivante :

» Monsieur, ces lignes sont pour » vous féliciter sur votre belle défen» se, & pour vous témoigner la par» faite estime que j'ai pour votre per» sonne, dont je veux vous donner » des marques, en vous laissant le » maître de dresser les articles de la » capitulation comme vous le juge» rez à propos; vous protestant que je » n'y changerai rien, à moins qu'il » n'y eût quelque chose qui fût con» traire à mon honneur & à mon de» voir. Mais, c'est ce je que n'appré» hende pas d'un aussi galant homme » que vous. « *Hist. du prince Eugène.*

Lorsqu'après la capitulation, Eugène voit Boufflers, il lui dit : *Je suis fort glorieux d'avoir pris Lille ; mais j'aimerois encore mieux l'avoir défendue comme vous.* Les ennemis personnels du général François sont obligés d'applaudir comme tout le monde. Pour se dédommager de l'aveu qu'ils ne peuvent se dispen-

ſer de faire, ils diſent qu'*il paie comptant le bâton de maréchal de France qu'on lui a donné à crédit.* N.

Boufflers eſt fait pair de France, immédiatement après le ſiège. A ſa réception, il eſt accompagné au parlement par une multitude d'officiers qui ont défendu Lille avec lui. *Meſſieurs*, dit-il en ſe tournant vers eux, *toutes les graces que je reçois, tous les honneurs qu'on me rend, c'eſt à vous que je les dois, c'eſt à vous que je les renvoie: c'eſt vous qu'on récompenſe, & je ne dois me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens.*

Tout le royaume ſe déchaîne avec le plus grand emportement contre le duc de Bourgogne, qui, avec une armée ſuffiſante pour ſauver Lille, ne le fait pas, ne le tente même pas. Sa femme, au déſeſpoir, ſe jette au cou de madame de Maintenon: *Ah!* s'écrie-t-elle, *que je ſens vivement les malheurs de la France! & que je ſuis affligée de la honte de monſieur le duc de Bourgogne en particulier.* *Ces larmes*,

lui dit madame De Maintenon, *sont trop précieuses pour n'être pas recueillies.* Et, les essuyant avec le ruban de sa quenouille, elle les envoie au prince. *Mémoires de Maintenon.*

Après la prise de Lille, les alliés conçoivent les plus hautes espérances. Un de leurs principaux officiers pousse les choses jusqu'à dire, qu'immanquablement on sera bien-tôt à Bayonne. *Oui,* dit sagement & modestement le prince Eugène, *pourvu que le roi de France nous donne un passeport pour aller, & un passeport pour revenir.* Lenglet du Frénoi.

1708.

EUGÈNE & Marlborough, après la conquête de Lille, vont à la Haie. Les états-généraux leur font l'accueil le plus distingué; &, pour leur donner une preuve plus marquée de leur satisfaction, ordonnent un magnifique feu d'artifice. Les généraux victorieux demandent que l'argent destiné à donner de l'éclat à leurs

exploits soit employé au soulagement des soldats de la république qui ont été blessés pendant la campagne. Cette ouverture est reçue avec transport. Le public admire la bonté compatissante des deux héros; & les troupes prodiguent les noms les plus tendres à des chefs qu'elles s'étoient contenté jusqu'alors de croire invincibles. *Histoire du prince Eugène.*

1708.

LEWENHAUPT, célèbre général Suédois, mène, vers la fin de l'année, seize mille hommes & des munitions immenses à Charles XII, qui est dans l'Ukraine. Le czar, qui se voit perdu si ce secours arrive, l'attaque avec des forces très-considérables. Ses troupes, malgré la supériorité du nombre, reculent d'abord. Il court sur le champ à l'arrière-garde où sont les Cosaques & les Calmoukcs: *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois*

assez lâche pour me retirer. Cette démarche rétablit le combat, qui, dans l'espace de quatre jours, est suivi de quatre autres actions toutes très-sanglantes. Les Suédois soutiennent, augmentent même, dans cette occasion, l'idée qu'on a de leur capacité & de leur valeur; mais c'est le terme de leur fortune. La ruine des trois quarts de cette belle armée, & la perte totale des chariots qu'elle escorte, réduisant à rien les ressources de Charles XII, décident de la destinée de ce guerrier, jusqu'alors invincible. *Histoire de Charles XII.*

1709.

Charles XII, dans le cours de ses prospérités, forme le projet de détrôner Pierre I. Il suit l'exécution de ce projet extraordinaire, lorsqu'il met le siège devant Pultowa. Le czar consulte ses généraux sur le parti qu'il convient de prendre.

Les uns veulent qu'on investisse le conquérant avec l'armée Mosco-

vite, & qu'on faſſe un grand retranchement, pour l'obliger à ſe rendre. Les autres opinent qu'on brûle cent lieues de pays, pour affamer le roi de Suède & ſon armée. Il y en a qui prétendent qu'il faut encore haſarder une bataille, parce que, ſans cela, la place attaquée ſera emportée, & que les vainqueurs y trouveront de quoi ſubſiſter dans le déſert qu'on propoſe de faire.

Le czar, s'étant rangé à ce dernier avis, prend la parole & dit: » Puiſque nous nous déterminons à » combattre, il faut le faire avec tou» tes les précautions poſſibles. Les » Suédois, impétueux, diſciplinés & » adroits, ont toujours forcé nos re» tranchemens : ils nous ont auſſi » battus en raſe campagne, par la » facilité avec laquelle ils manœu» vrent. Je penſe donc qu'il faut » marcher de manière, que nous » arrivions à la fin du jour à la vue » des aſſiégeans, afin qu'ils remet» tent au lendemain à nous attaquer:

» nous employerons la nuit à éle-
» ver sur notre front des redoutes
» qui auront des fossés profonds gar-
» nis d'infanterie, fraisés & palissadés.
» Nous attendrons l'ennemi derrière
» nos fortifications, qu'il ne pourra
» pas emporter sans se rompre, sans
» s'affoiblir, & se mettre dans un
» grand désordre. Je ne désespère
» pas, qu'en saisissant bien le moment
» favorable, nous ne puissions par-
» venir à les vaincre. «

L'ouverture que fait le monarque éclaire & entraîne le conseil. Tout ce qu'il propose est exécuté de point en point. Les Suédois, qui ne sçavent rien de la disposition qu'ont fait les Russes pour les recevoir, sont fort étonnés, lorsqu'ils veulent engager le combat, de trouver sept redoutes. Comme on est déjà en mouvement & que cette nation ne connoît pas la crainte, on attaque ces fortifications de terre : on en force trois, & on est repoussé à quatre avec grande perte. L'infanterie, rompue à ces

attaques, se retire en désordre, & abandonne les redoutes dont elle s'est emparée.

Le czar, qui, à la tête de son armée rangée en bataille, a tranquillement regardé, de deux cent pas, ce spectacle, demande alors à ses généraux ce qu'il convient de faire. Monsieur Allart, l'un des moins anciens, sans donner aux autres le temps d'ouvrir leur avis, dit à son maître : *Si votre majesté n'attaque pas les Suédois dans ce moment, il ne sera plus temps après.* Sur le champ, toute l'armée Moscovite s'ébranle, fond sur les Suédois, qui n'ont pas eu le temps de se remettre en ordre, & remporte la victoire la plus complette & la plus décisive. Cette grande action fait la destinée du Nord. Les Russes y prennent, à cette époque, l'ascendant que la Suède y avoit auparavant. *Rêveries du maréchal de Saxe.*

Le czar, ayant admis à sa table les généraux Suédois faits prisonniers, à Pultowa, dit, en prenant un verre :

A la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre. Qui sont ceux que vous honorez d'un si beau titre? lui dit Renschild. *Vous, messieurs les généraux Suédois*, reprend le czar. *Votre majesté est donc bien ingrate d'avoir tant maltraité ses maîtres*, réplique Renschild. *Histoire de Charles XII.*

1709.

LES divisions du duc de Bourgogne & de monsieur De Vendôme, qui avoient commandé l'armée en 1708, ayant eu des suites très-fâcheuses pour la France, Villars est chargé seul du commandement. On dit que madame la maréchale, sa femme, veut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Il rejette ce conseil timide. *Si j'ai*, dit il, *le malheur d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandres avant moi. Si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne.*

Dumont, histoire militaire du prince Eugène.

Il devient public à Versailles qu'il va y avoir une grande action entre l'armée de France & l'armée alliée aux ordres d'Eugène & de Marlborough. Louis XIV, qui, depuis quelques années, essuie des revers accablans, paroît très-inquiet de l'événement. Boufflers, pour lui donner quelque tranquillité, offre, quoique plus ancien que Villars, d'aller servir sous lui. Sa proposition est acceptée, & il se rend au camp.

Il y a, entre les maréchaux, un grand & long combat de générosité. Aucun ne veut commander, & tous deux paroissent déterminés à obéir. A la fin, les choses s'arrangent comme elles doivent être arrangées pour le bien. Villars conserve l'autorité; mais, à l'ordre, il a l'attention de donner le nom des patrons de Boufflers & de la ville qu'il a, depuis peu, si bien défendue, *Louis-François &*

Lille. Rien ne contribue tant que ce trait de citoyen à rendre la mémoire de Boufflers respectable. Lorsque les hommes connoîtront mieux leurs vrais intérêts & les vraies sources de la gloire, ils imiteront cet exemple généreux. *Mémoires du maréchal De Villars.*

A peine les dispositions de Villars & de Boufflers sont faites, qu'ils sont attaqués à Malplaquet par Eugène & Marlborough. Les soldats François, qui viennent de recevoir le pain dont ils ont manqué un jour entier, le jettent pour courir plus légèrement au combat. On se bat, de part & d'autre, avec un acharnement qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Dans la plus grande chaleur de l'action, Eugène est blessé. Ceux qui combattent à côté de lui, voyant ruisseler son sang, le pressent de se retirer, au moins quelques instans. *Qu'importe,* leur dit-il, *de se faire panser, si nous devons mourir ici? Et, si nous en revenons, il y aura assez de temps pour*

cela ce soir. Avec le même sang-froid qu'il fait cette réponse, il continue à combattre & à donner ses ordres. La fermeté de ce grand général fait une impression étonnante sur l'esprit des troupes. Elles redoublent leurs efforts, & parviennent enfin à gagner plutôt le champ de bataille qu'une victoire. *Dumont, histoire militaire du prince Eugène.*

Le vertueux Boufflers, chargé de la retraite par la blessure de Villars, écrit à Louis XIV, après cette action sanglante : » La suite des malheurs arrivés depuis plusieurs années aux armes de votre majesté » avoit tellement humilié la nation » Françoise, qu'on n'osoit quasi plus » s'avouer François. J'ose vous assurer, sire, que le nom François n'a » jamais été plus en estime, ni peut-être plus craint, qu'il l'est présentement dans toute l'armée des alliés «.

Quoique la journée de Malplaquet coûte beaucoup de sang à toutes les

puissances belligérantes, les Hollandois se trouvent les plus maltraités. Le baron D'Olderson, l'un des députés aux états généraux, apprenant les détails de cette bataille, s'écrie, avec douleur, que la république est perdue, si elle en gagne encore deux ou trois à ce prix. *Histoire de l'empereur Charles VI.*

Le maréchal De Villars se trouve assez grièvement blessé pour se faire administrer les sacremens. On propose de faire cette cérémonie en secret. *Non*, dit le maréchal, *puisque l'armée n'a pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien.* Mémoires de Maintenon.

» Le mot doit animer le soldat, » dit Folard. Je m'étonne qu'on l'accompagne toujours du nom de » quelques saints, qui n'ont que faire » là. En ce temps-ci, la superstition » n'est guère d'un grand secours dans » les armées. J'aimerois mieux donner pour mot, dans une bataille,

» le nom de quelque grand capitai-
» ne. De tous les noms de saint qu'on
» peut faire courir, le meilleur est
» celui de *Notre dame de frappe fort:*
» il n'est pas nouveau.

» A Malplaquet, le commandant
» d'un bataillon de Navarre le four-
» ra dans sa harangue. *Allons, mes*
» *amis*, dit-il aux soldats; *marchons*
» *à ces messieurs, & recommandons-*
» *nous de bon cœur à Notre-dame de*
» *frappe fort. C'est la patrone du ré-*
» *giment; ayons y confiance: elle ne*
» *nous a jamais manqué.* Le mot doit
» être plaisant & même gai «. *Folard, commentaires sur Polybe.*

1710.

Le général Autrichien Staremberg ayant vaincu, près de Sarragosse, l'armée Castillane, commandée par le marquis De Bai, l'archiduc Charles va, pour la seconde fois, à Madrid. Il y essuie tous les dégoûts imaginables. Personne ne veut le voir; les habitans s'enferment dans

leurs maifons ; on ne daigne pas ramaffer l'argent qu'il fait jetter dans les rues. Des comédiens, qui s'avifent de repréfenter une pièce à fa louange, font affommés, & l'auteur eft trouvé mort le lendemain. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes obfcurs ou déshonorés qui veuillent le reconnoître pour roi. Le marquis De Mancéra, à qui fon âge de plus de cent ans n'a pas permis de s'éloigner, refufe conftamment de lui rendre un hommage paffager. *Non*, s'écrie-t-il, *je ne ternirai pas ma gloire à l'âge où je fuis parvenu ; je l'emporterai entière au tombeau.* Campagnes de Vendôme.

Les Catalans, les Portugais & les Allemands, qui forment la plus grande partie de l'armée de Charles, demandent, à grands cris, qu'on livre cette capitale de l'Efpagne au pillage & à l'incendie, pour punir fes citoyens de leur zèle pour Philippe. Le généreux Anglois Stanhope s'oppofe feul à cette violence cruelle & peu

politique. *Eh bien!* dit l'archiduc, en fureur, *puiſque nous ne pouvons pas la piller, abandonnons-la.* Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.

1710.

L'APPROCHE du duc De Vendôme rend cette retraite néceſſaire. Ce grand général, depuis ſes démêlés avec le duc de Bourgogne, étoit reſté dans l'inaction & dans la diſgrace. Il en fut tiré après la journée de Sarragoſſe, & envoyé au ſecours de Philippe V. Malgré les malheurs des temps, Louis XIV lui offrit cinquante mille écus. Vendôme les refuſa. *J'ai trouvé*, dit-il, *dans mes propres reſſources de quoi faire la guerre; j'eſpère même que je ne ſerai pas à charge à l'Eſpagne.* Campagnes de Vendôme.

Ce général n'a pas plutôt paſſé les Pyrénées qu'il voit les grands délibérer ſur le rang qu'ils lui donneront. *Tout rang m'eſt bon*, leur dit-il; *je ne viens point vous diſputer le pas, je*

viens ſauver votre roi. Campagnes de Vendôme.

Ce déſintéreſſement, ſon affabilité, une grande réputation, attirent ſur ſes pas une foule de gens de tous les ordres. Beaucoup y ſont attirés par un autre motif extrèmement puiſſant. L'Eſpagne avoit longtemps accordé des privilèges aſſez conſidérables à ceux qui avoient ſervi honorablement vingt ans. Alors la nation avoit eu des troupes nombreuſes & excellentes. Cet uſage étant tombé inſenſiblement, les Eſpagnols n'avoient plus montré la même inclination pour les armes. Philippe, frappé de ce contraſte, fait publier un édit qui exempte d'un certain tribut les familles qui auront un fils à la guerre. Ce nouvel arrangement concourant avec l'arrivée de Vendôme pour ranimer tous les courages, on ſe trouve avoir, comme par magie, une très-belle armée. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Ces troupes poursuivent celles de l'archiduc, dont cinq mille Anglois se jettent dans Brihuéga. Il faut les enlever d'un coup de main, parce que Staremberg approche pour les délivrer. Vendôme, s'appercevant que ses troupes mollissent, monte lui-même sur la brèche pour les ranimer. *Sire*, dit-il à Philippe en prenant un pistolet, *ces gens-ci ne tirent pas droit; car, s'ils avoient tiré juste, votre majesté & moi nous aurions déjà été tués.* Cette intrépidité redonne courage aux assiégeans: ils se précipitent avec fureur sur les assiégés, qui, après s'être défendus de rue en rue, & avoir épuisé toutes leurs munitions, sont obligés de se rendre le jour même prisonniers de guerre. *Campagnes de Vendôme.*

1710.

Cet événement, tout grand qu'il est, est suivi immédiatement d'un plus considérable encore. Les armées des deux rivaux se rencontrent

dans les plaines de Villaviciosa. On se dispose, de part & d'autre, à une action sanglante, & peut-être décisive. Comme les courtisans conjurent Philippe de ne se pas exposer, & avec lui tout le royaume : *Allons, sire*, lui dit Vendôme; *quand vous serez à la tête de tant de braves gens, vos ennemis ne vous résisteront pas.* Barre, hist. d'Allemagne.

Avant que la bataille ne commence, une batterie de l'armée de Staremberg tire sur les dragons Irlandois du lord Kilmaloc. Le colonel ayant reçu un coup de canon, un de ses fils le fait porter derrière le régiment. Le père, le regardant, lui dit : *Mon cher fils, que j'expire au moins entre vos bras, puisque j'ai si peu à vivre. Mon père*, lui répond-il, *il faut que j'aille où mon devoir & le service de Philippe V m'appellent. Quoi! mon cher fils, vous me refuserez cette consolation, & vous m'abandonnerez à l'heure de ma mort? Mon cher père, je vais la vanger.*

où trouver la mienne. Campagnes de Vendôme.

Le comte Magdelin De la Tour, gentilhomme Savoyard, se distingue beaucoup durant l'action. Il reçoit trois coups de fusil, tous trois mortels. Ceux qui le voient dans cet état désespéré lui témoignent le chagrin qu'ils ont de sa situation ; &, le voyant s'éloigner, lui demandent où il va. *Je vais*, leur dit-il, *à la porte de cette église voisine pour recommander mon ame à dieu, & le remercier de m'avoir fait trouver la mort au service du roi.* Il expire après une courte prière. *Campagnes de Vendôme.*

Le maréchal de camp don Pédro Ronquillo, l'officier Espagnol peut-être le plus capable, est tué d'un coup de canon. Son vertueux & illustre père, don Francisco Ronquillo, tient, en apprenant cette nouvelle, un discours que la nature ordinaire, abandonnée à elle-même, désavoueroit peut-être, mais qui est l'expression

l'expreſſion d'une ame ſupérieure : *J'aimois tendrement mon cher & unique fils don Pédro ; mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il eſt mort pour ſa patrie. Laiſſons-là la mort de mon fils ; dites-moi ſeulement en quel état ſont les affaires du roi mon maître.* Campagnes de Vendôme.

L'affaire ne tarde pas à être décidée à la droite où commande Philippe V. Il rompt & culbute preſque en même-temps la gauche des Autrichiens. Vendôme, qui a en tête Staremberg, n'a pas un ſuccès ſi facile. La victoire ne ſe déclare pour lui, qu'après un combat long-temps douteux, & lorſqu'il eſt ſoutenu des régimens victorieux dès le commencement de l'action. Lorſque les troupes de l'archiduc ſont entièrement défaites & diſſipées, Philippe témoigne à Vendôme qu'il a un beſoin extrême de dormir. *Sire*, lui dit le duc, *je vais vous faire arranger le meilleur & le plus beau lit qu'un roi ait jamais eu.* Dans le même

instant on place, sous un arbre, les drapeaux qu'on vient de prendre. Le roi se jette dessus tout botté, & y dort quatre ou cinq heures. *Barre, hist. d'Allemagne.*

Les troupes victorieuses s'enrichissent de tout le butin que l'armée alliée avoit fait en Castille. Un soldat Espagnol porte à Vendôme un étendard qu'il a pris, & refuse l'argent que ce général veut lui donner. Il lui montre une bourse pleine d'or, en lui disant : *Voilà ce qu'on gagne en combattant pour son roi.* Quinci, hist. militaire de Louis XIV.

Philippe V dit à Vendôme qu'il lui doit la couronne. Ce grand général, qui a des jaloux, quoiqu'il n'ait mérité que des amis, répond au roi, en lui renvoyant l'honneur de la victoire : *Votre majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens.*

Lorsque Louis XIV apprend l'événement de la journée de Villaviciosa, où une armée vaincue jusqu'alors, vient de vaincre, parce

qu'elle a été menée au combat par Vendôme : *Voilà*, dit-il, *ce que c'eſt qu'un homme de plus.* Campagnes de Vendôme.

Ce grand prince écrit tout de ſuite, au général victorieux, une lettre remplie des expreſſions les plus honorables. Un officier conſidérable a la lâcheté de dire que des ſervices auſſi importans doivent être récompenſés d'une autre manière. *Vous vous trompez*, replique vivement Vendôme, *les hommes comme moi ne ſe payent qu'en paroles & en papiers.* Réflexions militaires de Santa-Cruz.

Pignatelli, qui commande dans l'Arragon pour l'archiduc, apprenant le déſaſtre de Villaviciosa, fait faire de grandes réjouiſſances, comme ſi ſon parti eût été victorieux. Les ſages ne blâment pas cette jactance apparente. Ce gouverneur craint, avec raiſon, les premiers mouvemens auxquels la nouvelle d'une défaite peut porter les Arra-

gonois, si elle arrive avant que les troupes battues se soient retirées dans cette province. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

1710.

Le comte De Louvignies, gouverneur de Lérida pour Philippe V, fait singulièrement une conquête assez importante. Ayant été informé qu'il est parti de Barcelone des approvisionnemens considérables pour Balaguer, il sort en secret de sa place, avec un détachement supérieur au corps qui assure ce transport, le bat & l'enlève avec tout ce qui est sous sa protection. Il envoie ensuite lui-même ce convoi à Balaguer, avec une escorte de soldats Allemands & Espagnols, qui, s'étant introduits sans difficulté dans la ville, s'en rendent maîtres, malgré la résistance de la garnison. Trois ou quatre cens hommes y sont tués, le reste est fait prisonnier. *Histoire de l'empereur Charles VI.*

1710.

L'armée de la grande alliance assiège Béthune. Le général Fagel l'attaque du côté de la porte d'Arras, & le général Schuylembourg du côté de la porte d'Aire, qui est à l'autre extrémité. Un fait singulier partage les esprits.

L'attaque la plus difficile en apparence, & la plus aisée au fond, écheoit à Schuylembourg. Dès qu'il a fait dessécher une prairie qui borde l'inondation, il y fait ouvrir la tranchée, & pousse fort vîte ses travaux, parce qu'il n'y a point de mine qui l'oblige d'aller à la sappe. Le terrein par où Fagel attaque n'est pas si favorable. Il ne peut guères avancer qu'à la sappe. D'ailleurs, ce côté-là est le plus fortifié, parce que l'inondation le défend fort peu. Il arrive delà que la place est beaucoup plus pressée à l'attaque de Schuylembourg; de sorte que, quand le gouverneur François, Dupuy Vauban, juge qu'il

est temps de capituler, il fait arborer le pavillon blanc de ce côté-là.

Fagel, qui n'a encore poussé son attaque que jusqu'aux palissades, se croît offensé, parce qu'on ne bat pas aussi la chamade de son côté. Il fait dire que, si l'on défère tout l'honneur au commandant de l'autre attaque, il n'aura aucun égard à ce qui sera convenu; &, en effet, il continue de faire feu, quoique la démarche déjà faite par les assiégeans emporte avec soi suspension d'armes. On a égard à sa délicatesse; & c'est Schuylembourg lui-même qui le demande. *Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

1711.

M. le duc De Noailles assiège & prend Gironne, malgré les contretemps les plus fâcheux, & contre le sentiment de tout le monde. Un boulet de canon l'approche de fort près, au moment qu'il visite une batterie. Il dit à Rigolo, qui commande

l'artillerie, & qui eſt ſourd : *Entendez-vous cette muſique ? Je ne prends jamais garde*, répond Rigolo, *à ceux qui viennent ; je ne fais d'attention qu'à ceux qui vont.* Mémoires de Maintenon.

1711.

Lambert, pourvoyeur du duc De Vendôme, a en Catalogne la liberté de paſſer à travers l'armée de l'archiduc, pour aller chercher du poiſſon frais, que ſon maître aime avec paſſion. Comme c'eſt un homme fin & intelligent, il a l'œil à tout. Un jour, il entend dire, dans une tente près de laquelle il ſe trouve, que Staremberg ſe couvrira de gloire, s'il réuſſit dans le projet qu'il a formé de ſurprendre Tortoſe, avec les quatre ou cinq mille hommes qui ſont en marche pour cette expédition. Sur le champ, il expédie le trompette qui l'accompagne toujours & qui doit s'en retourner, lui fait part de ſa dé-

couverte, & le charge d'en rendre compte, ſans perdre un inſtant.

Le gouverneur, averti à temps, fait ſes diſpoſitions. Il prend le parti de laiſſer approcher tranquillement les Allemands, leur donne même le temps de s'emparer de quelques ouvrages avancés peu importans. Alors part du rempart un grand feu de canon & de mouſqueterie, qui tue tout ce qui s'eſt approché. Des troupes bien diſtribuées fondent à propos ſur le reſte, & en font un carnage horrible. Cet événement, quoique peu conſidérable en lui même, peut fournir bien des réflexions. *Campagnes de Vendôme.*

1712.

Le gouverneur de Vénaſque, ville d'Arragon, étant ſorti avec une partie de ſa garniſon, pour empêcher quatre mille Catalans de s'emparer d'un poſte important, tombe dans une embuſcade qu'ils lui dreſſent,

& est pris, après s'être défendu longtemps. Ils marchent aussitôt à Vénasque, & somment le lieutenant de roi de rendre la place, le menaçant qu'en cas de refus, ils feront mourir à ses yeux le gouverneur son frère, qui est leur prisonnier. Il leur répond que son honneur & son devoir lui sont plus chers que la vie de son frère. *Journal historique de Louis XIV.*

1712.

Le duc De Vendôme meurt à Vinaroz, dans le royaume de Valence, âgé de cinquante-huit ans. Philippe V veut que la nation Espagnole prenne le deuil pour ce général : distinction unique, & qui est généralement approuvée par un peuple sensible & reconnoissant. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne.*

Jamais général ne fut plus aimé des troupes que Vendôme. Il faisoit, durant l'hiver de 1705, le siége de Vérue. La neige combloit tous les jours la tranchée ; la gelée rendoit la terre

aussi dure que les pierres. Les soldats tomboient morts de froid à chaque instant. L'armée sçavoit qu'il y alloit de la gloire de son général, qu'elle appelloit son père, de prendre la place : on n'entendit pas un murmure. *Histoire de Charles VI.*

Des troupes, qui étoient aux ordres de Vendôme, plioient dans une occasion, & leurs officiers faisoient de vains efforts pour les retenir. Le général se jette au milieu des fuyards, & crie à leurs chefs : *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est-là*, montrant un arbre éloigné de cent pas, *que ces troupes vont & doivent aller se reformer.* Ce discours réussit, & ne peut manquer de le faire. Il prouve aux soldats que Vendôme n'est pas mécontent de leur valeur, & qu'il a grande confiance en leurs lumières. *Folard, commentaires sur Polybe.*

Dans le temps que le duc De Vendôme commandoit l'armée des deux couronnes dans la Lombardie, la

désertion étoit énorme parmi les Italiens. Inutilement faisoit on périr sans miséricorde tous les déserteurs qu'on prenoit; rien ne pouvoit fixer les soldats sous leurs drapeaux. A la fin, le général s'avisa de les prendre par leur foible. Il ordonna que tous ceux qui seroient arrêtés seroient pendus à l'instant, & pendus sans voir aucun prêtre. Cette punition fit plus d'impression sur ces lâches, que la mort même. Ils avoient bien voulu risquer d'être pendus, mais ils ne voulurent pas courir le risque d'être pendus sans confession. *N.*

Les gallions étant arrivés, Philippe V destina quatre cent quarante mille livres à Vendôme, pour les frais de la campagne qu'il alloit commencer. Ce général les refusa. Je suis très touché, dit-il au monarque, des soins très-tendres & très-magnifiques de votre majesté; mais je puis m'en passer. Je vous supplie de faire distribuer cette somme à ces braves &

& fidelles troupes Espagnoles, qui seules, en vingt-quatre heures, vous ont conservé quatorze royaumes. *Campagnes du duc De Vendôme.*

Un prince disoit à Vendôme. Il est surprenant qu'étant le fils d'un père dont le génie étoit si borné, vous excelliez dans la science militaire. *Mon esprit,* répondit Vendôme, *vient de plus loin.* Il vouloit faire entendre qu'il ressembloit à Henri IV, dont il avoit l'honneur de descendre. *N.*

1712.

Louis XIV, qui, les campagnes précédentes, avoit exigé une grande circonspection de ses généraux, sent ranimer tout son courage. *Vous voyez où nous en sommes*, dit-il au maréchal De Villars en lui donnant le commandement de l'armée de Flandres ; *il faut vaincre ou périr, & finir par un coup d'éclat. Cherchez l'ennemi, & livrez-lui bataille. Mais, sire*, dit Villars avec émotion, *c'est*

votre dernière armée. *N'importe*, reprend le roi ; *je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais je veux que vous l'attaquiez. Si vous avez du dessous, vous me l'écrirez, & à moi seul. Je monterai à cheval ; je passerai par Paris votre lettre à la main. Je connois le François ; je vous mènerai quatre cens mille hommes, & je m'ensévelirai avec eux sous les débris de la monarchie.* Folard, commentaires sur Polybe.

Pendant que Louis tient ce discours, Eugène, quoique privé des Anglois, qui se sont séparés de lui, attaque Landrecies, foible, mais pourtant unique barrière de la France, depuis qu'elle a eu le malheur de perdre toutes ses places des Pays-Bas. Pour faire lever ce siège, il faut forcer le camp retranché de Denain. La chose est difficile ; mais Villars ne désespère pas d'en venir à bout, *Messieurs*, dit-il à ceux qui sont autour de lui, *les ennemis sont plus forts que nous ; ils sont même retranchés : mais nous sommes Fran-*

çois ; il y va de l'honneur de la nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir ; & je vais moi-même vous en donner l'exemple.

Après avoir ainsi parlé, il se met à la tête des troupes, qui, excitées par son exemple, font des prodiges & battent les alliés. Villars sçait vaincre & profiter de sa victoire. Il emporte, avec la plus grande célérité, Marchiennes, le fort de Scarpe, Douay, le Quesnoy, Bouchain. Eugène, obligé de lever le siège qu'il avoit formé, est encore forcé de voir les progrès des François sans les pouvoir arrêter. *Mémoires du maréchal De Villars.*

» L'hiver suivant, ce général » étoit chez monsieur D'Armagnac, » grand écuyer de France. J'y étois » aussi, dit le baron De Pollnitz. » Il parla beaucoup de ses exploits : » Je l'écoutai attentivement. Il re» marqua que je l'observois. Je lui » étois inconnu. Il demanda tout

» bas à M. le grand écuyer qui j'é-
» tois. Ce prince le lui dit. Le ma-
» réchal me fit des politesses. Puis
» reprenant son discours, & m'a-
» dressant la parole, il me parla de
» sa victoire de Denain avec un
» air qui témoignoit une grande
» satisfaction. Mais pourquoi vos
» gens me dit-il, se sont-ils noyés ?
» Je suis clément ; je leur aurois
» donné quartier ; ils devoient me
» le demander.

» J'avoue que l'honneur Germa-
» nique s'empara de mon ame. Ces
» mots de clémence & de quartier
» me parurent insultans pour ma na-
» tion. J'étois jeune & étourdi ; peu
» s'en fallut que je ne lui fisse quel-
» que réponse peu convenable. Ce-
» pendant je me possédai, & ce ne
» fut qu'à la seconde ou troisième
» attaque que je lui répondis enfin,
» qu'il me paroissoit qu'il ne devoit
» pas être surpris de ce qu'avoient
» fait les troupes Allemandes ; parce
» que, jusqu'à la journée de De-

» nain, elles avoient connu sa va-
» leur, mais n'avoient point éprou-
» vé sa clémence. Je vis que ma
» réponse ne lui étoit pas agréable.
» Il changea de discours, & ne me
» parla plus de tout le jour. « *Mémoires de Pollnitz.*

1712.

» Immédiatement après la bataille
» de Denain, dit La Colonie, qui,
» quoique François, commandoit
» un régiment de grenadiers au ser-
» vice de l'électeur de Bavière,
» M. De Quemin, major de mon
» corps, me demanda si je trouverois
» bon qu'il profitât du temps pour
» aller compter dans les retranche-
» mens le nombre des hommes qui
» avoient été tués pendant l'attaque.
» Je lui dis que j'y consentois avec
» plaisir, & que même je serois bien
» aise de le sçavoir de lui. Au mê-
» me instant un bon Bavarois, un
» peu âgé, qui étoit lieutenant de
» la compagnie que j'avois en qua-

» lité de colonel, me demanda la
» permiſſion de l'accompagner ; ce
» que je lui accordai pareillement,
» & ils partirent tous deux.

» Ils ne furent pas loin ſans trou-
» ver à compter des morts ; & ils
» alloient en mettre un dans le nom-
» bre lorſqu'ils l'entendirent ſe plain-
» dre. Un grenadier du régiment
» de Guienne, qui ſe promenoit
» auſſi pour voir ſi on n'auroit pas
» oublié d'en dépouiller quelques-
» uns, entendit la voix plaintive du
» mourant ; & cette bonne ame vou-
» lût le ſoulager. Pour cet effet, il
» s'en approcha, le coucha en joue ;
» &, en lâchant un ſacre..... il dit
» qu'il alloit achever ce pauvre mal-
» heureux qui ſouffroit trop.

» Heureuſement M. De Quemin
» ſe trouva à portée de détourner
» le fuſil, & lui dit : Laiſſe mourir
» ce miſérable, s'il doit mourir.
» Monſieur, dit le grenadier, ex-
» cuſez-moi, s'il vous plaît ; je vou-
» lois rendre ſervice à ce pauvre

» garçon : &, dans l'état où il eft,
» le meilleur eft de l'achever; car
» c'eft mettre fin à fes fouffrances ;
» fi je ne le fais pas, il en fouffrira
» davantage & périra toujours. Il
» voulut le coucher en joue une fe-
» conde fois, & enfin M. De Que-
» min fut obligé de le chaffer.

» Mon lieutenant, qui entendoit
» un peu le François, avoit écouté
» ce dialogue. Il dit à M. De Que-
» min que peut-être le mourant
» entendroit l'Allemand, & qu'il al-
» loit l'interroger. En effet, le bleffé
» lui répondit en Allemand. Le bon
» homme, trouvant un homme de
» fa nation, s'attacha à lui faire des
» queftions. Il lui demanda de quel
» pays il étoit. Le bleffé répondit
» qu'il étoit Bavarois. Bavarois !
» dit mon vieux lieutenant en gron-
» dant ; quoi ! tu fervois contre ton
» prince ? Il falloit achever de le
» tuer. Eh, de quel endroit es-tu
» de la Bavière ? continua t-il. L'au-
» tre lui répondit qu'il étoit des en-

» virons d'Ingolstadt. Quel est ton » père ? quel sont tes parens ? reprit » le lieutenant. Ma mère est morte, » dit-il, & je suis fils unique d'un » officier des troupes de l'électeur, » qui apparemment a été tué à la » bataille d'Hochstet, car je n'ai pas » eu depuis de ses nouvelles. De- » puis ce temps-là, mes parens se » sont emparés de son bien, & me » laissoient manquer de tout. Quand » je me suis vu un peu grand, ne » sçachant que devenir, j'ai fait com- » plot de m'enroller avec deux au- » tres écoliers de mes camarades, » & nous avons pris parti avec le » premier officier qui s'est présenté. » Le lieutenant lui dit : Comment » t'appelles-tu ? Je m'appelle Ou- » desch, répondit le blessé.

» Ah ! malheureux, reprit-il, tu » es mon fils. J'étois ici le spec- » tateur de ta mort, sans le secours » de M. De Quemin, & sans au- » cun effort de ma part pour t'en » garantir. Tu t'es mis dans le cas

» de nous tuer l'un l'autre, ſi l'oc-
» caſion s'en fût préſentée, & le ciel
» nous a conduits ici pour te ſau-
» ver la vie.

» Ce pauvre garçon, qui, dans
» la plus triſte ſituation où l'on
» puiſſe jamais être, eut le bonheur
» de trouver un père qu'il croyoit
» mort depuis long-temps, fut ſi
» tranſporté de joie, qu'il ſe mit à
» ſe traîner en criant : Ah, mon père !
» Il ſe jetta à ſes pieds, & les em-
» braſſa avec un tranſport ſi grand,
» qu'on eut de la peine à l'en arra-
» cher. Le bleſſé fut tranſporté,
» ſoigné, guéri, & entra en qua-
» lité d'officier dans le régiment. «
Mémoires de la Colonie.

1712.

Le maréchal D'Harcourt, qui commande le corps de troupes Françoiſes qui eſt ſur le Rhin, apprend, d'un trompette ennemi, que le bruit court que les François ont été battus à Denain. Il eſt bien agréable-

ment ſurpris le lendemain, lorſqu'il voit arriver dans ſon camp le même homme avec une lettre, dans laquelle le chef de l'armée lui marque, » que ſon trompette ne lui avoit » pas voulu impoſer; que ce qu'il lui » avoit rapporté s'étoit dit généralement; & qu'il le lui envoyoit, quoiqu'innocent, pour ſubir tel châtiment qu'on jugeroit à propos de » lui impoſer. Bien loin que vous » ayez été battus, ajoute le général Allemand, vous avez remporté un avantage très-conſidérable. Je ſouhaite de tout mon cœur » être le premier à vous annoncer » ce ſuccès, dont la confirmation & » le détail ne peuvent pas tarder à » vous parvenir. *Folard, commentaires ſur Polybe.*

1713.

Le maréchal de Villars aſſiège Landau, qui, quoique très-bien défendu par le duc De Wirtemberg, eſt obligé de ſe rendre. Les François,

dont la journée de Denain avoit extrémement relevé le courage, y font des prodiges. On voit les grenadiers François, n'ayant aucun ordre, & guidés par leur seul courage, passer la rivière à la nage l'épée entre les dents, aller attaquer un ouvrage très-considérable, en chasser rapidement les Impériaux, y faire eux-mêmes le logement, & y rester trente-six heures, en attendant qu'on ait fait un pont de communication. Comme ils sont sans aucune provision, leurs camarades leur jettent quelques cordes au bout desquelles on a attaché des bouteilles d'eau-de-vie & du pain pour leur subsistance. Si cette intrépidité surprend les Impériaux, les François ne sont pas moins étonnés, qu'en trente-six heures les Allemands ne fassent pas la moindre tentative pour reprendre ce fort. *Histoire de l'empereur Charles VI.*

Le régiment d'Alsace se distingue si singulièrement dans ce siège, que

Louis XIV croit devoir lui écrire de sa propre main, pour lui témoigner sa satisfaction *des marques de bravoure & de bonne volonté qu'il lui a données dans une occasion si importante.* Heiss histoire de l'Empire.

1713.

APRÈS la prise de Landau, Villars attaque Fribourg. Jamais peut-être place n'avoit été aussi bien défendue par aucun officier Allemand, que celle-là l'est par le baron De Harsch. Les habitans, voyant que les brèches sont suffisantes pour l'assaut, & que le gouverneur ne parle point de se rendre, craignent d'être la victime de son opiniâtreté. Les instances qu'ils font pour le déterminer à capituler ne l'ébranlent point. Il leur dit, pour toute réponse, qu'il ira leur montrer sur la brèche de quelle manière il faut recevoir les François.

Cette résolution jette les pauvres Fribourgeois dans le plus violent dé-

ſeſpoir. Ils le font éclater par la manière dont ils s'y prennent pour toucher l'inflexible Harſch. Le clergé, la magiſtrature, les artiſans, les femmes, les enfans, tout va en proceſſion chez lui. Le ſaint ſacrement, porté ſous un dais par le prêtre le plus âgé & le plus vénérable de la cathédrale, précède le peuple. Cette cérémonie ne fait pas la moindre impreſſion ſur le gouverneur, & le feu des remparts continue comme auparavant.

On ſe diſpoſe à donner l'aſſaut, lorſque deux bourgeois arrivent dans la tranchée avec une lettre dans laquelle Harſch marque au maréchal De Villars qu'il abandonne la ville à ſa diſcrétion, & qu'il ſe retire dans le château pour lui procurer une nouvelle occaſion de gloire ; qu'au reſte, il lui laiſſe auſſi ſes malades & ſes bleſſés ; & que, le connoiſſant poli & généreux comme il eſt, il ne doute pas qu'il n'ait égard au triſte état de ces malheureux, &

qu'il

qu'il ne leur procure les ſecours dont ils ont beſoin.

Quoique Villars ſoit en droit d'abandonner la ville au pillage, & même de paſſer les habitans au fil de l'épée, il établit un ordre parfait, & ne fait point couler de ſang. Pour ce qui eſt des malades & des bleſſés, il les fait porter ſur l'eſplanade, où ils ſont expoſés *à la merci de la faim & des boulets de canon.* Le gouverneur ne peut pas tenir contre un pareil ſpectacle, & ſe rend. *Hiſtoire du prince Eugène.*

1714.

» Lorsqu'on ſongeoit à atta-
» quer Barcelone, ſans attendre
» l'arrivée des troupes que comman-
» doit le maréchal De Berwick, le
» duc De Populi, notre capitaine
» général, demanda aux colonels de
» l'armée un état ſigné du nombre
» effectif de leurs ſoldats. La plupart
» des colonels, croyant que cela lui
» étoit ſuggéré par l'intendant, pour

» sçavoir le nombre des places mor-
» tes, & régler le prêt sur cet état, le
» donnèrent conformément à la pré-
» cédente revue du commissaire.

» Comme je sçavois ce qui se
» passoit, j'eus la curiosité de de-
» mander combien il y avoit d'hom-
» mes, suivant l'état de chaque
» corps ; &, voyant de quelle con-
» séquence il étoit d'entreprendre un
» siège en comptant sur le nombre
» de soldats qui n'étoit pas réel, j'en
» avertis le marquis De Casafuerte,
» mestre-de-camp général, pour en
» parler, s'il le trouvoit à propos,
» à M. le duc De Populi ; & j'ajou-
» tois que, si son excellence deman-
» doit un autre état, en avertissant
» que ce n'étoit pas pour la paye, on
» s'appercevroit de la différence. Le
» duc De Populi demanda ce nou-
» vel état ; &, si ma mémoire ne me
» trompe, il contenoit deux mille
» six cent hommes d'infanterie de
» moins que les premiers. « *Ré-
flexions militaires de Santa-Cruz.*

Le duc De Populi, après avoir bombardé Barcelone pendant neuf mois, se trouve aussi peu avancé que le premier jour. C'est alors que le maréchal De Berwick va prendre la conduite de ce siège. Le général Anglois Greston dit plaisamment qu'on a envie de prendre la place, puisqu'on a substitué à un général de paix un général de guerre. *Onzième réflexion.*

Barcelone se défend avec une opiniâtreté qui tient du désespoir. Femmes, prêtres, religieux, tout est soldat. Il périt, dans les attaques ou dans les sorties cinq cent quarante-trois moines ou ecclésiastiques. Les religieuses même mettent à leurs fenêtres des étendards faits avec de la toile rouge, pour montrer aussi qu'elles ne respirent que le sang & le carnage. *Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*

1715.

Louis XIV meurt. Plusieurs traits

rapprochés feront connoître le génie militaire de ce règne brillant, & agité par des guerres vives, longues & continuelles.

Louis voyoit faire l'exercice à ses ses gardes dans sa plus tendre enfance. Il y prit tant de plaisir, qu'il dit à ceux qui l'accompagnoient : *En vérité, j'aimerois mieux être soldat que roi.* Il imaginoit alors, aux soins qu'on prenoit de sa santé, que la vie de soldat & celle de roi étoient incompatibles. *Espion Turc.*

Le maréchal De Grammont assiégeoit je ne sçais quelle place. Lorsque le gouverneur se fût rendu après une assez légère résistance, il dit qu'il n'avoit demandé à capituler que parce qu'il manquoit de poudre. *Afin de vous rendre confidence pour confidence*, repartit le maréchal, *je vous avouerai que je ne vous ai accordé ce que vous me demandiez, que parce que je n'avois plus de plomb.* N.

Louis XIV disoit au maréchal de Schomberg, qui étoit huguenot ;

Sans votre religion, il y a long-temps que vous seriez maréchal de France. Sire, répondit ce grand général, *puisque vous me jugez digne de l'être, j'ai atteint le seul but que je me proposois.* Comme ce prince aimoit encore plus les louanges qu'il ne haïssoit le Calvinisme, Schomberg fut élevé à une dignité qu'il avoit si bien méritée. *N.*

On lisoit au roi Sobieski une lettre dans laquelle étoient détaillées plusieurs conquêtes très-rapides & très-brillantes de Louis XIV : un François, qui servoit le monarque Polonois en qualité de valet de chambre, transporté de joie s'écria, avec enthousiasme: *Voilà un roi, cela!* Le prince se tourna brusquement, regarda avec fureur ce domestique indiscret, & lui dit d'un ton plein d'indignation : *Et que suis-je donc moi, misérable !* Furetériana.

Les armées Françoises avoient pris un ascendant décidé sur les troupes Espagnoles, & étoient en possession

de les battre. La cour de Madrid, pour couvrir, autant qu'il étoit possible, les fautes de ses généraux, se donnoit un air de victoire après chaque bataille. Un François osa en témoigner sa surprise à la marquise De Grana. Cette dame lui dit finement: *Laissez-les se contenter tant qu'ils voudront. Vos feux sont des feux de joie, & les nôtres sont des feux d'artifice.* Œuvres de Saint-Évremont.

Le prince Jules, fils du grand Condé, rongé de vapeurs, se faisoit lire les *Hommes illustres de Plutarque* par un de ses valets de chambre, & n'en étoit pas plus tranquille. *Je ne suis pas surpris de ce qui vous arrive*, lui dit ce domestique de confiance; *vous vous occupez de livres qui ne parlent que de massacres, de batailles, de destructions de peuples, qui vous noircissent l'imagination. Lis-moi donc*, réplique le malade, *la vie du maréchal De* ***. Ce trait de mépris pour un homme qui n'avoit pas mérité les

honneurs militaires auxquels il étoit parvenu, & pour le gouvernement qui l'y avoit élevé, pourroit devenir une inſtruction utile. *Longueruana.*

» Comme les recrues ſe faiſoient » difficilement en 1695, des ſol» dats répandus dans Paris enle» voient les gens propres à porter » les armes, les enfermoient dans » des maiſons, & les vendoient aux » officiers. Ces maiſons s'appelloient » des fours; il y en avoit trente dans » la capitale. Le roi, inſtruit de cet » attentat contre la liberté publique » que le magiſtrat n'avoit oſé répri» mer, crainte de lui déplaire, fit » arrêter les enrôleurs, ordonna » qu'ils fuſſent jugés dans toute la » rigueur des loix, rendit la liberté » à ceux qui l'avoient perdue par » fraude ou par violence, & dit qu'*il* » *vouloit être ſervi par des ſoldats,* » *& non par des eſclaves* «. Mémoires de Maintenon.

On refuſa quelque choſe de rai-

ſonnable au marquis De Marivaux, qui avoit perdu un bras à la guerre. *Je voudrois*, dit-il bruſquement au roi, *avoir perdu l'autre bras & n'avoir rien demandé. J'en ſerois bien fâché pour vous & pour moi*, répondit Louis XIV. Ce mot plein de modération & de ſageſſe fut ſuivi d'une grace conſidérable. *Siècle de Louis XIV.*

Un vieux officier demandoit une grace à Louis XIV, dont l'air majeſtueux lui impoſa à tel point, qu'il béguaya & ne put pas continuer ſon diſcours. Il s'arrêta, & dit au prince : *Sire, au moins je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis.* Siècle de Louis XIV.

La diſcipline ne pouvoit pas être beaucoup plus ſévère chez les Romains que dans les belles années de Louis XIV. Ce prince, paſſant ſes troupes en revue, frappa d'une baguette la croupe d'un cheval. Le cavalier, ayant été déſarçonné par le mouvement que fit le cheval à cette occaſion, fut renvoyé ſur le champ, comme incapable de ſervir. *Conſervateur.*

Dans le temps que Louis XIV cherchoit à établir une discipline auftère & inviolable dans fes troupes, il chercha l'occafion d'en donner lui-même un exemple remarquable. L'armée commandée par le grand Condé ayant campé dans un endroit où il n'y avoit qu'une maifon, le roi ordonna qu'on la gardât pour le prince. Condé voulut en vain fe défendre de l'occuper ; il y fut forcé. *Je ne fuis que volontaire*, dit le monarque ; *& je ne fouffrirai point que mon général foit fur la toile, tandis que j'occuperai une habitation commode.* Lettres fur les François & les Allemands.

Un gendarme, emporté à la guerre par un cheval fougueux, heurta Louis XIV, qui, dans un premier mouvement, leva fur lui fa canne. Le gendarme, défefpéré de cet affront, préfenta au roi fon piftolet par le pommeau, en lui difant : *Sire, vous venez de m'ôter l'honneur ; ôtez-moi la vie.* Le monarque ne défapprouva pas

cette ſenſibilité, & avança aſſez rapidement un brave homme qu'il avoit eu tort d'outrager. *N.*

Monſieur De Valbelle, qui étoit vieux & caſſé, demandoit, avec beaucoup de vivacité, d'être fait lieutenant-général. *J'y penſerai*, dit Louis XIV. *Que votre majeſté ſe dépêche*, répartit ce brave officier, en ôtant à demi ſa perruque : *elle doit voir à mes cheveux blancs que je n'ai pas le temps d'attendre.* Malgré le caractère du prince, cette hardieſſe ne lui déplut pas, & elle fut ſuivie d'un prompt ſuccès. *N.*

Madame la ducheſſe de Bourgogne, qui étoit fort jeune, plaiſanta publiquement & amèrement ſur un officier très-laid qui la voyoit ſouper. *Je le trouve, madame*, dit Louis d'un ton élevé, *un des plus beaux hommes de mon royaume ; car c'eſt un des plus braves.* Siècle de Louis XIV.

Un officier, qui croyoit ne pas parler devant des gens de ſa profeſſion, contoit avec complaiſance

qu'il étoit monté le premier à la brèche d'une ville qui avoit été assiégée. Un autre officier, l'ayant écouté paisiblement, sans l'interrompre & sans le contredire lui dit: *Tout ce que vous avancez, monsieur, touchant ce qui se passa dans cette occasion, me surprend; &, de la manière dont vous parlez, il y a longtemps que vous deviez être mort, parce que je n'ai monté que le septième à cette brèche, & que je suis sûr que tous ceux qui y étoient montés avant moi ont été tués.*

Le premier officier fut regardé comme un menteur, & on crut le second; parce qu'il parut ne rapporter cette action que pour apprendre à celui qui s'étoit vanté si mal-à-propos, à conter toujours les choses comme elles se sont passées, & à ne pas se faire un mérite d'une bravoure qu'il s'attribuoit faussement. *Fléchier.*

Durant les prospérités de Louis XIV, les François, en général, ne trouvoient rien d'impossible à la guerre. Un officier, qui ne pensoit

pas avec cette élévation, s'excusa de n'avoir pas attaqué un certain poste, parce qu'il l'avoit jugé *inattacable*. *Monsieur*, lui dit le marquis De Feuquières, *ce mot là n'est pas François*. L'abbé De Saint-Pierre.

Un officier du régiment d'Orléans, ayant été envoyé à la cour pour y porter une nouvelle agréable, demanda la croix de Saint-Louis. *Mais vous êtes bien jeune!* lui dit le roi. *Sire*, répondit le brave militaire, *on ne vit pas longtemps dans votre régiment d'Orléans.* Journal des sçavans.

Les soldats d'un régiment Suisse au service de France, mécontens de ne pas recevoir leur solde, quittèrent les armes, & déclarèrent qu'ils ne les reprendroient qu'après qu'on les auroit payés. Le major, leur ayant inutilement ordonné de rentrer dans leur devoir, cassa, d'un coup de pistolet, la tête à celui qui se trouva le plus près de lui. Cet exemple de sévérité, fait à propos, rétablit l'ordre dans l'instant. *Instructions militaires.*

Un ministre de Louis XIV disoit à ce prince devant Pierre Stuppa, colonel du régiment des Gardes-Suisses, qu'avec l'or & l'argent que les Suisses avoient reçu des rois de France, on pourroit paver une chaussée de Paris à Basle. *Cela peut être vrai, sire*, replique le colonel ; *mais aussi, si on pouvoit rassembler tout le sang que ceux de ma nation ont versé pour le service de votre majesté & des rois ses prédécesseurs, on pourroit en faire un canal pour aller de Paris à Basle.* Histoire militaire des Suisses au service de France.

Un officier demanda, dans le régiment de Champagne, douze hommes de bonne volonté pour un coup de main. Personne ne répondit. La demande fut faite trois fois ; &, trois fois, le même silence fut observé. *Eh quoi ! dit l'officier, on ne m'entend point ! L'on vous entend très-bien*, s'écria une voix ; *mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous les sommes tous ; vous*

n'avez qu'à choisir. Encyclopédie.

Un brave soldat du régiment de Navarre disoit gaiement à son capitaine : *Mon officier, ordonnez qu'on cache nos drapeaux ; si l'ennemi les voit, il fuira long-temps avant que nous puissions le joindre.* Traité de l'opinion.

Un lieutenant-colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire distribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens, blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse, s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Année littéraire.

Dans une marche de nuit, que faisoit en Alsace une armée Françoise, un partisan Allemand se glissa avec quarante hommes dans un ravin entre deux colonnes, & tira sur les deux en même-temps. Il s'éloigna dès qu'il vit que sa ruse avoit réussi, & que les deux colonnes faisoient un feu terrible l'une sur l'autre. Cette méprise, qui ne fut connue qu'au

point du jour, occasionna une boucherie horrible. *Instruct. militaires.*

Un peu après le commencement du siècle, le marquis De Beauharnois, gouverneur de la nouvelle France, envoya quatre cens soldats avec environ huit cens Iroquois, Hurons, Népissins & Outaouacs, à 500 lieues de Quebec, pour y détruire une nation appellée les Renards.

Les sauvages chassoient durant la marche, tuoient beaucoup de gibier, & en offroient une partie aux François, moins habiles à se procurer des subsistances. Lorsque les troupes vouloient se défendre d'accepter des présens trop considérables ou trop répétés : *Vous partagez avec nous*, leur disoient ces sauvages, *les fatigues de la guerre ; il est juste que nous partagions avec vous les soulagemens que nous trouvons. Nous croirions n'être point hommes, si nous en usions autrement avec d'autres hommes.* Histoire du naufrage du père Crespel, récollet.

» Je veux, dit le chevalier Folard, » donner un moyen sûr & facile » pour passer la cavalerie, sans qu'il » soit besoin de radeau ou de bateau. » J'en ai fait l'expérience une infi- « nité de fois, tout seul & la nuit, » pour un dessein que j'avois sur la » fin de la guerre de 1701. La paix » la rompit, car la cour y avoit con- » senti : voici mon secret.

» J'avois demandé cinq cens dra- » gons choisis & bien montés, & » mille peaux de chèvres ou de » boucs, dont on se sert dans les » montagnes de Provence & de Dau- » phiné pour porter le vin. Je pré- » tendois garnir chaque peau d'une » soupape, semblable à celle dont » on se sert pour enfler les balons, » avec un goulot ou tuyau de deux » pouces de longueur, pour souffler » & enfler plus commodément. Cha- » que cheval devoit avoir deux de » ces peaux attachées en long, une » de chaque côté, liées au-dessus de » la selle, mais désenflées ; &, lors-

» qu'on auroit une rivière à paſſer, » chaque dragon, en ſe baiſſant, » auroit enflé ſes deux peaux l'une » après l'autre, pour ſe jetter enſui- » te à l'eau, & paſſer ainſi à la na- » ge, en mettant les deux pieds deſ- » ſus. On peut juger avec quelle fa- » cilité les chevaux auroient nagé : » car, dans l'expérience que j'ai fai- » te pluſieurs fois, il me parut que » le cheval pouvoit ſe ſoutenir ſur » l'eau ſans nager. Avec cette ma- » chine, cinq cens chevaux iront où » ils voudront dans le pays ennemi, » ſans rien craindre, & ſans être cou- » pés au paſſage d'une rivière ; & » lorſqu'on en paſſe pluſieurs, il eſt » impoſſible qu'on puiſſe jamais les » joindre. Beau moyen pour pouſ- » ſer les contributions auſſi loin » qu'on veut. « *Folard, commentaires ſur Polybe.*

1715.

Charles XII, battu à Pultowa, s'étoit retiré chez les Turcs à Ben-

der. Après y avoir passé six ans dans une inaction inconcevable, il se rend à Stralsund, ville de Poméranie, qui est assiégée par les rois de Prusse & de Danemarck, & prise, quoique défendue par Charles.

» Un jour que ce prince dictoit » des lettres pour la Suède à un se» crétaire, une bombe tomba sur » la maison, perça le toît, & vint » éclater près de la chambre même » du roi. La moitié du plancher » tomba en pièces. Le cabinet où » le roi dictoit, étant pratiqué en » partie dans une grosse muraille, » ne souffrit point de l'ébranlement; » &, par un bonheur étonnant, nul » des éclats, qui sautoient en l'air, » n'entra dans le cabinet, dont la » porte étoit ouverte. Au bruit de » la bombe, & au fracas de la mai» son qui sembloit tomber, la plu» me échappa des mains du secré» taire. *Qui a-t-il donc?* lui dit le » roi d'un air tranquille: *pourquoi* » *n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put

» répondre que ces mots : *Eh, sire,*
» *la bombe ! Eh bien*, reprit le roi,
» *qu'a de commun la bombe avec la*
» *lettre je que vous dicte. Continuez.* «
Histoire de Charles XII.

1716.

Les Turcs, qui ont conquis en 1715 la Morée sur les Vénitiens, attaquent l'isle de Corfou. Le comte de Schulembourg, après avoir épuisé, pour défendre la capitale, ce que la valeur & l'expérience peuvent fournir de ressources, se voit réduit à l'extrémité par la perte de ses dehors, que les Infidèles emportent avec une vigueur extraordinaire. Dans un état si désespéré en apparence, cet officier actif, brave & rusé, songe à se remettre en possession de ce qui lui a été enlevé. Ses réflexions ne lui présentent qu'un seul moyen; c'est de reprendre, avant que les assiégeans ne s'y soient solidement établis, l'ouvrage le plus considérable, d'où dépend absolument le salut de

la place. Il fait préparer sur le champ les échelles ; & , se mettant à la tête des plus déterminés soldats de sa garnison, il marche à l'ouvrage, y plante l'escalade, s'en rend le maître, & taille en pièces tout ce qui est dedans. Ce succès est peut-être le seul de ce genre qu'il y ait jamais eu. On ne lit dans aucune histoire que des assiégés, après la perte de leurs dehors, aient pensé à les escalader, & aient réussi à les reprendre. Parmi les marques de réconnoissance que la république de Venise donne à son défenseur, il faut distinguer un décret, par lequel on lui décerne une statue dans la place de Corfou. *Folard, commentaires sur Polybe.*

1717.

Les Turcs & les Autrichiens se brouillent. Lorsque l'empereur charge le prince Eugène de la conduite de cette guerre, il lui dit que, quelque confiance qu'il ait en

ses talens, il veut établir au-dessus de lui un chef qu'il doit consulter, & au nom duquel il agira. Eugène, un peu étonné, demande quel est ce supérieur. Charles lui présente à l'instant un crucifix enrichi de diamans, avec cette inscription : *Jesus-Christ généralissime.* Il ajoute tout de suite : *N'oubliez jamais, prince, que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu sur la croix son sang pour les hommes. C'est sous ses auspices que vous allez attaquer & vaincre ses ennemis, & ceux du nom chrétien.* Histoire de l'empereur Charles VI.

1717.

Le prince Eugène ouvre la campagne en se portant devant Belgrade. Les hommes médiocres, qui ne sont pas faits pour juger le génie, blâment avec emportement la conduite de ce général. » Quoi ! disent-» ils, est-ce là ce héros sage & pré-» cautionné, dont la conduite tou-

» jours fondée en raison doit servir
» de règle à tous les guerriers à ve-
» nir ? En quel détroit s'est-il allé
» mettre ? Il vouloit assiéger Belgra-
» de, & le voilà lui-même assiégé.
» On le canonne, on le bombarde,
» on le tourmente nuit & jour au
» milieu de son camp ; & il se con-
» tente de renvoyer canonnades pour
» canonnades. Quel est son dessein ?
» A quoi peut aboutir cette inac-
» tion ? S'il se flatte de pouvoir bat-
» tre les Turcs, malgré leur supério-
» rité, que ne les attaque-t-il ? Et
» si, couvert de ses hauts & profonds
» retranchemens, il se propose de
» prendre Belgrade à leur vue, sans
» donner bataille, d'où vient qu'il
» n'ouvre pas la tranchée ? Attend-
» t-il les trompettes de Jéricho pour
» en faire tomber les murs ? Où
» croit-il qu'à la longue, sa seule pré-
» sence suffira pour effectuer ces mi-
» racles ? « Ces discours, rapportés
à Eugène, n'ébranlent ni sa vertu ni
ses résolutions. Il prépare les moyens

de vaincre les Turcs ; il les emploie lorsqu'il le faut, & avec un succès prodigieux. *Dumont, histoire militaire du prince Eugène.*

Les Bavarois contribuent si fort au succès de cette glorieuse journée, que le général, immédiatement après l'action, se rend à leur quartier, pour leur témoigner sa satisfaction. Un des principaux officiers Autrichiens arrive pendant ce temps-là ; &, dans l'enthousiasme où il est de ce qu'il a vu faire par ces braves alliés, il interrompt Eugène, pour lui dire que les Bavarois ont fait des miracles ; qu'on ne peut rien ajouter à la précision de leurs manœuvres ; que leurs drapeaux ont toujours paru seuls en avant ; qu'ils ont emporté les retranchemens & enfoncé les Infidèles, Le prince écoute jusqu'au bout cet homme juste, mais échauffé, & lui répond avec beaucoup de tranquillité. *Eh bien, monsieur ! ces troupes ont-elles fait autre chose que ce qu'elles ont coutume de faire ?* Mémoires de La Colonie.

1717

Lorſque le czar Pierre vient en France, on lui rend, ſur tous les lieux de ſon paſſage, les honneurs dus à ſon rang & à ſa réputation. Ce cérémonial le gêne; il ne veut pas s'arrêter à Beauvais, où l'évêque a fait préparer un grand ſouper. Comme on lui repréſente que, s'il paſſe outre, il fera mauvaiſe chère : *Je ſuis un ſoldat*, répond ce prince, *& pourvu que je trouve du pain & de la bierre, je ſerai content.* Révolutions de Ruſſie.

1718.

Charles XII eſt tué devant Frédérickshall, place forte de Norwege, qu'il aſſiège. Cette mort rend au nord la tranquillité dont le midi de l'Europe jouiſſoit depuis quelques années.

Le caractère de ce prince s'étoit développé de bonne heure. On lui demanda dès l'enfance, ce qu'il penſoit

penſoit d'Alexandre, dont il liſoit l'hiſtoire dans Quinte Curſe. *Je penſe,* répondit-il, *que je voudrois lui reſſembler. Mais il n'a vécu que trente ans*, lui dit-on. *Ah!* repartit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des couronnes ?*

Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impreſſion ſur ce prince. Ayant eu un cheval tué ſous lui à la bataille de Narva, ſur la fin de 1700, il ſauta légèrement ſur un autre, diſant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices.*

Les ennemis de Charles étoient sûrs de ſon approbation, lorſqu'ils ſe conduiſoient militairement. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de ſçavantes manœuvres dans une occaſion où cela ne devoit pas arriver, ce prince dit hautement : *Schulembourg nous a vaincus.*

Il avoit conſervé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérans. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune offi-

cier Suédois, blessé & hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, & continua de combattre à pied, à la tete de son infanterie.

Quoique Charles vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignit pas de lui présenter en 1709 du pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent : le prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat: *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Histoire de Charles XII.

Lorsque, dans un siège ou dans un combat, on annonçoit à Charles XII la mort de ceux qu'il estimoit & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : *Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Van-Effen.

Charles XII disoit à ses soldats: *Mes amis, joignez l'ennemi; ne tirez*

point : c'eſt aux poltrons à le faire.
Folard, commentaires ſur Polybe.

1719.

Lorſque le duc d'Orléans, régent de France, eſt forcé, par les liaiſons qu'il a avec les cours de Vienne & de Londres, de déclarer la guerre à Philippe V, il donne le commandement de l'armée Françoiſe au maréchal De Berwick. Ce général apprend que le duc De Liria eſt dans le camp Eſpagnol : la crainte qu'il a que ſon fils, ſervant contre lui, ne rempliſſe pas ſes devoirs comme il convient, lui écrit pour l'exhorter à donner à la patrie qu'il a adoptée toutes les preuves de zèle & de fidélité qu'il lui doit.

» Je ſçaurai concilier mes différens devoirs, répond le duc De Liria : ce que je dois à l'auteur de mes jours, ne me fera jamais oublier ce que je dois au roi d'Eſpagne mon maître. J'aurai toujours devant les yeux les inſtruc-

» tions & les exemples d'un père
» respectable, qui ne rougira jamais
» de m'avoir pour fils. « *Mémoires de Berwick.*

1719.

» Je détachai en Afrique, dit
» le marquis de Santa-Cruz, un offi-
» cier avec un parti, pour en aller
» renforcer un autre, parce que je
» sçavois que les ennemis étoient
» en marche pour le venir attaquer.
» Comme je connoissois son génie,
» je le menaçai de le suspendre de
» son emploi, s'il ne disoit de ma
» part au commandant du premier
» détachement, de me venir join-
» dre sur le champ, à grands pas,
» sans se battre, à moins que les
» ennemis ne l'attaquassent dans sa
» retraite.

» Mon homme arriva où étoit l'au-
» tre commandant, qui étoit d'un
» grade supérieur; & il s'acquitta de
» sa commission en ces termes: *Notre*
» *commandant vous ordonne de vous*

» *retirer ſur le champ*. Et, ſe tournant
» vers les ſoldats, il les prit pour té-
» moins d'avoir rapporté mon ordre:
» & tout de ſuite, s'adreſſant à l'offi-
» cier: *Voyez*, *monſieur*, lui dit-il, *les*
» *ennemis ſur cette montagne; ſi vous*
» *ne les attaquez pas*, *nous ſommes tous*
» *des poules mouillées*. Réflexions militaires de Santa-Cruz.

1733.

Staniſlas Leczinski, élu roi de Pologne, eſt réduit, par les forces ſupérieures de l'électeur de Saxe, ſon rival, à s'enfermer dans Dantzick, où il eſt aſſiégé par les Ruſſes. La France, inſtruite des malheurs qui le menacent, lui envoie le foible ſecours de quelques bataillons. Un grenadier oſe dire au comte de Plélo, qui les conduit, que le premier coup qu'il tirera ſera ſur lui, pour lui apprendre à ne pas mener ſi mal-à-propos de braves gens à la boucherie. Pour toute réponſe, Plélo lui paſſe ſon épée au travers du corps, & con-

tinue sa marche. *Lettres sur les François & les Allemands.*

Le commandant ayant été tué, & les François ne pouvant pas entrer dans Dantzick, sont obligés de capituler; & se contentent de stipuler qu'ils seront transportés dans un port de la mer Baltique. Il est évident que les François entendent qu'on les transportera dans un port neutre; cependant le comte de Munick les envoie à Péterbourg, où ils sont traités en prisonniers de guerre.

Si les conditions présumées & sous-entendues des capitulations avoient quelque force, la France & ses alliés n'auroient point manqué de se plaindre, à la cour de Russie, de la perfidie de son général. Tout le monde se tut : on se contenta d'accuser d'ignorance l'officier François, & l'on dit que Munick sçavoit profiter de tous ses avantages. *Droit public de l'Europe.*

1734.

L'empereur Charles VI, qui a un intérêt fort considérable à placer sur le trône de Pologne l'électeur de Saxe, se conduisant d'une manière également désagréable pour Stanislas & pour la France, Louis XV lui déclare la guerre : le maréchal de Berwick est chargé d'attaquer Philisbourg ; mais il veut, avant d'entamer ce siège, forcer les lignes d'Etlingen. Dès que le comte de Saxe est instruit du projet, il laisse le blocus de Coblentz, où il est peu nécessaire, pour aller partager les périls & la gloire de cette entreprise. Le général ne le voit pas plutôt, qu'il lui dit : *Comte, j'allois faire venir trois mille hommes du corps de monsieur De Noailles ; mais vous seul me valez ce renfort.* Histoire de Maurice, comte De Saxe.

1734.

La plupart des jeunes officiers mé-

prisent les connoissances & les maximes qui ont l'air commun : le marquis de Feuquières croyoit que c'étoient celles sur lesquelles il convenoit le plus de réfléchir. Il lisoit à un de ses amis le chapitre de ses mémoires où il traite de l'ouverture de la tranchée, & où il marque qu'il faut jetter la terre du côté de la place. Cette observation parut frivole : *N'importe*, dit-il, *il faut la laisser.*

On y manque au siège de Philisbourg qu'entreprend Berwick, après avoir forcé les lignes d'Etlingen. Cette bévue doit être attribuée à l'officier qui conduit les travailleurs ; & qui les place d'un côté de la trace de la tranchée, lorsqu'il auroit dû les placer de l'autre. Il est très-surprenant que personne ne s'en soit apperçu que le matin. *Mémoires du marquis De Feuquières.*

L'austère & habile Berwick est tué d'un coup de canon devant Philisbourg. On l'avoit voulu employer dans une occasion importante sous

un autre général ; il dit : *Je ſuis très-médiocre en premier ; mais je ne vaux rien en ſecond.* N.

1734.

Louis XV ayant déclaré la guerre à la maiſon d'Autriche, a pour alliés les rois d'Eſpagne & de Sardaigne. Le maréchal De Villars, choiſi pour commander en Italie les troupes réunies des trois couronnes, ſe conduit avec beaucoup de courage. Un officier conſidérable lui repréſentant au ſiège de Pizzightonne qu'il s'expoſoit trop : *Vous auriez raiſon ſi j'étois à votre âge*, répond le maréchal; *mais, à l'âge où je ſuis, j'ai ſi peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni négliger les occaſions qui pourroient me procurer une mort glorieuſe, que doit ambitionner un vieux général d'armée.*

L'affoibliſſement de ſes forces ne lui permet de faire qu'une campagne ; & il part pour la France. Une maladie mortelle l'arrête à Turin. » Dieu vous fait de grandes graces,

» lui dit son confesseur. Vous avez » mené une vie où vous vous oc- » cupiez plus de votre gloire que » de votre salut. Dieu pouvoit vous » la faire perdre dans les fréquens » dangers où vous vous exposiez. » Cependant il vous a conservé jus- » qu'à présent ; il vous donne le » temps de vous reconnoître à la » mort, & la grace de vous repentir » de vos fautes. Ce sont là des fa- » veurs qu'il n'accorde pas à tout » le monde. Voilà le maréchal De » Berwick qui n'a pas eu le même » bonheur que vous ; il vient d'être » tué au siège de Philisbourg, d'un » coup de canon, en visitant les » travaux de la tranchée ».

Quoi! répond Villars, *le maréchal De Berwick est mort de cette manière? Je l'avois toujours dit qu'il étoit plus heureux que moi.* Il expire peu après. *Mémoires du maréchal De Villars.*

Lorsque le marquis De Villars fit ses premières armes, le maréchal De Bellefonds, son oncle, lui écrivit

une lettre pleine d'inſtructions, dans laquelle il lui recommandoit ſur-tout d'apprendre le métier de partiſan; lui repréſentant que les officiers généraux qui ne s'en étoient pas inſtruits ſe trouvoient ſouvent fort embarraſſés, quand ils commandoient des corps détachés dans le voiſinage d'une armée. Villars comprit ſi bien l'importance de ce conſeil, qu'il paſſoit ſouvent pluſieurs jours de ſuite dans les partis, avec les officiers qui avoient la réputation de les mieux conduire. Il a depuis avoué qu'il devoit ſes ſuccès, & ce qu'il avoit appris de la guerre, à une pratique ſi utile. Rien, ſelon lui, n'eſt plus propre à former un véritable militaire, qu'un métier qui apprend à attaquer hardiment, à ſe retirer à propos, & qui accoutume à voir de près & ſouvent l'ennemi. *Mémoires du maréchal De Villars.*

Villars s'étoit fait remarquer dès ſon entrée au ſervice par une grande volonté. *Il ſemble*, diſoit de lui

Louis XIV, en 1673, *que, dès que l'on tire en quelque endroit, ce petit garçon ſorte de terre pour s'y trouver.* Mémoires de Villars.

On le preſſoit inutilement, en 1677, de prendre une cuiraſſe pour une action qui, ſelon toutes les apparences, devoit être vive & meurtrière. *Je ne crois pas*, répondit-il tout haut en préſence de ſon régiment, *ma vie plus précieuſe que celle de ces braves gens là.* Villars regarda toujours comme un devoir de ſe trouver aux endroits les plus dangereux, pour encourager les aurres par ſon exemple. Il dit, en 1703, à quelqu'un qui l'exhortoit à ſe menager, qu'*un général devoit s'expoſer autant qu'il expoſoit les autres.* Mémoires de Villars.

Trouvant un jour, en 1692, les fourageurs François preſſés par les huſſards Autrichiens, il fit avancer deux brigades de gendarmerie au milieu d'eux. Charron, ſous lieutenant des Ecoſſois, un de ces officiers

qui ne ſont occupés à la guerre que de la conſervation de leur troupe, accourut lui dire qu'il alloit perdre leurs gendarmes. *Monſieur*, lui répondit Villars, *quand je ne ſçais que faire le matin, je ſuis bien aiſe de m'amuſer en faiſant tuer douze ou quinze gendarmes.* Mémoires du maréchal De Villars.

Durant la campagne de 1713, Villars laiſſa tomber ſon foureau. Quelqu'un s'empreſſant de le ramaſſer, un officier, qui connoiſſoit bien l'activité de ce général, lui dit: *Monſieur le maréchal, vous n'en avez pas beſoin, puiſque vous êtes toujours l'épée à la main contre les ennemis de la France.* N.

Le maréchal De Villars diſoit ſouvent qu'il n'avoit eu que deux plaiſirs bien vifs en ſa vie, celui de remporter un prix au collège, & celui de gagner une bataille. *Eſſais de littérature & de morale.*

1736.

Le prince Eugène de Savoie meurt avec la réputation d'avoir été le plus grand capitaine de son siècle. Quoiqu'il eût eu de grands succès à la guerre, il n'avoit pas été toujours content de la confiance qu'on avoit en lui. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyoit plongé. *Je faisois réflexion*, répondit-il, *que, si Alexandre le grand avoit été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, il s'en seroit fallu plus de la moitié que ses conquêtes n'eussent été si rapides.* Réflexions militaires de Santa-Cruz.

1739.

Un Anglois, nommé Jenkins, est introduit à la chambre des communes. Les Espagnols, qui soupçonnoient alors tous les Anglois de faire

un commerce clandestin dans leurs colonies, avoient saisi son navire dans les parages de l'Amérique, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au capitaine. En cet état, Jenkins se présente au parlement, & y raconte son aventure avec la simplicité de sa profession & de son caractère : *Messieurs*, ajoute-t-il ; *quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort ; je l'attendis en recommandant mon ame à dieu, & ma vengeance à la patrie.*

Ces paroles, prononcées naturellement, excitent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée. Le peuple de Londres écrit à la porte du parlement : *La mer libre, ou la guerre.* Le ministère est entraîné par la violence de la multitude, & les deux nations se font la guerre. *Hist. de la guerre de* 1741.

1740.

La mort du dernier empereur de la maison d'Autriche, Charles VI,

met les armes à la main du jeune roi de Prusse. Le marquis De Beauvau, envoyé, par Louis XV, à Berlin pour complimenter le nouveau monarque sur son avénement au trône, ne sçait, quand il voit les premiers mouvemens des troupes, si elles sont destinées contre la France, ou contre l'Autriche. Frédéric le tire de doute en disant : *Je vais, je crois, jouer votre jeu ; si les as me viennent, nous partagerons.* Il marche tout de suite en la Silésie, au mois de décembre. On veut mettre sur ses drapeaux cette devise : *Pro deo & patriâ.* Il efface *pro deo*, disant qu'il ne faut pas mêler le nom de dieu dans les querelles des hommes, & qu'il s'agit d'une province, & non de la religion. *Histoire de la guerre de 1741.*

1741.

La reine de Hongrie, Marie-Thérèse d'Autriche, attaquée par presque toute l'Europe, fort de

Vienne, & se jette entre les bras des Hongrois, si sévèrement traités par son père & par ses aïeux. Elle paroît devant les quatre ordres de l'état assemblés à Presbourg, tenant, entre ses bras, son fils aîné presqu'encore au berceau : *Abandonnée*, dit-elle, *de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans ma constance. Je mets en vos mains la fille & le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut.*

Tous les palatins, attendris & animés, tirent leurs sabres en s'écriant : *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Thereſâ. Mourons pour notre roi, Marie-Thérèse.* Ils versent des l rmes en faisant serment de la défendre ; & ils la défendent en effet si bien, qu'ils lui conservent la plupart de ses possessions.

Peu de temps avant d'intéresser à son sort les Hongrois, elle avoit

écrit à la duchesse de Lorraine sa belle-mère : *J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.* Hist. de la guerre de 1741.

1741.

Les Suédois ayant déclaré la guerre à la Russie, on propose, dans l'assemblée des états, de condamner les contrebandiers à être enrôllés pour toute leur vie. *Et que deviendra la dignité du nom soldat ?* dit un député de l'ordre des paysans. Ce mot plein d'élévation arrête la promulgation de la loi. Il ne faut pas avilir les gens de guerre, lorsqu'on veut procurer à la patrie de bons défenseurs. *L'ami de l'homme.*

1741.

La bataille de Molwits, entre les Autrichiens & les Prussiens, est la première action considérable de la guerre qui suit la mort de l'empereur Charles VI. Quoique les Pruf-

ſiens ſoient vainqueurs, Maupertuis, qui accompagne leur roi, eſt fait priſonnier, & mené à Vienne. Le grand duc veut voir un homme qui a de la réputation, le traite avec eſtime, & lui demande s'il ne regrette pas quelqu'un des effets que les huſſards lui ont enlevé.

Maupertuis, après s'être fait long-temps preſſer, avoue qu'il auroit voulu ſauver une excellente montre de Greham, dont il ſe ſervoit pour ſes obſervations aſtronomiques. Le grand duc qui en a une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au mathématicien François : *C'eſt une plaiſanterie que les huſſards ont voulu faire ; ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends.* Année littéraire.

1741.

Les Eſpagnols & les Napolitains attaquent les poſſeſſions de la maiſon d'Autriche en Italie. Le 18 août, il paroît à la vue du port de

Naples, une escadre Angloise, composée de six vaisseaux de guerre, de six frégates, & de deux galiottes à bombes. Le capitaine Martin, qui commande l'armement, envoie à terre un officier, avec une lettre au premier ministre. Elle porte qu'il faut que le roi rappelle ses troupes de l'armée Espagnole, ou que l'on va dans l'instant bombarder la ville : le capitaine Anglois ne donne qu'une heure pour se déterminer. Comme le port est sans artillerie, & que les fortifications ne sont pas en état, parce qu'on n'a pas prévu l'insulte qu'on éprouve, on signe tout ce que le commandant Anglois veut; & on est forcé de tenir la convention jusqu'à ce que la capitale & le royaume aient été mis en état de défense. *Histoire de la guerre de 1741.*

1741.

Les François, les Bavarois & les Saxons pénètrent en Bohème, & ne peuvent arriver devant Prague

que ſur la fin de novembre. Comme la ſaiſon eſt extrèmement dure, & qu'une armée qui n'eſt éloignée que de cinq lieues accourt au ſecours de la place, le comte De Saxe, chargé des opérations du ſiège, croit devoir le commencer & le finir en une nuit, ouvrir la tranchée, & haſarder une eſcalade.

Ainſi, tandis qu'on forme deux attaques trè s-vigoureuſes, qui, comme on l'a prévu, attirent la plus grande partie de la garniſon, les échelles ſont plantées avec un ſuccès complet, par M. De Chevert, lieutenant colonel du régiment de Bauce, qui, entre tant d'hommes très-déterminés, à été préféré dans une occaſion importante & déciſive. Cet intrépide guerrier eſt le premier officier qui entre dans la ville. Il a été précédé par un ſergent de confiance, auquel il avoit donné cette inſtruction ſingulière :

Tu monteras par-là, lui dit-il. *En approchant du haut du rempart, on*

criera, QUI VIVE? tu ne répondras rien. On criera la même chose une seconde fois, tu ne répondras rien encore; non plus qu'au troisième cri. On te tirera, on te manquera; tu égorgeras la sentinelle, & j'arrive pour te soutenir. Histoire de Maurice comte De Saxe.

1742.

Les troupes Françoises se trouvent, à la fin de décembre, enfermées dans Prague par une armée considérable. Il faut nécessairement, ou qu'elles se rendent prisonnières de guerre; ou que, prenant une résolution plus généreuse, elles regagnent la Bavière, malgré les Autrichiens. Le maréchal De Belle-Isle se détermine pour ce dernier parti, & parvient à le faire réussir par une marche hardie, vive & sçavante.

M. De Chevert, lors de cette brillante retraite, est laissé à Prague avec six mille hommes, dont cinq

mille deux cens ſont malades. Malgré la foibleſſe de ſa garniſon, l'audacieux commandant entreprend d'en impoſer à une bourgeoiſie nombreuſe ; & d'arreter l'armée de quarante mille hommes qui vient l'aſſiéger.

Pour faire réuſſir un projet ſi difficile, M. De Chevert commence par tirer des hôpitaux ceux des ſoldats qui peuvent un peu ſe ſoutenir. Enſuite il demande des logemens conſidérables pour des troupes qu'il n'a pas, & qu'il paroît avoir par le talent qu'il a de les multiplier. Il fait enfin courir le bruit qu'il prétend ſe maintenir dans Prague durant tout l'hiver.

Ce n'eſt pas tout. Par ſon ordre, on dreſſe des buchers dans les principaux quartiers de la ville ; on remplit de poudre ſa propre maiſon, où ſont renfermés les plus conſidérables d'entre les citoyens. Il paroît déterminé à tout réduire en cendres ; & à s'enſévelir ſous les ruines de la place, s'il y a quelque vio-

lence au dedans ou au dehors.

Quoiqu'il soit bien assuré que toutes ses démonstrations sont sçues au camp, il veut y en faire porter la confirmation par le général major Monti, plus propre que des bourgeois à y faire l'impression qu'il veut. Cet officier, prisonnier dans la ville, a été logé, à dessein, de manière à ne pouvoir ignorer aucune des dispositions qui se font. Un François, qui lui tient compagnie, les lui exagère encore, lui parle avec l'air de la plus intime confiance du caractère plus que ferme du commandant, & des résolutions extrêmes qu'il prendra si on fait seulement mine de le forcer.

Ces détails ont si fortement frappé Monti, qu'il sollicite vivement sa liberté. On la lui accorde. Le rapport qu'il fait de ce qu'il vient de voir & d'entendre, fait conclure qu'il ne faut pas pousser à bout M. De Chevert, qu'on croit capable de porter les choses aux plus affreuses

ſreuſes extrémités. On lui accorde une capitulation telle qu'il la veut. *Hiſtoire de Maurice comte De Saxe.*

1743.

Les Anglois & les François, les uns armés pour l'héritière de Charles VI, & les autres contre elle, ſe font la guerre ſur le Mein. La bataille d'Ettinghen, où les Anglois ſont victorieux, donne occaſion à M. le duc De Cumberland de faire une action généreuſe. Un mouſquetaire François, nommé Girardeau, bleſſé dangereuſement, eſt porté près de la tente du prince. On manque de chirurgiens. M. le duc De Cumberland, à qui une balle a percé les chairs de la jambe, dit à celui qui va le penſer : *Commencez par ſoulager cet officier François ; il eſt plus bleſſé que moi. Il manqueroit de ſecours, & je n'en manquerai pas.* Hiſtoire de la guerre de 1741.

1743.

M. De Grandville eſt attaqué dans Ingolſtad. Il n'obtient pas ſeulement une retraite libre ; il exige encore que le général Autrichien, Bérenclau, qui l'aſſiège, laiſſe retourner en liberté tous les François faits priſonniers dans la Bavière. C'eſt peut-être la première fois qu'une garniſon, en capitulant, ait eu l'eſprit & le courage de délivrer d'autres troupes. *Hiſtoire de la guerre de* 1741.

1744.

Dans le temps que les Autrichiens, aux ordres du prince Lockovits, croient voler à la conquête de Naples, un Napolitain, qui ſert dans les dragons d'Eſpagne, refuſe de ſe rendre à des huſſards qui l'enveloppent; &, fondant ſur eux le ſabre à la main, en tue ſept, en bleſſe un plus grand nombre, & rentre dans le camp, chargé de leurs dépouilles,

qu'il présente à son général. Le comte De Gages lui fait donner deux cent pistoles, que ce brave soldat distribue sur le champ à ses compagnons, déclarant qu'il ne veut pour sa part que la gloire qu'il vient d'acquérir dans le combat. *Mémoires de Trévoux.*

1744.

Le roi de Sardaigne ayant pris parti pour la cour de Vienne contre l'Espagne & la France dans la guerre de 1741, le bailli De Givry grimpe au Pont-d'Ormis dans les Alpes, où il campe. Ce col est si élevé qu'on n'y trouve ni eau ni bois, de sorte qu'on est réduit à boire de la neige & à se passer de feu. Les Piémontois, ayant sçu qu'on marchoit à eux, font couper un pont de communication qu'ils regardent comme le seul chemin par où on puisse arriver au retranchement de Pierrelongue, tous les habitans du pays leur ayant assuré que la crête de la montagne est

impraticable. Lorſque le roi Victor apperçoit des drapeaux au ſommet il s'écrie : *Il faut que ce ſoient des diables ou des François.* Hiſtoire militaire des Suiſſes au ſervice de France.

1744.

Les François attaquent Menin. On dit à Louis XV qu'en bruſquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on ſera quatre jours plutôt dans la ville. *Eh bien*, dit le prince, *prenons-la quatre jours plus tard; j'aime mieux perdre quatre jours devant une place, qu'un ſeul de mes ſujets.* Hiſtoire de la guerre de 1741.

1744.

Monsieur le prince Charles De Lorraine ayant paſſé le Rhin avec une armée conſidérable, Louis XV interrompt ſes conquêtes de Flandres, & vole au ſecours de l'Alſace. Il tombe malade à Metz. Quand il ſe croit en danger de mort, il dit à M. le comte D'Argenſon, ſon miniſ-

tre de la guerre : *Ecrivez de ma part au maréchal De Noailles que, pendant qu'on portoit Louis XIII au tombeau, le prince De Condé gagna une bataille.*

Cette fermeté ne se dément pas. A peine le monarque est revenu des portes du trépas, que, malgré sa foiblesse, la rigueur de la saison, les sollicitations des médecins & des courtisans, il se rend devant Fribourg, qu'il faisoit assiéger. Sa présence avance la reddition de la place. On fait valoir comme une faveur de ce prince au général Damnitz, qui s'est bien défendu, la permission de se retirer dans les châteaux avec sa garnison, ses malades & ses blessés. Le commandant s'apperçoit trop tard qu'il a signé sa perte, parce que les châteaux ne peuvent contenir ce nombre d'hommes ; & il demande d'être dispensé d'accepter une grace si dangereuse. Il se voit obligé à exécuter le traité, & à rendre les châteaux qu'il s'est mis hors d'état de défendre. *Histoire de la guerre de 1741.*

1745.

Il est signé, dans le mois de janvier, à Varsovie, entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, le roi de Pologne électeur de Saxe, & la Hollande, un traité d'union auquel on compte que la Russie, la république de Pologne & l'Empire accéderont. Comme ce traité est fait contre le roi de Prusse & contre Louis XV, monsieur De Vanohey, ambassadeur des Provinces-Unies en France, demande au maréchal De Saxe ce qu'il en pense. *Je pense*, répond ce général, *que, si le roi mon maître veut me donner carte blanche, j'irai lire à la Haye l'original du traité, avant que l'année soit passée.* Vie de Maurice comte De Saxe.

1745.

Le maréchal De Saxe, quoique mourant, va prendre, dans les Pays-Bas, le commandement de l'armée Françoise. Quelqu'un, qui le voit

avant son départ de Paris, lui demande comment, dans l'état de foiblesse où il est, il peut se charger d'une si grande entreprise. Ce général répond simplement : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Peu après l'ouverture de la campagne, se livre la bataille de Fontenoy. Un régiment des Gardes-Angloises se trouve vis-à-vis le régiment des Gardes-Françoises. Milord Charles Hay, capitaine aux Gardes-Angloises, crie : *Messieurs des Gardes-Françoises, tirez.* Monsieur D'Antroche, lieutenant des grenadiers, répond aussi-tôt : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers ; tirez vous-même.* Alors Milord Hay dit aux siens : *Faites feu.*

Durant la bataille, Louis XV fait ramasser les boulets de canon qui tombent auprès de lui, & dit gaiement à monsieur De Chabrier, officier d'artillerie : *Renvoyez ces boulets aux ennemis ; je ne veux rien avoir à eux.*

Le maréchal De Saxe, qui voit que l'événement de la journée devient de plus en plus incertain, fait dire au roi qu'il le conjure de s'éloigner avec monsieur le dauphin; & qu'il fera ce qu'il pourra pour réparer le désordre. *Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra*, répond le monarque; *mais je resterai où je suis*.

Monsieur le dauphin court de son côté, l'épée à la main, pour se mettre à la tête de la maison du roi, qui va faire un dernier effort. On l'arrête; on lui dit que sa vie est trop précieuse. *Ce n'est pas la mienne qui est précieuse*, dit-il; *c'est celle du général le jour d'une bataille.*

Le danger, qui trop souvent glace les cœurs, échauffe tous les courages. Monsieur le marquis De Tressan, chef de brigade des Gardes du-corps, dit au roi, après que la bataille est gagnée: *Sire, vous nous avez envoyé des pages que nous avons pris pour autant d'officiers.* Histoire de la guerre de 1741.

1745.

Le prince Charles Édouard, fils aîné du prétendant, s'embarque en Bretagne, dans une frégate, avec ſept officiers, dix-huit cent ſabres, douze cent fuſils, & environ cinquante mille francs.

Il aborde, à travers des périls ſans nombre, au ſud-oueſt de l'Écoſſe. Quelques habitans du Moydard, auxquels il ſe découvre, ſe jettent à ſes genoux. *Que pouvons-nous faire?* lui diſent-ils. *Nous n'avons point d'armes; nous ſommes pauvres; nous vivons de pain d'avoine, en cultivant une terre ingrate. Je cultiverai cette terre avec vous*, leur répond le prince; *je mangerai de ce pain; je partagerai votre pauvreté: & je vous apporte des armes.*

Ces payſans, attendris & encouragés, s'arment en ſa faveur. Les tribus voiſines ſe joignent à eux. Un morceau de taffetas, qu'il a apporté, lui ſert d'étendard royal. Dès qu'il

ſe voit à la tête de quinze cens hommes, il ſe met en marche. Alors quelques lords Écoſſois ſe rangent ſous ſes drapeaux. Il bat trois fois les Anglois, & eſt complettement battu, la quatrième, à Culloden près d'Inverneſſ, par le duc De Cumberland.

Après ſa défaite & la diſperſion de ſa petite armée, il erre ſans ſecours, tantôt avec deux des compagnons de ſon infortune, tantôt avec un, & quelquefois réduit à lui-même, pourſuivi ſans relâche par ceux qui veulent gagner le prix mis à ſa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pied, & ſe trouvant épuiſé de faim & de laſſitude, il entre dans la maiſon d'un homme qu'il ſçait bien n'être pas dans ſes intérêts. *Le fils de votre roi*, lui dit-il, *vient vous demander du pain & un habit. Je ſçais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois aſſez d'honneur pour ne pas abuſer de ma confiance & de mon malheur. Prenez les lambeaux qui me couvrent; gardez-les*:

vous pourrez me les porter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. Le gentilhomme eſt touché comme il doit l'être, donne tous les ſecours que ſa ſituation permet, & garde un ſecret inviolable. *Hiſtoire univerſelle.*

Quelque temps après, ce gentilhomme eſt accuſé d'avoir donné un aſyle dans ſa maiſon à Édouard, & cité devant les juges. Il ſe préſente à eux avec la fermeté que donne la vertu, & leur dit: *Souffrez qu'avant de ſubir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, ſi le fils du prétendant ſe fût réfugié dans ſa maiſon, eût été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer.* A cette queſtion, le tribunal ſe lève & renvoie l'accuſé. *N.*

1746.

L'ANGLETERRE forme le projet de ruiner le port de l'Orient, &, avec lui, la compagnie des Indes de France. Pour l'exécution de ce grand

deſſein, le général Sinclair débarque avec ſept mille hommes ſur les côtes de Bretagne, & ſomme l'Orient, qui ſe rend le premier jour de l'attaque.

Les tambours des milices de l'Orient, peu inſtruits, battent le matin la générale. Sinclair demande à des gens du pays la raiſon de cet air de guerre après la capitulation. On lui répond qu'on lui a tendu un piège en capitulant, & qu'on va fondre ſur lui avec douze mille hommes. Pendant cet entretien, le vent change, & l'amiral Leſtoc en avertit par un ſignal. Sinclair, craignant d'être attaqué, quitte ſon poſte & ſe retire précipitamment.

Cependant ceux qui ont fait la capitulation ſortent de la ville pour ſe ſoumettre au général Anglois. Ils ne peuvent revenir de leur ſurpriſe, quand ils ne trouvent perſonne dans le camp. La poltronnerie & la ſottiſe ſont égales des deux parts. *Hiſtoire de la guerre de* 1741.

1746.

LES Autrichiens & les Piémontois, s'étant emparés de Gênes, qui, pour conserver Final dont on vouloit la dépouiller, s'étoit vue réduite à se joindre à l'Espagne & à la France, exigent que le sénat envoie ordre au commandant de la forteresse de Savonne de recevoir leurs troupes. Le marquis Augustin Adorne, qui le reçoit, répond qu'il s'est toujours fait gloire d'obéir à la république, tant qu'elle a été libre; mais que, depuis qu'elle ne l'est plus, il ne peut se résoudre à exécuter un commandement dicté par les oppresseurs de sa patrie. Il assemble ensuite sa garnison, déclare qu'il est déterminé à s'ensévelir sous les ruines de la place, & ajoute que ceux qui ne se sentent pas le courage de l'imiter peuvent sortir.

Charmé de trouver tous les cœurs disposés comme le sien, il lit son testament, par lequel il institue hé-

ritiers de tous ses biens, qui sont considérables, les femmes & les enfans des officiers & des soldats qui sont résolus de périr avec lui. Il distribue, sur le champ, ce qu'il a d'argent & d'effets, & ne s'occupe plus que du soin d'assurer, par les meilleures dispositions, le salut d'une place pour laquelle il vient de se dévouer. La révolution, qui arrive peu de jours après dans les affaires, force les Autrichiens & les Piémontois à renoncer au projet d'assiéger Savonne. *Révolutions de la république de Gênes.*

1746.

Lorsque les Autrichiens se furent établis dans Gênes, ils se livrèrent à un orgueil & à une avidité sans bornes. Les vaincus gémissoient dans l'oppression, nourrissoient une haine vive, & attendoient, avec l'impatience convenable à des cœurs républicains, l'occasion de recouvrer leur liberté. Le hasard la leur présente bientôt.

Les François & les Espagnols, chassés d'Italie, où ils avoient fait de grandes fautes & de grandes pertes, s'étoient retirés en Provence. Les Autrichiens, les croyant hors d'état de la défendre, les y avoient suivis, & faisoient venir de Génes l'artillerie dont ils avoient besoin pour leurs opérations. L'affut d'un canon ayant cassé dans une rue étroite de la ville, un officier Allemand frappe brutalement, de sa canne, un des citoyens que cet accident a attirés, & qu'il croit plus empressé à augmenter l'embarras qu'occupé à le finir. Le Génois se jette, sans délibérer, sur l'aggresseur, & lui plonge un couteau dans le sein. A l'instant, une grêle de pierres tombe sur les soldats qui conduisent le canon : sept sont dangereusement blessés ; les autres s'enfuient.

C'est le signal d'un soulèvement général. Le peuple court de tous côtés aux armes. On se bat dans la ville cinq jours & cinq nuits, sans

discontinuation, avec un acharnement effroyable. La victoire se décide enfin. Les Autrichiens sont chassés de Gênes, où ils laissent deux mille morts, un grand nombre de prisonniers, leur artillerie & tous les équipages de l'armée. Les paysans, saisis du même enthousiasme que les bourgeois, fondent de tous côtés sur les troupes repandues dans le plat pays, & en font un plus grand carnage encore que le peuple de Gênes. *Révolutions de la République de Gênes.*

1747.

Les François, commandés par le comte De Lowendal, assiègent Berg-op-Zoom. La vigoureuse défense de la place cause une joie si vive aux villes de la république des Provinces-Unies, que plusieurs y envoient des vivres. Vlaerdingen commence, & son exemple est suivi par Amsterdam, Harlem, Schiedam, Leyde, Boisleduc & Delft. Il passe pour cons-

tant, que la garnison, amollie par l'abondance, commence à faire négligemment son service, & que les rafraîchissemens qui lui sont envoyés le quinze septembre, distribués avec profusion, la mettent hors d'état de remplir ses devoirs. Aussi est-ce la nuit du quinze au seize que Berg-op-Zoom, qui s'étoit défendu deux mois entiers, est emporté par surprise dans un temps où presque tout le monde est enséveli dans un profond sommeil. *Journal étranger*

Les conquérans trouvent dans le port dix-sept bâtimens chargés de provisions, avec cette adresse en gros caractère sur chaque barque : *A l'invincible garnison de Berg-op-Zoom.* Histoire universelle.

1757.

L'Angleterre paroît menacée d'une invasion prochaine. Un Anglois dit à cette occasion. Comme je ne suis pas soldat, j'avouerai sans honte que je ne suis pas brave; mais,

comme citoyen, ma bourſe eſt au ſervice de ma patrie. Je paierai tant qu'on voudra, mais rien ne ſçauroit me déterminer à me battre. *Journal étranger.*

1757.

Un Anglois, fort riche & d'une naiſſance diſtinguée, veut faire une campagne en qualité de volontaire dans les armées Pruſſiennes, pour apprendre la guerre dans cette excellente école. Il y paroît avec des équipages ſuperbes, une table exquiſe, le train de l'homme le plus opulent.

Malgré cette magnificence, à cauſe de cette magnificence même, il eſt traité avec peu de conſidération. Son poſte eſt toujours aux équipages & aux hôpitaux. Il a même la douleur, très-amère pour un Anglois, de ne pas contribuer à la défaite des François à Roſback. Les fréquentes repréſentations qu'il fait faire ſur cela au roi de Pruſſe, ne produiſent

rien, & sa place se trouve toujours là même. Enfin, il demande lui-même un éclaircissement à Frédéric.

» Votre manière de vivre dans mon » camp, lui répond le monarque, » est un grand scandale. Il n'est pas » possible, sans beaucoup de frugalité, de s'endurcir aux travaux de » la guerre; &, si vous ne croyez » pas pouvoir vous plier à la mâle discipline des armées Prussiennes, je vous exhorte à retourner » en Agleterre. «

Un conseil si sage est suivi sur le champ; & l'on ne doute pas, dit un écrivain judicieux, que notre Anglois ne passe pour un assez bon officier dans nos armées, quoiqu'il n'ait pas été un volontaire supportable dans celles du roi de Prusse. *Etat politique de l'Angleterre.*

1757.

Une flotte Angloise, chargée de troupes de débarquement, se fait voir dans le mois d'août sur les

côtes de France, & paroît menacer également Rochefort, la Rochelle, les isles d'Oleron & de Ré. Cent vingt femmes de cette dernière isle ayant pris des habits d'hommes, & s'étant munies des premières armes qu'elles ont trouvées sous leur main, se présentent au commandant des troupes, & demandent avec tant d'instance, d'être employées, qu'on est obligé de leur donner un poste à garder. *Histoire de la guerre contre les Anglois.*

1758.

Les Anglois qui ont fait, près de Saint Malo, une première descente qui leur a réussi, en font une seconde, dont on ne déméle pas le but. Ils sont battus par M. le duc D'Aiguillon. M. Watson, leur quartier-maître général, en est la cause, pour avoir, dit-on, perdu, à la lecture d'une brochure, un temps qu'il auroit dû employer à reconnoître St. Cast, où devoit s'exécuter le rem-

Dans cette occasion, qui est fort vive, un soldat, qui ne sçait pas nager, se trouve à côté d'un de ses camarades, qui, quoique bon nageur, penche à se rendre, dans la crainte de recevoir un coup de fusil dans l'eau. Celui-là démêle cette disposition, il entre en fureur, & dit, avec un air de mépris & d'insulte : *Je suis résolu de me noyer ici plutôt que de me rendre aux François. Mais, si tu ne fais pas, pour leur échapper, ce que tu es en état de faire, je vais te tuer. Jettes-toi dans l'eau; &, pendant que tu gagneras nos vaisseaux, j'emploierai ce qui me reste de poudre à écarter ceux des ennemis que je verrai s'avancer pour tirer sur toi.* Etat politique de l'Angleterre.

1760.

Les Anglois remportent dans le Canada un avantage considérable sur les troupes Françoises. Le capitaine Young, officier distingué parmi les vainqueurs, emporté trop loin

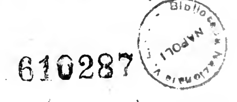
par ſon courage, ſe trouve enfoncé dans un endroit marécageux, & y eſt pris par les Sauvages. Ils le traînoient dans un lieu écarté pour le tuer & lui enlever la chevelure, lorſqu'un grenadier François accourt à ſon ſecours. Ce n'eſt qu'après des altercations très-vives & très-opiniâtres, que l'intrépide Anglois ſe voit hors des mains de ces barbares. Il veut alors donner à ſon ſauveur l'unique marque de reconnoiſſance qui ſoit en ſon pouvoir: il lui offre ſa bourſe, dans laquelle il y a dix guinées. Le généreux grenadier la refuſe opiniâtrément, & nul motif n'eſt capable de le faire changer de réſolution. Enfin, ſon général M. le chevalier De Lévi, gagné par M. Young, lui ordonne de la prendre. Le grenadier s'y détermine alors, uniquement pour ne pas gâter un trait d'humanité par un acte de déſobéiſſance. *Gazette Angloiſe du 2 ſeptembre 1760.*

1761.

Des vaisseaux Anglois essayent de détruire une batterie de l'isle de Ré. Un canonier François, qui voit son fils emporté par un boulet, se tourne vers son commandant. *Mon officier*, lui dit-il avec une fermeté tout-à-fait héroïque, *dieu m'avoit donné ce fils unique, il vient de me le retirer; que cela ne nous empêche pas de continuer notre besogne.* Mercure de France.

Fin du troisième & dernier volume.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU.



CATALOGUE

DES LIVRES

PROPRES A UN MILITAIRE.

Esprit du chevalier Folard, *in*-8°. 1 vol. Hollande, 6 liv.
Dictionnaire militaire, *in*-8°. 3 vol. 15 liv.
Mémoires militaires de Guischart, *in*-4°. 2 vol. Hollande, 20 liv.
Campagnes de M. De Luxembourg, *in-fol.* Hollande, 8 liv.
L'art de fortifier les places, par M. De Vauban, *in* 4°. grand papier, Hollande, 24 liv.
Traité de Landes-Bergen, *in-fol.* 10 liv.
Essai de fortification, *in*-8°. Hollande, 5 liv.
Le partisan, ou l'art de faire la petite guerre, *in*-12, 2 liv. 10 f.
Mes Rêveries, par le maréchal De Saxe, *in*-4°. 2 vol. fig. enluminées, 54 liv.
—— Les mêmes, avec figures non enluminées, 42 liv.
Le parfait capitaine, *in*-12, 2 liv. 10 f.
La petite guerre, ou le service des troupes légères en campagnes, par M. De Grandmaison, *in*-12, 2 liv. 10 f.
Vie de M. De Turenne, par Raguenet, *in*-12, 2 vol en un, 3 liv.
Histoire de Polybe, par le chevalier Folard, *in*-4°. 7 vol. Hollande, 90 liv.
Nouvelles constitutions militaires, *in*-8°. figures, Hollande, 6 liv.
Mémoires de Commines, *in*-4°. 4 vol. 42 liv.
Histoire militaire de Louis XIII, *in*-12, 2 vol. 5 liv.
—— De Louis XIV, 3 vol. 7 liv. 10 f.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

PAGE 261, *ligne* 22, renon, *lisez* renoncer.

Pag. 305, *lign.* 11, Henri II, *lisez* Henri III.

SECOND VOLUME.

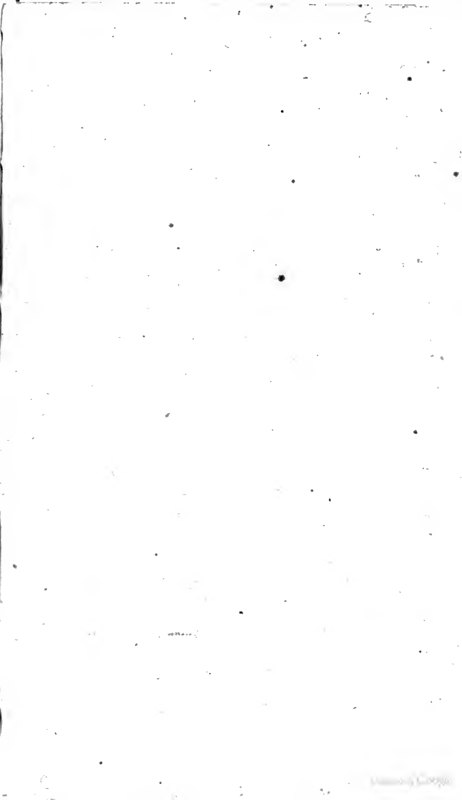
Pag. 47, *lign.* 14, *qui pour*, lisez *que pour*.

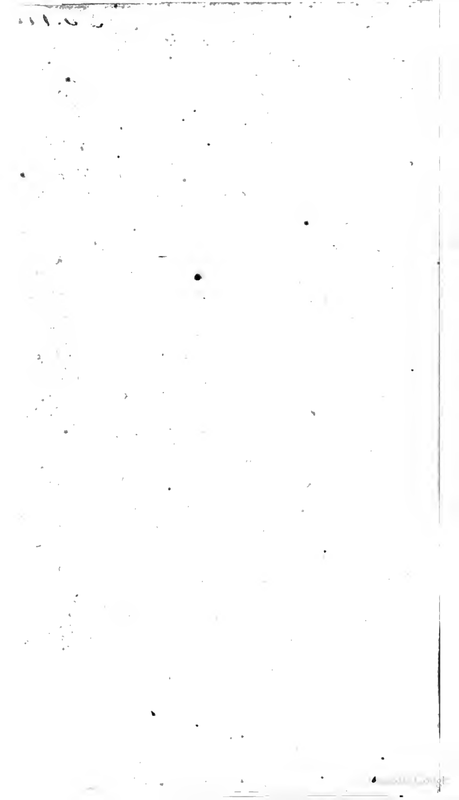
Pag. 155, *lign.* 1, an, *lisez* au.

TROISIEME VOLUME.

Pag. 105, retranchez la première ligne.

Pag. 283, *lign.* 6, soit châtiment, *lisez* ce châtiment.








REALE OFFICIO TOPOGRAFICO
VI Armadio
Scansia
N° 37

